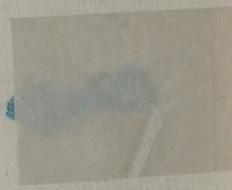
UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

Class 943.93 Book L52r Volume 3

F 11-20M

REMOTE STORAGE



LOUIS LEGER
Professeur au Collège de France

RUSSES ET SLAVES

ÉTUDES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

TROISIÈME SÉRIE

UN PRÉCURSEUR : RADISTCHEV — LES RUSSES EN FRANCE
LE CESAREVITCH EN ORIENT
L'ENSEIGNEMENT DU RUSSE — ADAM MICKIEWICZ
MICKIEWICZ ET POUCHKINE — LA LITTÉRATURE TCHÈQUE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1899

EMILE PERROUSSIN
BOOKSELLER
PARIS 4 RUE SCRIBE
NEW YORK 18 BEAVER ST

RUSSES ET SLAVES

TROISIÈME SÉRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Russes et Slaves, études politiques et littéraires. Deux volumes in-16, brochés :

1re série. — Les Slaves et la civilisation. — Formation de la nationalité russe. — Les débuts de la littérature russe. — La femme et la société russe au XVIe siècle. — La Bulgarie inconnue. — Le peuple serbe. — Le poète du panslavisme. Un vol. in-16, broché. 3 50

2e série. — Le développement intellectuel de la Russie. — Von Vizine. — Catherine II. — Un patriote bulgare. — Un poème de Mickiewicz. — Julien Niemcewicz. — En Bohême. Un vol. in-16, broché. 3 50

Le Monde slave. 2e édition. Un vol. in-16, broché. . . . 3 50

Histoire de l'Autriche-Hongrie. 4e édition. Un vol. in-16 avec cartes, broché. . . . . 5 fr.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 105-99.

943.93
L52r
v.3

LOUIS LEGER
Professeur au Collège de France

RUSSES ET SLAVES

ÉTUDES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

TROISIÈME SÉRIE

UN PRÉCURSEUR : RADISTCHEV — LES RUSSES EN FRANCE
LE CESAREVITCH EN ORIENT
L'ENSEIGNEMENT DU RUSSE — ADAM MICKIEWICZ
MICKIEWICZ ET POUCHKINE — LA LITTÉRATURE TCHÈQUE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1899

Droits de traduction et de reproduction réservés.

24332
L52x
v.3

REMOTE STORAGE

RUSSES ET SLAVES

UN PRÉCURSEUR

ALEXANDRE RADISTCHEV

L'un des événements les plus considérables de l'histoire de Russie, on peut dire de l'histoire du monde au XIXe siècle, c'a été la suppression du servage. On s'étonne aujourd'hui qu'une aussi monstrueuse institution ait pu subsister si longtemps. Elle avait tellement pénétré dans les mœurs, tant d'égoïsmes étaient intéressés à la maintenir, que, même sous Catherine II, à l'époque où les idées philosophiques envahissaient la Russie, il ne s'éleva contre elle que de rares et timides protestations. Dans la grande commission convo-

186760

quée par Catherine II pour donner à la Russie un nouveau code de lois, qui d'ailleurs ne fut pas rédigé, le principe du servage ne fut même pas discuté. On se contenta de signaler certains abus, celui, par exemple, qui consistait à séparer les uns des autres les membres d'une même famille pour les vendre isolément. « Tournons nos regards vers l'humanité, disait dans la séance du 15 octobre 1767 le prince Michel Stcherbatov, et nous aurons honte à la seule pensée que l'homme, notre égal par la nature, puisse être comparé aux bestiaux et comme eux vendu isolément. Nous sommes des hommes, et les paysans qui nous sont soumis sont nos semblables. La diversité des circonstances nous a faits leurs maîtres, mais nous ne devons pas oublier que ce sont des créatures comme nous. C'est là un principe incontestable; or, est-il conforme à ce principe que le maître, uniquement par esprit de lucre, puisse arracher un homme ou une femme à ses parents, à sa famille, à sa maison, et les vendre comme une pièce de bétail? Quel cœur ne serait touché en voyant couler les larmes du misérable vendu

contraint d'abandonner le lieu de sa naissance, ceux qui l'ont engendré, élevé, avec lesquels il était accoutumé de vivre?... Qui n'aurait pitié des gémissements, des larmes, de la douleur de ceux qui restent [1]? »

Malgré la généreuse protestation de Stcherbatov, l'abus qu'il flétrissait se prolongea jusqu'aux premières années du XIXe siècle. Quant au principe même du servage, personne dans la grande commission ne songea même à le discuter. Le premier Russe qui osa l'attaquer en face, ce fut Alexandre Nikolaevitch Radistchev : on ne connaît à l'étranger ni son nom, ni son œuvre : vivant, il a été persécuté; mort, son livre a été pendant de longues années interdit en Russie, ou, s'il a été autorisé à reparaître, plus d'une page importante en a été arrachée par la censure. Mes lecteurs me sauront gré, je crois, de leur faire connaître cet écrivain sympathique et original [2].

1. *Documents sur la commission convoquée par Catherine II*, republiés par D. Polienov. Saint-Pétersbourg, 1870, t. II, p. 108. Voir ma *Littérature russe*, p. 130.

2. Pour cette étude, j'ai surtout mis à contribution un travail de M. Soukhomlinov, publié dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg* (année 1883), et l'édi-

I

Alexandre Nicolaevitch Radistchev naquit à Moscou en 1749. Il fut élevé à l'École des pages; l'enseignement y était médiocre, il ne comprenait guère que les mathématiques et la morale. L'école était dirigée par un major assez brutal, qui n'épargnait aux élèves ni la bastonnade ni les soufflets. Envoyé pour compléter ses études au gymnase académique de Leipzig, Radistchev y mena cette vie pénible que mènent encore aujourd'hui beaucoup de ses jeunes compatriotes étudiants des universités étrangères; il connut le froid et la faim, la misère et la débauche. Ce qui l'intéressait surtout, c'était la philosophie française. Il lut Helvétius, Mably, Rousseau. Il traduisit même

tion du *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou* publié par Herzen à Londres en 1878.

En 1868, il a paru en Russie une réimpression qui a été, m'assure-t-on, fort mutilée. Récemment, M. Souvorine a publié une édition du prix de vingt-cinq roubles. Je ne l'ai pas eue entre les mains. Elle n'a été tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires. Un libraire de Saint-Pétersbourg m'en a signalé un récemment. Il vaut cinquante roubles, soit au cours actuel environ cent vingt francs!

un ouvrage de Mably : *Observations sur l'histoire de la Grèce*. La traduction fut imprimée aux frais de Catherine par les soins de l'Académie des sciences ; l'impératrice n'y remarqua point ou crut devoir laisser passer une note assez subversive sur le despotisme.

Quand il revint en Russie, Radistchev était toujours pénétré de l'esprit des philosophes. Il était né « avec un cœur sensible ». Attaché à son retour au collège du département du commerce, il fit un bon employé du service des douanes. Mais il avait de plus hautes ambitions : il rêvait d'imiter, d'égaler peut-être, les écrivains étrangers dont les œuvres exaltaient son ardente imagination ; la lecture de l'*Histoire philosophique des Indes*, par Raynal, lui avait inspiré l'horreur du servage ; celle du *Voyage sentimental* de Sterne lui donna l'idée d'écrire un ouvrage analogue où, dans un cadre facile et élastique, il pourrait épancher sa sensibilité et dire à ses compatriotes tout ce qu'il avait sur le cœur. Le *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou* fut imprimé à Saint-Pétersbourg en 1790 ; ce livre d'un ennemi du

servage avait été composé dans une imprimerie privée, par les serfs mêmes de l'auteur. Un censeur peu clairvoyant l'avait visé et approuvé; Radistchev pouvait donc se croire en sûreté. En 1783, Catherine avait proclamé la liberté de l'imprimerie, sous le contrôle de la censure. Mais les premiers symptômes de la Révolution française avaient épouvanté l'impératrice et l'avaient fait reculer dans la voie du libéralisme où elle s'était engagée naguère, de concert avec ses amis les philosophes. On lui signala le livre de Radistchev comme « infecté d'esprit français, rempli de passages où l'auteur défend les paysans qui égorgent leurs propriétaires, où il prêche l'égalité des citoyens et prêche la révolte contre les seigneurs ». L'auteur était un martiniste [1], autrement dit un franc-maçon; c'était de plus un libre penseur; il avouait lui-même qu'il ne s'était pas confessé et n'avait pas reçu la communion depuis quatre ou cinq ans. « Il est pire que Pougatchev, s'était écriée l'impératrice : il fait l'éloge de

1. Disciple de Saint-Martin, le Philosophe inconnu.

Franklin ! » Radistchev fut cité devant la chambre criminelle. Il fut condamné à la peine de mort et son livre à être détruit. La législation russe de cette époque était singulièrement confuse : les considérants invoquaient tour à tour l'Oulojenie ou code du tsar Alexis Mikhaïlovitch, le règlement militaire, et même le règlement pour la marine. L'un des arguments les plus topiques contre l'auteur était celui-ci : il avait publié l'ouvrage sous le voile de l'anonyme, donc ce n'était pas pour acquérir le renom d'écrivain; donc c'était pour provoquer une révolution. Catherine eut le bon sens de ne pas ratifier cet arrêt monstrueux. Elle se contenta d'exiler l'auteur en Sibérie.

Radistchev, surpris par une si rude épreuve, ne montra pas, il faut le reconnaître, un tempérament héroïque. Il désavoua son livre, et de la façon la plus misérable. La profession d'hommes de lettres, la dignité de publiciste n'existaient pas encore en Russie; un martyr volontaire de la libre pensée eût été considéré comme un fou. Dans une note manuscrite qui nous a été conservée,

le condamné expliquait ainsi la genèse de son livre et le remords qu'il éprouvait de l'avoir composé :

Je ne veux pas justifier mon abominable livre, car je comprends maintenant combien il est horrible. Je pourrais en écrire moi-même la réfutation si mon intelligence n'était pas en désordre et mon cœur affligé; mais je désire expliquer la marche de mes pensées et comment mon intelligence, roulant d'erreur en erreur, est arrivée finalement à cette *confusion* qui m'a conduit à l'abîme. Jusqu'à mon mariage, j'ai surtout lu des livres de littérature ; j'ai lu aussi beaucoup de livres ecclésiastiques, suivant le conseil de Lomonosov : car je connaissais insuffisamment la langue littéraire et je m'efforçais d'acquérir les connaissances nécessaires pour me mettre en état d'exercer ma plume. Je suis né avec un cœur sensible, et les essais de ma plume étaient toujours consacrés à de tendres objets, d'ailleurs sans succès. Lorsque je me mariai je laissai de côté tout le radotage amoureux; je jouissais du bonheur réel sans m'occuper d'autre chose que de mes affaires domestiques. Quand je fus nommé au Collège du commerce, je considérai comme mon devoir d'acquérir les connaissances relatives au commerce. Je lus des livres relatifs à cet objet; puis je me mis à lire des livres traitant de l'histoire universelle ou des voyages et je m'efforçai d'acquérir des connaissances dans la législation commerciale russe. Jusque-là mon intelligence avait sans doute oublié son ancien désir de s'exercer au métier d'auteur ou en avait été détournée par l'insuccès de mes œuvres légères. A ce moment, je me mis à lire l'*Histoire des Indes* de Raynal. Je puis con-

sidérer ce livre comme le point de départ de ma misère actuelle. Je commençai à le lire en 1780 ou 1781. Le style me plut : je considérais ce style ampoulé comme de l'éloquence, les locutions audacieuses comme le vrai bon goût et, voyant ce livre estimé de tout le monde, je voulus en imiter la manière. Pour m'exercer, j'écrivis alors le récit sur les ventes publiques d'esclaves. L'année suivante, ayant lu Herder, je commençai à écrire sur la censure. Enfin il m'arriva de lire la traduction allemande du *Voyage d'Yorick*, et il me vint à l'esprit de l'imiter. Je puis donc dire que le style de Raynal, m'entraînant d'erreur en erreur, m'amena à la composition de ce livre insensé. Ainsi, voulant imiter cet écrivain, je produisis cette œuvre monstrueuse. O insanité! insanité! O vanité pernicieuse de vouloir se faire un nom parmi les écrivains! O vous, mes infortunés et bien-aimés fils, instruisez-vous par mon exemple et fuyez la vanité dangereuse de vouloir être des écrivains!

Dans son exil, Radistchev reprit conscience du rôle et de la véritable dignité de l'écrivain. Il fit peindre, pour en orner sa maison d'exil, l'image d'un saint martyr de sa franchise, avec cette inscription : *Heureux ceux qui sont exilés pour la vérité!* D'ailleurs, cet exil fut abrégé par la mort de Catherine II; Paul Ier le rappela en Russie. Alexandre Ier lui rendit ses droits civiques et même l'ordre de Saint-Vladimir, dont il avait été dépouillé. Il le nomma membre de la commission

chargée d'élaborer un nouveau code de lois. Radistchev n'eut pas le temps d'y jouer un rôle bien considérable : il mourut en 1802. Il termina sa vie par le suicide. Après sa mort, on l'oublia. Ses amis firent paraître en 1807 ses œuvres posthumes, qui furent peu remarquées. Ce fut Pouchkine qui eut le mérite de remettre en lumière l'auteur du *Voyaye*. Au mois d'avril 1836, il lui consacra une étude d'une quinzaine de pages. Il le jugeait d'ailleurs fort sévèrement :

Le *Voyage*, disait-il, est une œuvre très médiocre, écrite d'un style barbare. Les tableaux de la misère des paysans, de la brutalité des seigneurs, sont exagérés et d'un ton banal. Les élans d'une sensibilité affectée et emphatique sont parfois extraordinairement ridicules.... Dans l'œuvre de Radistchev se reflète toute la philosophie française de son temps : le scepticisme de Voltaire, la philanthropie de Rousseau, le cynisme politique de Diderot et de Voltaire, mais sous un aspect faux et bizarre, comme dans un miroir convexe. C'est le véritable représentant d'une demi-civilisation. Le mépris ignorant de tout le passé, l'étonnement naïf devant le présent, la passion aveugle des nouveautés, des informations partielles et superficielles, voilà ce que nous offre Radistchev. C'est chez lui comme un parti pris d'exciter le pouvoir par d'amères critiques; ne vaudrait-il pas mieux indiquer le bien qu'il est en état de faire?...

Ce jugement, comme on le voit, est plus sévère que sympathique; mais, sous l'empereur Nicolas, le nom même de Radistchev effarouchait la censure, et l'étude de Pouchkine ne put être publiée que dans l'édition de ses œuvres qui parut en 1877. L'année suivante, Herzen imprimait à Londres l'édition que j'ai sous les yeux en ce moment. Dans une courte préface, il prenait vivement à partie le peuple coupable de n'avoir pas compris une des œuvres les plus remarquables du dix-huitième siècle. Je suis de l'avis de Herzen contre Pouchkine : les défauts littéraires de Radistchev sont de son temps; mais la nouveauté de ses idées est bien à lui et elle fait honneur à son caractère. On en jugera par l'analyse et des extraits du *Voyage*, qui, jusqu'ici, n'a été traduit en aucune langue étrangère et qui, certainement, a le droit de bénéficier, lui aussi, de l'intérêt parfois exagéré qui s'attache aujourd'hui à des œuvres plus modernes et souvent moins intéressantes de la littérature russe.

II

Le *Voyage de Pétersbourg à Moscou* est un cadre imaginé par l'auteur pour exposer plus facilement, sans alarmer la censure ou le public, les idées libérales et humanitaires que Radistchev avait puisées dans la lecture des philosophes, dans les méditations de sa conscience, dans le spectacle des misères qui l'entouraient.

J'ai regardé autour de moi, dit-il dans la dédicace, mon âme a été désolée des souffrances de l'humanité; j'ai regardé dans mon for intérieur et j'ai vu que les misères de l'homme viennent de l'homme...

C'était peut-être la première fois qu'un Russe songeait à dépeindre son pays dans des notes de voyage. Assurément, Radistchev n'a pas pour objet principal la description des types et des paysages; néanmoins, au milieu de tout le fatras philosophique ou philanthropique qui encombre la plupart de ses lettres, on notera plus d'un détail intéressant pour l'étude des mœurs, du caractère ou de la nature russe il y a un siècle. La première

lettre présente un tableau très animé d'un bureau de poste avec son maître négligent qui se soucie fort peu des voyageurs et se retourne pour dormir contre le mur quand on lui demande des chevaux, et ses braves postillons toujours prêts à atteler moyennant un généreux pourboire. L'homme russe auquel l'auteur s'intéresse n'est pas un être abstrait, un membre quelconque d'une humanité idéale : c'est un *moujik* réel en chair et en os; c'est un *izvostchik* qui chante une chanson mélancolique en ton mineur ou qui revient du cabaret en dodelinant de la tête; c'est un *bourlak*[1], la joue rouge encore des soufffets reçus dans une querelle d'ivrognes. L'un des morceaux qui étonnèrent le plus les contemporains, c'est la lettre intitulée : *Klin*[2], où l'auteur décrit sa rencontre avec un chanteur aveugle et les paysans qui l'entourent. Il mérite d'être cité en partie :

« Dans la ville de Rome vivait un prince appelé Euthymian. » Ainsi chantait un vieillard aveugle assis à la porte de la maison de poste : il disait la légende populaire

1. Haleur.
2. Klin est une ville du gouvernement de Moscou.

d'*Alexis l'homme de Dieu*; il était entouré d'une foule composée surtout d'enfants et de jeunes gens. Sa tête argentée, ses yeux fermés, la sérénité de son visage inspiraient aux assistants une sorte de respect religieux. Son chant était simple; mais son langage touchant pénétrait mieux dans le cœur de ses auditeurs, plus sensibles à la voix de la nature que les oreilles exercées de Pétersbourg ne le sont aux savantes vocalises des Gabrielli, des Marchesi ou des Todi. Il n'y eut aucun des assistants qui ne fût agité d'une profonde émotion quand le chanteur, arrivé au départ de son héros, se mit à débiter sa complainte d'une voix entrecoupée. A ce moment, ses yeux se remplirent de larmes; elles venaient d'une âme sensible aux malheurs d'autrui et elles coulaient en ruisseaux sur ses joues. O nature, que tu es puissante! En contemplant le vieillard qui pleurait, les femmes se mirent à sangloter; des lèvres de la jeunesse s'envola le sourire, leur compagnon ordinaire; sur le visage des enfants apparut une sorte d'inquiétude; même les hommes, si accoutumés à la brutalité, prirent un aspect sérieux.

« O nature! » m'écriai-je....

Après la fin de la chanson, tous les assistants donnèrent quelque chose au vieillard, comme pour le récompenser de sa peine. Il recevait toutes les pièces de monnaie, tous les morceaux de pain d'un air assez indifférent, mais il accompagnait toujours ses remerciements d'un salut. Il faisait le signe de la croix et disait au donateur :

« Dieu te donne la santé. »

Je ne voulus point partir sans être accompagné par la prière de ce vieillard, certainement agréable à Dieu, et je demandai sa bénédiction pour la fin de mon voyage. Je mis un rouble dans la main tremblante du vieillard. Mais il le refusa....

« Tiens, père, voici mon gâteau du dimanche », dit au chanteur une femme d'une cinquantaine d'années.

Avec quel transport il le prit des deux mains!

« Voilà la véritable bienfaisance, la véritable aumône : depuis cinquante ans, dit le vieillard, je mange ce gâteau les jours de fête et les dimanches. Tu n'as pas oublié la promesse que tu m'avais faite dans ta jeunesse. Ce que j'ai fait alors pour ton défunt père mérite-t-il que tu ne m'oublies pas jusqu'au tombeau? — Mes amis, j'ai sauvé son père des brutalités, hélas! trop fréquentes de nos soldats. Ils voulaient lui enlever je ne sais quel objet, il se prit de querelle avec eux. L'affaire se passait là-bas derrière les granges, j'étais sergent de la compagnie, j'accourus aux cris de la victime. Je l'arrachai à leurs coups, peut-être à un pire destin. Elle s'en est souvenue, ma bienfaitrice, quand elle m'a vu revenir ici en mendiant.

— Veux-tu donc me faire affront devant tout le monde, vieillard, lui dis-je, et ne refuser que mon présent?... Mon aumône n'est que l'aumône d'un pécheur, mais elle lui profite si elle peut amollir un cœur endurci.

— Tu blesses un cœur depuis longtemps blessé par un châtiment de la nature, dit le vieillard. Je ne savais pas que je pouvais t'offenser en refusant ton présent.... Pardonne-moi mon péché; et, puisque tu veux me donner quelque chose, donne-moi quelque chose d'utile. Le printemps a été froid : j'ai eu mal à la gorge, je n'avais pas de foulard pour nouer autour du cou. Dieu a eu pitié de moi; ma maladie s'est passée. N'as-tu pas un vieux foulard? quand j'aurai mal à la gorge, je le nouerai autour de mon cou, il le réchauffera. Mon mal cessera et je me souviendrai de toi... si tu tiens au souvenir d'un misérable. »

J'enlevai le foulard de mon cou, je le mis à celui de l'aveugle et je lui dis adieu....

Dès la seconde lettre, datée de Lioubani, l'auteur aborde la question qui lui tient le plus au cœur, celle du servage, et il l'aborde fort habilement :

A quelques pas de la grande route, j'aperçus un paysan qui labourait son champ. Il faisait très chaud. C'était un dimanche. Ce paysan laboureur, pensai-je, appartient sans doute à un propriétaire auquel il ne paie point de redevance. Il travaille avec un grand zèle. Ce champ n'est sans doute point à son maître.

« Dieu te vienne en aide, dis-je en m'approchant du laboureur qui, sans s'arrêter, continuait le sillon commencé.

— Merci, monsieur, répondit-il en secouant le coutre et en faisant passer la charrue sur le nouveau sillon.

— Tu es donc un hérétique que tu laboures le dimanche?

— Non, monsieur, mais Dieu est miséricordieux; il n'ordonne pas de mourir de faim quand on a des bras et une famille.

— Est-ce que tu n'as pas le temps de travailler toute la semaine que tu laboures ainsi le dimanche par cette grande chaleur?

— Monsieur, la semaine compte six jours, et six fois par semaine nous avons la corvée; le soir, si le temps est beau, nous ramenons chez le propriétaire le foin qui est resté dans la forêt.... Dieu veuille, ajouta-t-il en faisant le signe de la croix, qu'il pleuve aujourd'hui. Si tu as, monsieur, des paysans, ils font sans doute la même prière.

— Mon ami, je n'ai point de paysans, *aussi personne ne me maudit*. As-tu une nombreuse famille?

— Trois fils et trois filles.

— Comment peux-tu leur donner du pain si tu n'as que le dimanche pour travailler?

— Il n'y a pas que le dimanche, il y a les nuits. Quand on n'est pas paresseux, on ne meurt pas de faim.

— Est-ce que tu travailles ainsi pour ton maître?

— Non, monsieur, ce serait péché; il occupe sur ces terres cent bras pour une seule bouche, et moi je n'en ai que deux pour sept bouches. On peut s'épuiser sur le sol du seigneur, il ne vous dira pas merci : il ne paie pas la capitation, il ne vous cède ni un mouton, ni une poule, ni du beurre. Le paysan ne peut vivre que dans les endroits où le seigneur se contente d'une redevance, et encore sans l'intermédiaire d'un intendant. A la vérité, il y a de bons seigneurs qui vont jusqu'à ne pas réclamer trois roubles par tête. Mais tout vaut mieux que la corvée. Maintenant on a encore imaginé de donner les villages en location : le locataire arrache aux paysans jusqu'à leur peau. C'est l'invention la plus diabolique de mettre ses paysans au service d'un étranger. On peut encore se plaindre d'un intendant, mais à qui se plaindre d'un locataire?

— Mon ami, tu te trompes : les lois défendent de martyriser les hommes.

— Martyriser! Ah! oui.... Monsieur, tu ne seras jamais dans ma peau. »

Et le paysan se mit à commencer un nouveau sillon.

La conversation de ce paysan éveilla chez moi une foule de pensées. D'abord, je songeai à l'inégalité de la condition des paysans. Je comparai ceux de la couronne à ceux des propriétaires. Les uns et les autres vivent dans des villages, mais les uns paient une redevance déterminée : les autres doivent payer ce que le seigneur exige. Les uns sont jugés par leurs pairs : les autres sont morts

devant la loi, sauf pour les affaires criminelles. Ainsi un membre de la société n'est connu du gouvernement, son protecteur naturel, que lorsqu'il viole le lien social, lorsqu'il devient criminel. *Tremble, cruel propriétaire; sur le front de chacun de tes paysans je lis ta condamnation.*

Cette page n'était point faite assurément pour être agréable à la classe si nombreuse des seigneurs terriens qui constituait alors l'élément principal de la société russe. Désormais Radistchev revient presque dans chaque lettre sur cette brûlante question du servage, et toujours pour flétrir la barbarie des maîtres et plaindre les misères des paysans. Ainsi, dans la lettre datée de Zaïtsovo, il raconte les cruautés commises par un seigneur et justifie les serfs qui l'ont assassiné. Il conteste le droit que s'arrogeaient les maîtres de marier leurs serfs et notamment de faire épouser à des jeunes filles adultes des enfants de dix ans. Il ne se contente pas de condamner les abus, il attaque l'arche sainte, le principe même du servage :

La coutume monstrueuse d'asservir un homme, notre semblable, coutume née dans les plaines brûlantes de l'Asie, cette coutume qui atteste un cœur de pierre et

une absence complète d'âme, s'est étendue sur toute la surface de la terre, et nous, fils de la Slavie, nous l'avons adoptée et, à la honte de notre temps, nous la conservons encore aujourd'hui....

... Qui porte des fers parmi nous, qui ressent tout le poids de la servitude? Le laboureur, celui qui rassasie notre faim, qui nous donne la santé, qui prolonge notre vie. Il n'a le droit de disposer ni du sol qu'il laboure, ni du produit qu'il en tire. Or, qui a droit sur la terre, sinon celui qui la cultive? Imaginons un groupe d'hommes arrivant dans un désert pour constituer une société. Ils pensent à se nourrir. Ils se partagent la terre couverte de chardons. Qui la recevra dans son lot sinon celui qui peut la cultiver, qui en a la force et la bonne volonté?

Peut-on appeler heureux un État où les deux tiers des citoyens sont privés de ce titre? Appellerons-nous heureux un pays où cent citoyens orgueilleux sont plongés dans les délices, et où mille n'ont pas la nourriture indispensable et ne sont pas protégés contre la chaleur et le froid?

Et Radistchev annonce une guerre sociale, une jacquerie terrible :

Le danger s'avance peu à peu : il est déjà sur nos têtes. Déjà le temps brandit sa faux. Vienne un ami de l'humanité pour réveiller les misérables, il précipitera le coup.

Le publiciste s'épouvantait lui-même de la hardiesse de ses hypothèses ou de ses conclusions. Pour en atténuer l'effet, il avait recours à des

artifices littéraires. Il supposait qu'à telle ou telle station de poste, il avait trouvé un manuscrit laissé par un voyageur, ou bien encore il rapportait les propos tenus par un ami, philanthrope acharné, qui rêvait d'abolir le servage, non seulement en Russie, mais dans le nouveau monde.

« Imagine-toi, me disait mon ami, que le café versé dans ta tasse et le sucre qui l'assaisonne ont privé de repos un homme semblable à toi, qu'ils ont été pour lui la cause de travaux accablants, de larmes, de gémissements, de châtiments. Ose, cruel, t'en délecter le gosier. »

Ma main trembla et le café se répandit à terre.

O vous, habitants de Pétersbourg, quand votre main porte à votre bouche le premier morceau de pain destiné à votre nourriture, arrêtez-vous et demandez-vous si on ne peut pas en dire ce que mon ami disait des produits de l'Amérique ! N'ont-ils pas été engraissés de larmes et de gémissements, les champs sur lesquels il a poussé ? Éloignez-le de vos lèvres et jeûnez : voilà un jeûne qui peut être réel et utile.

La dernière phrase sent un peu le fagot : en effet, Radistchev ne se borne point à attaquer le servage. Il s'en prend à toutes les grandes institutions, au culte national, à l'autocratie, au recrutement militaire, à la censure, à la législation qui oblige les jeunes nobles à servir l'État. Rien

ne trouve grâce devant lui. Il prêche la religion naturelle, il invoque un Dieu universel qui n'est pas précisément celui de l'église orthodoxe. Il flétrit le pope coupable d'avoir donné la bénédiction nuptiale à deux serfs mariés contre leur volonté sur l'ordre du seigneur. Passant au village de Krestsy, il est témoin d'une scène douloureuse : la séparation d'un père d'avec son fils; le fils est un jeune homme, qui, conformément aux lois de l'époque, part pour *servir* dans la capitale. A cette seule idée, tout le sang de Radistchev bouillonne dans ses veines. Il y a mille contre un à parier, dit-il, que, sur cent nobles entrés au service, quatre-vingt-dix-huit pour cent deviendront des pendards, et deux d'honnêtes gens, et encore vers la fin de leur vie. Le père de famille dont le fils part pour la capitale lui fait ses adieux sur la grande route et prend le voyageur à témoin de la douleur que cette séparation lui fait éprouver. Le *sensible voyageur* s'arrête pour écouter le discours que le père désolé adresse à son fils. Ce discours occupe environ vingt pages. Le sensible voyageur a réussi, Dieu sait comment, à s'en

procurer le texte; il est peu probable qu'il l'ait retenu tout entier par cœur. Ce père est terriblement ennuyeux; il démontre à ses enfants qu'ils n'ont envers lui aucune obligation. Ils n'en ont pas plus envers l'État. Quand Radistchev se met à divaguer, il ne s'arrête pas à mi-chemin. Il déraisonne un peu moins lorsqu'il décrit le douloureux spectacle d'une scène de recrutement et qu'il énumère les larmes des mères et des fiancées. Il a tout à fait raison quand il signale la barbarie du maître qui vend ses serfs pour en faire des soldats, qui les livre aux recruteurs, enchaînés comme des criminels dangereux.

Ce qui dut surtout blesser Catherine, ce furent les attaques de Radistchev contre la censure et contre le principe même du pouvoir absolu.

Radistchev n'attaque pas lui-même la censure; il a, dit-il, rencontré à Torjok un compatriote qui se rendait à Pétersbourg pour établir une imprimerie. Le futur typographe dresse un réquisitoire en forme contre la censure. Elle est, dit-il, devenue la bonne d'enfants du jugement, de l'imagination, de tout ce qu'il y a de grand et de

délicat. Mais, là où il y a des bonnes, il y a des enfants qui marchent avec des lisières : ces lisières leur rendent les jambes tortues. S'il a toujours des bonnes et des gouverneurs, l'enfant marchera toujours avec un appui; il sera parfaitement boiteux à sa majorité. Ce sera toujours le Mitrophane de Von Vizine [1].

Et l'ennemi de la censure cite de plaisantes anecdotes. Celle-ci, par exemple. Un roman étranger traduit en russe portait cette phrase : « L'amour est un dieu malin. » Le censeur effaça cette épithète; il est inconvenant, disait-il, d'accuser de malice la divinité. Le voyageur de Torjok réclame la liberté absolue, que dis-je, la licence absolue de la presse : il est bien moins dangereux de tolérer les livres immoraux que les personnes immorales, dont l'État reconnaît cependant l'existence. Même quand il a raison, Radistchev ne peut s'empêcher de tomber dans le paradoxe. La lettre datée de Torjok est accompagnée d'un long mémoire sur la censure.

1. Voir dans *Russes et Slaves* (2e série) notre étude sur Von Vizine.

Dans une autre lettre, l'auteur raconte ses entretiens avec un fonctionnaire prévaricateur. L'émotion que lui cause cette rencontre se prolonge dans le sommeil et provoque un rêve extraordinaire. L'auteur se croit devenu tsar, schah, khan, roi, bey ou quelque chose d'analogue. La Vérité lui apparaît et elle lui dit de terribles choses.

Mon séjour n'est pas dans le palais des rois : la garde qui les entoure et qui les veille nuit et jour m'empêche d'y pénétrer. Si je réussis à traverser cette troupe armée, les gens qui l'entourent saisissent le fouet de la persécution et s'efforcent de me chasser de ta demeure. Veille donc afin que je reste auprès de toi. Ne redoute jamais ma voix. Si du sein de ton peuple il s'élève un homme qui blâme tes actions, sache que celui-là est ton ami véritable, étranger au vil intérêt, étranger à la crainte servile.... Sache-le bien, c'est toi qui dans la société peux être le premier assassin, le premier brigand, le premier traître, le premier perturbateur de la tranquillité publique. C'est toi qui seras cause si la mère pleure son fils tué sur le champ de bataille, ou la femme son mari, si les champs sont ravagés, si les enfants du laboureur meurent sur le sein desséché de leur mère.

Ce sont là des lieux communs, sans doute, mais ils étaient nouveaux en Russie à l'époque où Radistchev écrivait; la littérature nihiliste les a

depuis singulièrement amplifiés. On comprend qu'ils n'aient pas été du goût de Catherine. Le *Voyage* n'avait été écrit que pour les propager; ce n'était, au fond, que le cadre d'une série de pamphlets politiques. Radistchev introduisait la politique même dans les objets auxquels elle semblait le plus étrangère; ainsi la lettre datée de Tver raconte une conversation sur la poésie russe. L'interlocuteur du voyageur veut donner une idée de ce que doit être le vers iambique russe. Et il lit... une ode à la liberté. Elle débute ainsi :

O présent béni des cieux, source de toutes les grandes actions! O liberté! liberté! présent inappréciable, permets à un esclave de te chanter. Remplis mon cœur de tes feux; d'un coup de ton bras puissant transforme en lumière l'ombre de l'esclavage. Que les Brutus et les Tell se réveillent : que les rois assis sur leur trône frémissent devant tes regards....

Évoquer l'ombre de Brutus et de Tell au moment même où le principe monarchique commençait à être ébranlé en Europe, où l'autocratie russe se dressait pour en prendre la défense, c'était faire preuve d'une grande naïveté. La naïveté est, en effet, le trait dominant, la marque

caractéristique de Radistchev; elle éclate dans les idées qu'il exprime, dans le cadre souvent maladroit dont il les enveloppe. Il y a beaucoup de rêveries dans le *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou*, mais il y en a dont le principe était juste et qui depuis ont fait leur chemin. L'honneur éternel de Radistchev sera d'avoir le premier pris sérieusement en mains la cause du paysan, d'avoir été le premier apôtre de l'émancipation. A ce titre, la Russie a le devoir de ne point l'oublier : elle lui doit une solennelle réhabilitation. Le temps n'est pas encore venu où son livre pourra circuler librement dans une édition populaire, sans laisser beaucoup de ses pages aux mains de la censure. Mais il y aurait lieu d'associer son nom au grand acte de l'émancipation, dont il a été le plus généreux précurseur. Sur le piédestal d'un monument élevé au tsar libérateur, à côté des noms des principaux collaborateurs de la grande œuvre humanitaire, les Milioutine, les Tcherkasky, les Samarine, j'aimerais à voir figurer celui d'Alexandre Nikolaevitch Radistchev.

LES

VOYAGEURS RUSSES EN FRANCE [1]

Le sujet que je vais traiter répond, évidemment, à une des grandes curiosités du jour, mais je crains de ne pouvoir satisfaire cette curiosité comme vous l'auriez désiré. La situation diplomatique qui s'est établie entre la France et la Russie (situation qui découle de la logique des circonstances, et qui repose sur des sympathies et des intérêts communs) impose, à ceux qui comme moi ont l'honneur d'être chargés d'un enseignement officiel, le devoir d'être discrets; de ne pas dire tout ce qu'ils savent, et parfois

1. Conférence faite en 1897 à la Société de géographie de Rouen.

même tout ce qu'ils pensent. Je suis donc obligé à une très grande réserve sur les questions de politique contemporaine, et pour nous mettre tout à fait à notre aise et en dehors des influences récentes de Cronstadt comme de celles de Toulon, pour me dérober à la pression de cet enthousiasme dont j'ai été témoin et dont vous avez entendu l'écho, j'ai choisi dans le sujet habituel de mes études une époque un peu reculée. Je ne dépasserai pas 1815; de cette façon nous serons tout à notre aise, car si l'on doit des égards aux vivants, envers lesquels on est parfois obligé à une certaine réserve, à une sorte de discrétion, par contre, l'on ne doit aux morts que la vérité.

Rien de ce qui touche la Russie ne saurait nous laisser indifférents. Un problème qui m'a beaucoup préoccupé, c'est celui de savoir ce que les Russes pensent de nous, au fond de leur âme, quand ils causent ou écrivent entre eux, avec la certitude de n'être pas compris. A côté de la vérité officielle, il y a toujours une autre vérité qui est quelquefois beaucoup plus vraie. Aussi, dans mes voyages en Russie, bien avant

les événements que vous savez (événements qui ont modifié l'orientation de la politique européenne), j'ai toujours cherché à connaître les sentiments des Russes à notre égard. Ce n'était pas très facile, car les gens avec lesquels on cause sont toujours très courtois et très aimables pour nous et, autant que possible, ils ne nous disent que des choses fort agréables. Mais le peuple illettré conçoit les choses et les exprime à un point de vue absolument différent du nôtre. Des choses que nous trouvons absolument naturelles lui semblent monstrueuses, et réciproquement des choses qui nous semblent monstrueuses lui paraissent naturelles. Il n'y a pas un Russe qui ne vienne à Paris sans se plaindre de notre mode de chauffage, de même nous n'allons pas en Russie sans nous trouver gênés par l'atmosphère dans ces appartements surchauffés où nous ne pouvons respirer à l'aise. Cela tient à une question de milieu.

Il n'est pas toujours facile de savoir ce que le peuple pense, car il y a beaucoup de moments où il ne pense pas du tout. On ne peut pas aisément raisonner avec lui.

Je me rappellerai toujours la stupéfaction profonde d'une cuisinière russe qui m'interrogeait un jour à Moscou. C'était sous l'avant-dernier empereur, Alexandre II, le jour de sa fête. A cette occasion, la ville était illuminée avec des lampions posés à terre, dont la lumière fumeuse éblouissait les moujiks. Ce jour-là, Avdotia (c'est la forme populaire d'Eudoxie) vint me trouver et me dit :

« Chez vous, quand c'est la fête de l'empereur, on illumine aussi, n'est-ce pas?

— Ma pauvre Avdotia, nous n'avons pas d'empereur.

— Vous n'avez pas d'empereur! Comment faites-vous, alors?

— Mon Dieu, nous en avons eu un, il n'a pas très bien réussi, il n'a pas fait notre affaire et nous l'avons congédié.

— Comment, vous avez mis votre empereur à la porte! Mais c'est comme si je mettais mon maître à la porte! »

Je lui répondis : « Tu te trompes, c'est comme si ton maître te mettait à la porte et te remplaçait

tout simplement. Il était là pour faire nos affaires, il ne les a pas bien faites et nous l'avons éliminé. Si ton maître te renvoie, il te remplace, n'est-ce pas? Eh bien! nous, nous avons réuni les gens les plus sensés (c'était un compliment que je faisais à notre Assemblée nationale) du pays et ils ont trouvé un vieillard respectable (c'était M. Thiers) qui leur a paru capable de tenir la queue de la poêle, et ils l'ont chargé de faire notre cuisine politique.

— Est-ce possible, mon Dieu! s'écrie Avdotia; ainsi vous nommez votre empereur, et quand vous n'en voulez plus vous le mettez à la porte.

— C'est cela même », lui répondis-je. — Et, en effet, quelques mois plus tard M. Thiers était renversé. Avdotia était absolument consternée; elle n'avait pas idée qu'il y eût un pays où il pouvait se passer des choses aussi monstrueuses. Elle ne savait ni lire ni écrire — c'était le type de la paysanne russe, — mais elle faisait très bien la cuisine. Après quelques instants de réflexion elle me dit :

« Alors vous n'avez pas d'empereur, mais

est-ce qu'il y a aussi des *puces* chez vous comme chez nous? »

Comme on le voit, elle était très bornée. Je crois qu'elle n'aurait rien compris aux manifestations de Toulon et de Cronstadt et aux questions de politique internationale; elle ne voyait qu'une chose, c'est que nous n'avions pas d'empereur; nous étions évidemment des barbares.

Quelque temps après, je me trouvais sur le bateau à vapeur qui va de Saint-Pétersbourg à Cronstadt. J'étais allé rôder en troisième classe pour observer le peuple. Il faut un certain courage pour aller en troisième classe en Russie; on se trouve en contact avec des moujiks qui ne sont pas toujours très parfumés ni très propres, et qui portent des peaux de moutons retournées, qui sentent le goudron ou qui suintent la graisse. Pour savoir ce qu'ils pensaient de nous, je dissimulai ma qualité de Français, et lorsqu'ils me demandèrent qui j'étais, je leur répondis que j'étais un Slave d'Autriche, un Tchèque. Je liai conversation avec un menuisier qui se promenait

sur le pont; c'était un ouvrier lettré qui savait lire et écrire.

En sortant de Saint-Pétersbourg, sur la rive de la Néva j'aperçus un front bastionné.

« Qu'est-ce que c'est que cela? demandai-je à mon menuisier.

— *Nitchevo*, ce n'est rien, me dit-il, c'est un rempart que l'on a fait en 1854, tu sais, quand les Anglais et les Français ont voulu venir à Pétersbourg, nous l'avons fait pour les empêcher d'entrer.

— Et qu'est-ce que tu penses, lui demandai-je, de ces gaillards-là qui voulaient venir démolir Piter? (C'est le nom populaire de Pétersbourg.) Voyons, entre nous, avoue que ce sont des bandits!

— Non, non, tu te trompes, me répondit-il. Tu sais, il y a les Anglais, puis il y a les Français. Les Anglais, vois-tu, on se bat avec eux, puis une fois que la paix est faite, ils te tendent la main droite et, pendant ce temps-là, ils cherchent à te donner, de la main gauche, un coup de poignard dans le dos, je n'aime pas ces gens-là.

— Et les Français ?

— Ah ! les Français, pour eux, ce n'est pas la même chose, ce sont de braves gens. On se bat, on se cogne, on se flanque par terre, puis après qu'on a fait la paix, on s'embrasse et on est bons amis ; ce sont de braves gens ! »

Je fis un geste de doute, il reprit « : Qu'est-ce que tu en sais? tu ne les connais pas comme moi, et moi je les connais depuis longtemps et bien mieux que toi. »

Un sentiment qu'on surprend aisément chez le peuple russe, et qu'il ne déguise guère, c'est un instinct naturel de méfiance pour les Allemands. Or, le peuple russe sait que nous ne les aimons pas non plus, et il s'est dit que nous devions être ses amis. Ainsi la sympathie que les Russes éprouvent pour nous est le résultat d'une antipathie commune.

Encore une anecdote : quand j'étais à Moscou, il y a vingt ans, j'avais à mon service un grand diable de domestique qui s'appelait Nicanor et dont le principal défaut était d'être gris huit jours par semaine. C'était le type de l'ivrogne russe,

qui a une grande supériorité sur les nôtres, en ce sens qu'il a l'ivresse tendre. En Russie, quand un domestique se grise, il vient vous embrasser. De même quand vous donnez un bon pourboire à votre cocher, il vous dit qu'il priera Dieu pour vous. Je dois constater que jamais un cocher français ne m'a offert de prier le bon Dieu pour moi. Il y avait à Moscou, à ce moment-là, une exposition très intéressante, et Nicanor désirait la voir. Mais comme l'entrée coûtait un rouble (3 fr. 60), c'était bien cher pour lui. Alors je lui dis :

« Nicanor, si tu ne te grises pas une seule fois pendant la semaine, je te paierai l'exposition dimanche.

— Oh! barine, cela me ferait grand plaisir! »

Le misérable me prit au mot et pendant une semaine entière, il trouva le moyen d'arriver sans flageoler à mon service; le dimanche je dus m'exécuter.

« Nicanor, lui dis-je, je te paye l'exposition, mais à une condition, c'est que tu me raconteras ce que tu auras vu et que tu ne reviendras pas gris (car il n'aurait rien pu me raconter). »

Le soir, Nicanor rentra enthousiasmé, il avait vu des choses extraordinaires, il me raconta ce qui l'avait le plus émerveillé.

Il y avait un pavillon dans cette exposition qui était consacré à la section des postes russes, et où l'on représentait tous les systèmes de transports russes : il y avait le wagon-poste, le *iamstchik*, le traîneau sibérien, traîné par des chiens. Dans une espèce de serre recouverte en verre bleu, de façon à donner l'illusion du jour polaire, on avait figuré un traîneau de grandeur naturelle, auquel étaient attelés quatre chiens, avec un indigène, un Tougouse sur le siège. Les quatre chiens étaient à moitié enfouis dans la neige figurée par de la ouate parsemée de mica; l'illusion était complète.

« Ce que j'ai vu de plus beau, me dit Nicanor, c'est une fabrique de ouate; si vous voyez, barine, comme c'est drôle : on met un bonhomme sur un traîneau et les chiens font de la ouate. »

Voilà comment il avait compris la neige sibérienne! Si nous n'avions à nous allier qu'avec des êtres comme celui-là ce serait un peu inquié-

tant ; ce ne serait pas des alliés très sûrs ni très intelligents. Le paysan entend dire qu'il y a autour de la Russie des *Niemtsy* : les Niemtsy allemands et les Niemtsy français, et il sait que les Niemtsy français ne sont pas bien avec les Niemtsy allemands, c'est tout. C'est là-dessus que reposent les sympathies.

Cette part donnée aux impressions personnelles, je vous demande la permission de me réfugier dans le passé.

Je voudrais essayer de voir avec vous ce que pensaient de nous les Russes éclairés qui sont venus en France à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci. Vers la fin du XVIIIe siècle, il était de mode en Russie de venir en France ; les Russes aimaient notre pays, où ils trouvaient la vie facile, confortable, élégante. Paris surtout les séduisait, et ils échangeaient avec nos hommes de lettres et avec nos artistes des amabilités et des galanteries que l'histoire a retenues. Vous connaissez certainement la correspondance de Voltaire avec Catherine, celle de Laharpe avec Schouvalov. Vous savez comment

Catherine flattait Voltaire, mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que cette même impératrice, qui lui écrivait des épîtres si enthousiastes, avait donné l'ordre de brûler ses œuvres en Russie. Elle ne s'en vantait pas et lui n'en savait rien. Le jour où Catherine vit éclater en France la Révolution, qui était l'œuvre de Voltaire et de l'Encyclopédie de Diderot, elle fut la première à ameuter l'Europe contre nous.

A côté de ces grands personnages qui appartiennent à l'histoire générale, nous en prendrons de moins connus qui appartiennent à l'histoire littéraire, et où ils tiennent une place considérable.

Prenons d'abord un poète comique : Von Vizine, que l'on a surnommé le Molière russe et qui fut le créateur du théâtre russe. Von Vizine vivait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, et il est mort en 1792.

Voici maintenant un historien, un homme d'État, Karamzine, historiographe patenté du gouvernement, auteur de l'*Histoire de la Russie*, mort en 1825, qui visita la France en 1790, c'est-à-dire au début de la Révolution.

Enfin, comme troisième et dernier sujet d'étude, nous prendrons un soldat : Batiouchkov, qui vint à Paris comme capitaine de l'armée russe, en 1814. Ce soldat n'était pas le premier venu, c'était un poète, une sorte d'Alfred de Vigny, d'André Chénier russe. Batiouchkov a joué, comme littérateur, un rôle considérable en Russie; il était déjà célèbre à cette époque, car s'il n'était que capitaine dans l'armée impériale, il était déjà colonel dans l'armée des muses.

Ce sont donc trois types bien différents que nous allons étudier : un poète comique et satirique; un historien, homme grave, quelque peu sentimental, et un poète soldat. Tous les trois ont écrit en russe à leurs amis et pour leurs amis. Peut-être avaient-ils l'idée que leurs œuvres seraient publiées; mais en tout cas ils ne pensaient pas que nous les lirions, ils n'écrivaient pas pour la galerie française; ils n'écrivaient que pour eux-mêmes, pour leurs compatriotes. Vous le voyez, nous nous arrêterons à 1815; cela nous donne pleine et entière liberté; ils sont morts depuis longtemps et leurs descendants n'auront

pas lieu de s'effaroucher des critiques auxquelles ils peuvent donner lieu. De même nous n'aurons pas lieu personnellement de nous offenser des jugements qu'ils ont pu porter sur nos ancêtres.

Je commence par Von Vizine, qui visita la France en 1778. Mais comme je tiens à vous documenter et que nous sommes ici dans une société savante, je vais me permettre de vous donner quelques détails sur cette correspondance, que vous pouvez lire en français. Cette correspondance a été traduite par une dame russe qui n'est autre que Mme Melchior de Vogüé, sœur du général russe Annenkov. Son mari y a mis une préface, et le volume a été publié à Paris à la librairie Champion. Malheureusement, Mme de Vogüé a négligé quelques lettres assez intéressantes.

Von Vizine était venu en France pour soigner sa femme malade; il avait épousé une veuve très riche, qui avait une très mauvaise santé. Elle ne lui rendait pas toujours la vie facile. Il était arrivé en France avec une certaine mauvaise humeur qui s'accorde assez bien avec le caractère d'un poète

comique. Von Vizine, qui est assez dur pour nous, l'est encore plus pour ses compatriotes. Tout à l'heure il va nous reprocher d'être très ignorants des choses de l'étranger; il n'avait pas tout à fait tort, de même que ceux qui nous reprochent encore aujourd'hui la même ignorance n'ont pas tort non plus. Il est certain que si nous connaissions mieux ce qui se passe hors de nos frontières, nous serions moins sujets à nous emballer à tout propos.

Von Vizine avait fait ses études à l'université de Moscou, fondée en 1755. Ne croyez pas que cette université fût un établissement d'enseignement supérieur : c'était tout simplement un pensionnat de troisième ou quatrième ordre.

Voici comment le poète avait passé ce que nous appellerions son baccalauréat.

Il s'agissait de l'examen sur la langue latine; on devait l'interroger sur les déclinaisons et les conjugaisons :

Le jour de l'examen, raconte Von Vizine, le professeur arriva portant une redingote avec cinq boutons et un gilet avec quatre boutons.

Les élèves ne lui avaient jamais vu un tel costume et ils lui demandaient pourquoi tous ces boutons? « Ces boutons, leur dit-il d'un ton sentimental, sont les gardiens de votre honneur et du mien. On va vous interroger sur les conjugaisons : les boutons de mon gilet représentent les conjugaisons. Quand on vous demandera à quelle conjugaison appartient tel ou tel verbe, regardez sur quel bouton je poserai ma main et vous pourrez répondre affirmativement, suivant que j'indiquerai le premier ou le deuxième bouton, que le verbe appartient à la première ou à la deuxième conjugaison, et ainsi de suite. Il en sera de même pour les déclinaisons, vous n'aurez qu'à consulter les boutons de ma redingote. » De cette façon, Von Vizine passa un brillant examen de latin.

Quant à l'examen de géographie, voici comment il le raconte (remarquez que si dans ses mémoires il se plaît à se moquer de ses contemporains, il se moque aussi de lui-même ; c'est une justice à lui rendre) :

Il y avait trois candidats. On demande d'abord

à son camarade de gauche où se jette le Volga? « Dans la mer Noire », répondit-il. L'examinateur fronce le sourcil. Alors le camarade de droite se dit : probablement que c'est une autre couleur, et il répond bravement : dans la mer Blanche. L'examinateur fronce de nouveau le sourcil, et se tournant vers Von Vizine, il lui pose la même question. Von Vizine répond : Je n'en sais rien. Et il eut la médaille! Après ce franc aveu, je crois que Von Vizine ne sera pas très bien venu à nous accuser d'ignorance. Remarquez que ce n'est pas seulement dans ses mémoires qu'il nous montre des ignorants, mais aussi dans ses comédies. Ses deux œuvres principales sont intitulées l'une *le Brigadier* et l'autre *le Mineur*. Il nous apprend que la noblesse provinciale de Russie ne savait ni lire ni écrire, et il nous en donne un tableau tellement lamentable qu'on le prendrait pour une caricature tracée à plaisir. Malheureusement, les portraits de Von Vizine sont absolument confirmés par les mémoires de ses contemporains. Ainsi, dans *le Mineur*, il met en scène un jeune homme de seize ans auquel ses parents veulent inculquer

par la force, par la violence, toute espèce de science, parce que Pierre le Grand, qui ne plaisantait pas sur ce chapitre, avait décidé que les jeunes nobles qui ne pourraient passer leurs examens seraient enrôlés dans la marine comme matelots. Il fallait donc, bon gré mal gré, s'instruire, et c'était très difficile, parce qu'il n'y avait pas de bons maîtres. On faisait venir comme professeurs des Français qui ne valaient pas toujours cher.

Vous connaissez cette légende d'un grand seigneur russe qui voulait faire apprendre le français à son fils.

Il se présenta un homme, se disant Français, qui pendant plusieurs mois lui enseigna un idiome inconnu. Un jour qu'un vrai Français se trouvait de passage, on le fit venir pour interroger l'enfant, et celui-ci récite un charabia auquel notre compatriote ne comprit rien. Le Français de rencontre n'était autre qu'un Finnois qui avait enseigné sa langue; comme personne ne pouvait le contrôler, cela durait depuis plus de huit mois.

Von Vizine met quelque part en scène aussi un

chevalier, un personnage immoral qui flatte l'enfant et ne lui apprend rien du tout. Dans sa comédie *le Mineur*, le précepteur en chef est un Allemand, Vralmann, qui est tout simplement un ancien cocher qui, lui, enseigne tout. Il y a aussi un sergent-fourrier qui professe les mathématiques. Vous jugez quelle science doit sortir de cet enseignement disparate! Cependant notre jeune héros le Mineur (il ne faut pas entendre ce nom dans le sens *tireur* de charbon, mais dans son sens légal) voudrait passer très brillamment son examen pour faire un beau mariage. Il a rencontré une demoiselle qui a, non pas un oncle d'Amérique, mais un oncle de Sibérie, et s'il passe son examen avec succès, ses parents lui ont promis une riche héritière. C'est pourquoi il voudrait éblouir par sa science l'oncle de sa future.

Le jour de l'examen arrive et on l'interroge sur la grammaire. « Que savez-vous sur la grammaire? lui demande l'examinateur. — Beaucoup de choses, répond-il, il y a des substantifs et des adjectifs. — Eh bien! une porte, quel mot est-ce, un substantif ou un adjectif? — Quelle porte? Si

c'est celle-ci (dit-il, en montrant la porte de la salle), c'est un adjectif. » Stupéfaction générale! Songez à l'étymologie latine d'adjectif, *adjectus*, ajouté à; la porte étant *ajoutée* au mur, il en conclut que c'était un adjectif. « Mais, ajoute-t-il, il y a une porte dans la cour qui n'est pas encore en place, et celle-là c'est un substantif. » Voilà pour la leçon de grammaire! Quand on l'interroge sur l'histoire, il croit qu'il s'agit d'histoires ou de contes de fée. Quand il s'agit de la géographie, il ne peut même pas dire quel est l'objet de cette science. On lui explique que c'est la description de la terre. Et là-dessus sa mère répète en russe le joli mot de Voltaire : « A quoi bon apprendre la géographie; est-ce que les postillons ne sauront pas trouver le chemin de nos terres? » L'oncle de Sibérie s'étonne de cette ignorance. « Fi donc! dit la mère, est-ce qu'une grande dame comme moi a besoin d'apprendre à lire? Cela est bon pour les précepteurs! Je connais des hommes qui ont bien vécu sans cela ; ainsi mon grand-père a vécu jusqu'à soixante-quinze ans sans savoir lire, mais en revanche il savait donner audience assis sur son

coffre-fort et gagner de l'argent; il était très économe et il est mort presque de faim. Ah! quel homme! Puis du reste à quoi sert la science? Est-ce que la science fait des têtes fortes? » « Mon oncle Babilas, dit un autre personnage, n'a jamais su lire ni écrire, mais quelle tête il avait! Un jour qu'il était ivre, et qu'il était monté sur un cheval fougueux, il est allé donner de la tête contre une porte. Il était de haute taille, la porte était basse, son cheval fit un écart et le lança contre la porte. Quel crâne de savant aurait pu résister à cette épreuve? Mon oncle, lui, se contenta, de demander si la porte était intacte. »

Voilà comment Von Vizine dépeignait ses compatriotes. Vraiment était-il bien en droit de nous traiter d'ignorants?

Il arrive donc, en 1778, à Montpellier après un assez long voyage. Ce n'était pas chose commode de voyager en ce temps-là, et pour vous donner une idée du peu de confort qui existait à cette époque, il me suffira de vous dire que pour aller de Moscou à la frontière de Pologne, Von Vizine et sa femme mirent seize journées et qu'ils ne

purent quitter leur voiture; car il n'y avait pas d'auberges sur les grands chemins. Malgré cela Von Vizine, arrivé en France, trouve que nos hôtels ne sont pas propres. Mais enfin je crois qu'il vaut mieux coucher dans une auberge, si peu confortable qu'elle soit, que de coucher pendant seize jours dans sa voiture.

Il entre en France par Strasbourg; de là il va à Besançon et arrive à Bourg-en-Bresse. Il nous déclare que les habitants de cette ville sont dans la saleté jusqu'aux oreilles. Nos villes avec leurs rues étroites lui déplaisent fort; car en Russie, à ce moment-là, il n'y avait pas de villes, il n'y avait guère que d'immenses villages. C'est du reste l'impression que l'on ressent encore aujourd'hui lorsqu'on visite la Russie : il y a dans certaines villes des places qui ont un kilomètre de diamètre, de sorte que les immondices peuvent y séjourner sans crainte d'offenser l'odorat. En théorie on balaie, mais en pratique ce sont les corbeaux qui nettoient les rues. Je me rappelle qu'une fois je ne pus dormir, dans une ville de province, à cause du bruit que faisaient plusieurs

milliers de corbeaux. Comme je demandais aux habitants pourquoi ils ne les tuaient pas, ils me répondirent : « Mais qui est-ce qui nettoierait nos rues? » En France nous n'en étions pas là et nous n'avions pas besoin de corbeaux pour nettoyer nos rues. Seulement elles étaient étroites, surtout pour un Russe, habitué à d'immenses espaces.

Arrivé à Lyon, Von Vizine déclare que les hôtels en France ne valent pas ceux d'Allemagne et il ne comprend rien aux lits français, où l'on se perd dans la plume. Il est vrai que lorsque nous nous rendons en pays étrangers, nous ne comprenons rien aux lits allemands; leur drap de lit nous semble un mouchoir de poche et nous trouvons généralement le lendemain les couvertures par terre. Évidemment tous les peuples n'ont pas la même façon d'envisager ce que les médecins appellent le *decubitus dorsal*.

Il va s'établir à Montpellier, où il arrive pendant une période très intéressante de notre histoire provinciale; c'était le moment où les États du Languedoc étaient réunis. Il y avait donc là pour lui une occasion exceptionnelle d'assister à

la vie parlementaire de la province et de voir réunis en comités tous les gros bonnets de la province, de cette partie de la population qui passe pour riche et intelligente. Mais ce qui le frappe tout d'abord, c'est l'ignorance effroyable de nos pères. Je crois qu'il n'avait pas tout à fait tort; car cela devait leur paraître quelque chose d'extraordinaire que de voir arriver ce boïar, ce seigneur russe, tout couvert de fourrures, venu après trente ou quarante journées de poste, du fond de la Russie. Vous vous rappelez l'étonnement de ce gentilhomme, dont parle Montesquieu, qui, en voyant arriver un Persan, demande : « Monsieur est Persan? Comment peut on être Persan? » Nos pères devaient éprouver le même étonnement et dire : « Ah! Monsieur est Moscovite? Comment peut-on être Moscovite? »

« Je pensais autrefois, écrit Von Vizine, que la France était un pays délicieux, je m'étais singulièrement trompé. Je n'en reviens pas de l'ignorance de la noblesse; il y a des gens de qualité qui apprennent pour la première fois que nous parlons une autre langue que le français. »

Ce détail est confirmé par Karamzine. Étant à l'Opéra, il se trouve dans une loge avec un chevalier de Saint-Louis qui lui raconta qu'il avait beaucoup voyagé et lui dit d'un ton doctoral : « Oui, je sais que dans votre pays tout le monde parle allemand. »

Karamzine ne s'indigne pas de l'ignorance de ce Français, mais Von Vizine, qui est un poète comique et satirique, obligé de garder une femme acariâtre et malade, est bien moins patient et il s'emporte : « Mon opinion, dit-il, est que la noblesse russe de nos provinces est supérieure à la noblesse française, qui est d'une ignorance crasse. Je ne comprends pas pourquoi nous envoyons nos jeunes gens nobles dans ce pays pour s'instruire, ils en apprendraient davantage en restant chez nous. »

Remarquez qu'il n'est guère logique avec lui-même, que les personnages qu'il a choisis, comme types de la noblesse russe, dans ses comédies, ne lui font guère honneur, que la noblesse russe était à ce moment-là d'une ignorance inconcevable, et qu'elle envoyait ses fils à l'étranger pour

s'instruire. Mais les poètes ne se piquent pas de raisonner.

Après cette sortie, assez désagréable pour nous, Von Vizine arrive à cette conclusion imprévue : « En général nos deux nations ont beaucoup de points de ressemblance, non seulement au physique, mais au moral. Comme chez nous le peuple a l'habitude de crier dans la rue, le costume des femmes françaises est semblable à celui des femmes de notre pays. Quant aux Allemands, ils ne ressemblent qu'à eux-mêmes. »

La gaieté exubérante de nos provinces méridionales l'irrite, il n'avait jamais vu en Russie de foule attroupée auprès d'un marchand d'orviétan, ou d'un madré compère qui exhibe un guignol devant les paysans qui l'admirent bouche bée; tout cela l'étonne fort.

Ce qui l'étonne encore et le vexe énormément, c'est l'insolence des laquais français. Déjà au XVIIe siècle nos valets n'étaient pas très polis. Vous savez quel rôle les Dorine, les Crispin jouent dans la comédie des XVIIe et XVIIIe siècles; ils étaient fort impertinents sur la scène, et dans

la vie pratique ils ne l'étaient guère moins. Cela indigne Von Vizine, surtout à un moment où le servage sévissait plus que jamais en Russie. Les paysans, les hommes du peuple, tombaient aux genoux de leurs barines ou bien se couchaient à quatre pattes devant eux. Quand un domestique russe s'enivre, il ne traite pas tout à fait son maître comme le ferait un domestique français. Il vient vous embrasser, ou il se jette à quatre pattes devant vous ; c'est une habitude léguée par le servage.

Von Vizine était choqué de voir, lorsqu'il entrait dans un vestibule, qu'aucun laquais ne se découvrait. Il a vu une fois les hommes et les femmes rester assis en face du comte de Périgord, qui représentait le roi de France au Parlement du Languedoc.

Évidemment, Von Vizine regrettait de ne pouvoir se faire servir par des serfs dans son pays.

Les Russes avaient l'habitude (habitude orientale, d'ailleurs) d'exiger le service de leurs domestiques pour les moindres actes de la vie courante. Aujourd'hui encore cette habitude a subsisté dans

un grand nombre de maisons russes, notamment dans les provinces. J'avoue que cela m'a souvent agacé, car je n'aime pas à recourir à mon domestique pour prendre mon chapeau.

On me racontait un jour ce joli dialogue d'un seigneur russe avec son domestique :

Le seigneur se couche et son fidèle domestique Vania (Jean) est près de lui, l'aide à procéder à la toilette de nuit.

« Vania, ôte-moi mes bottines, ôte-moi mes chaussettes, ôte-moi mon pantalon.

« Vania, passe-moi ma chemise de nuit, mets-moi dans le lit, fais-moi le signe de la croix, fais-moi ma prière. »

Quand le domestique a fait le dernier signe de la croix, le barine daigne lui dire : « Mon ami, tu peux aller te coucher, je m'endormirai moi-même. »

Il est clair qu'en arrivant dans un pays où l'on ne pouvait faire faire le signe de la croix et les prières par son laquais, Von Vizine devait être un peu choqué des allures libres de nos Frontins, et il en concluait que la France était au bord de l'abîme.

Il ajoute : « Il n'y a pas de gens au monde pour être insolents comme les domestiques français. Chez la plupart des gentilshommes, il y a très peu de valets et les femmes ne se font servir que par un laquais, alors que chez nous il en faudrait cinq ou six. »

Une chose qui le frappe, c'est ce besoin de bruit et de spectacles, parfois malsains, qui caractérise le peuple et la bourgeoisie. On applaudit à tout propos quand un malheureux subit les derniers supplices. C'est là un trait de barbarie que l'on ne rencontre pas en Russie.

Von Vizine ajoute : « Personne ne se moque du ridicule, et d'eux-mêmes, comme les Français, ils ont une manière d'être qui prête à cela. » Il affirme ne s'être jamais trompé dans l'idée qu'il s'était faite sur la France.

« Personne ne m'en imposera plus sur ce sujet, car, nous autres Russes, nous connaissons le proverbe : « A beau mentir, qui vient de loin », et je puis affirmer que c'est une grande vérité. » Il est vrai que Von Vizine dit lui-même quelque part : « La nature m'a donné un esprit piquant, mais elle

ne m'a pas donné un jugement sain. » Il nous reste à voir s'il n'avait pas tout à fait raison de se juger ainsi.

« Le Français, dit-il encore, manque de jugement, et il considérerait le fait d'en avoir comme le plus grand malheur de sa vie, car cela l'obligerait à réfléchir quand il pourrait se divertir; le plaisir est le seul objet de ses désirs, car l'on peut dire que le dieu des Français c'est l'argent. Dans leurs comédies ils ne nous montrent que des gens doués d'une intelligence très commune, des ignorants ou des imbéciles.

« Si vous voulez faire aimer la Russie à nos jeunes Russes, il faut les envoyer en France, parce que, lorsqu'ils auront vu ce qui s'y passe, ils en seront tellement dégoûtés, qu'ils n'auront plus qu'un désir : celui de revenir dans leurs pays. »

Le tableau n'est pas flatteur, mais n'oublions pas qu'il émane du garde-malade d'une femme acariâtre et d'un poète satirique; ce sont là des circonstances atténuantes.

Pour nous consoler un peu de ses appréciations sévères, nous allons étudier la correspondance de

Karamzine[1], qui n'est pas, lui, poète comique, mais un philosophe sentimental. C'est un jeune homme enthousiaste, nourri de Rousseau et de Sterne; il est âgé de 22 ans. C'est un âge où, en général, on est plus porté à admirer qu'à dénigrer. Il arrive en France avec les plus généreuses illusions, le 6 août 1789, par Strasbourg, et de là passe en Suisse, il va visiter la maison de Voltaire, à Ferney. Après avoir fait un séjour en Suisse, il rentre en France le 4 mars 1790 et il ne quitte Paris que le 4 juillet de la même année; il passe donc en France quatre mois.

Autant Von Vizine était aigre, susceptible et désagréable, autant Karamzine est aimable, souriant et gracieux. Il est décidé à trouver presque tout délicieux, excellent. Cette correspondance de Karamzine a été traduite, en ce qui concerne la France, par un Français, par un historien, qui n'avait pas attendu les événements de Toulon et de Cronstadt pour trouver que la Russie était un pays intéressant à étudier.

1. Karamzine, *Voyage en France*, 1789-1790, traduit et annoté par M. Legrelle, Paris, 1885.

En arrivant en France, il trouve les douaniers polis (vous voyez qu'il était rempli de bonnes intentions) et la table des auberges excellente. Von Vizine avait évidemment l'estomac malade, car il ne nous a jamais parlé de notre bonne cuisine de province. Karamzine trouve les habitants très gais et il est ravi de les voir rire et chanter; il est enchanté également de l'accueil des ouvriers, de la politesse française. Aux environs de Lyon, il s'étonne fort de voir que nos paysans portent des sabots.

Il arrive à Paris le 27 mars 1790 et il s'installe sur la rive gauche, rue Guénégaud. A ce moment Paris commence à ressentir les premiers effets de la Révolution, beaucoup de maisons sont désertes, car l'émigration de la noblesse a commencé. Karamzine constate ces symptômes avec une certaine inquiétude. La révolution, dit-il, finira par dévorer les nobles. Son livre ayant été imprimé en 1797, ce pourrait bien n'être qu'une prédiction posthume. Cependant Paris produit sur lui une excellente impression : cinq journées ont passé pour lui comme cinq heures. Il visite le

Palais-Royal, cette enceinte alors si magnifique, si brillante, qui cherche en vain à retrouver son antique splendeur et que nos bijoutiers parisiens voudraient bien ranimer; il est émerveillé de toutes les richesses qui sont étalées aux regards des passants, de tous les plaisirs qui sollicitent leur fantaisie.

Il est d'accord avec Von Vizine pour admirer la vivacité du peuple de Paris et sa promptitude surprenante à parler, il déclare que le système des tourbillons de Descartes n'a pu prendre naissance que dans la tête d'un Français. Comme il arrive de Suisse, de Genève, il est frappé du contraste qui existe entre le Parisien, qui est agile et leste, et le grave Suisse, qui va à pas mesurés. Le Parisien a deviné votre demande avant que vous ayez fini de parler. Karamzine voit très juste, mais comme il est patriote et qu'il aime beaucoup son pays, il prétend malgré tout que la Russie n'a rien à envier à la France. C'est peut-être un peu exagéré. Il va tous les soirs au théâtre et naturellement il nous raconte tout ce qu'il y voit. A l'Opéra, il fait la rencontre d'un chevalier qui se

pique de connaître l'Europe entière et qui reconnaît les étrangers à leur accent. Il lui dit : « Vous êtes Russe, oui, je le sais, en Russie tout le monde parle allemand. » Karamzine hausse les épaules, il ne s'emporte pas comme Von Vizine qui, lui, nous traite si volontiers d'ignorants et d'imbéciles.

Karamzine visite les hôpitaux, il va aux Invalides, à l'Académie, dans les églises, dans les soirées. La conversation française l'enchante; c'est, dit-il, un feu roulant, les mots volent les uns après les autres et on a peine à les suivre, c'est un vrai feu d'artifice. Quant au caractère français, il ne connaît pas de peuple plus intelligent, plus ardent, plus curieux.

Nous voilà bien loin des amères critiques de Von Vizine et nous devons reconnaître qu'on ne saurait être plus poli ni plus enthousiaste que Karamzine. Si l'on peut comparer Von Vizine, qui avait mauvais estomac, à Alceste, Karamzine est un Philinte.

Karamzine est très lettré : à vingt-deux ans il parle quatre ou cinq langues et il connaît à fond la littérature allemande et la littérature anglaise.

Il est très épris de Shakespeare et notre théâtre lui semble un peu fade. Cependant il reconnaît que le poète français a un goût très fin, très délicat. Seulement, au point de vue des sentiments naturels, il trouve que les drames de Racine et de Corneille sont loin d'égaler ceux des poètes anglais et allemands. Ce qu'il dit en russe, en 1790, Victor Hugo le dira en français quarante ans plus tard. Il reproche à nos auteurs tragiques de faire trop parler leurs Grecs et leurs Romains à la française. Voltaire l'avait dit avant lui. Néanmoins, il admire les hommes de lettres français, à cause de la beauté de leur style. Il trouve que les pièces de Voltaire sont plutôt faites pour la lecture que pour le théâtre.

C'est en faisant visite à un savant français, à Levêque, auteur d'une histoire de Russie, que Karamzine conçut l'idée d'écrire en russe la grande histoire nationale qui devait immortaliser son nom. On peut donc dire que le voyage qu'il fit chez nous lui donna la première pensée de ce chef-d'œuvre littéraire.

La période révolutionnaire devait être naturel-

lement peu favorable aux voyageurs russes; il n'aurait pas fait bon pour les sujets de Catherine de venir en France au moment de la Terreur, car ils auraient risqué de faire connaissance avec l'échafaud.

Nous franchissons un quart de siècle pour arriver à la fin de la période impériale, au moment où Napoléon vient de succomber. Vous savez quels ont été les rapports de Napoléon Ier avec la Russie, au commencement de ce siècle, mais ce qui est beaucoup moins connu, ce sont les impressions intimes des Russes sur nous, à ce moment-là. Notre campagne de 1812 produisit un effet désastreux en Russie; les Russes, qui nous étaient très attachés, traitaient Napoléon (ils n'avaient pas tort) d'Attila.

Beaucoup de Français, au moment de la Révolution, s'étaient réfugiés en Russie et, à cette époque, la langue française ou plutôt la gallomanie était fort à la mode. En sorte que les Russes passaient leur temps à maudire, en français, les envahisseurs français; ils ne savaient pas assez de russe, dans les classes supérieures de la société,

pour pouvoir le faire dans leur langue. Jusqu'en 1830 il y eut une période de gallomanie; les Russes intelligents, qui savaient très bien le français et l'écrivaient admirablement, étaient fort embarrassés quand il s'agissait d'écrire dans leur propre langue. Ils parlaient le russe avec leurs serfs, mais entre eux ils se seraient crus déshonorés de le parler. Cela me rappelle un épisode dont je fus le héros il y a treize ou quatorze ans. J'étais allé à Moscou en mission officielle et l'on savait que je devais prendre la parole en russe, dans un banquet. Pendant le repas, le maréchal de la noblesse d'un des grands gouvernements de l'empire se lève et prend la parole en russe; il parle avec un accent épouvantable. Lorsqu'il eut fini, j'entendis un de mes voisins demander : « Qui est-ce qui vient de parler? — Ce doit être le délégué français. » Il paraît que je parlais le russe mieux que le maréchal; ce n'était pas me faire un bien grand compliment. Aujourd'hui nous n'en sommes plus là, la Russie est revenue à ses traditions nationales et la langue française a perdu une partie de son prestige; on s'en passe beau-

coup plus qu'autrefois. Si, en visitant la Russie, vous quittiez les grands centres, vous seriez parfois très embarrassés, et vous vous tireriez mieux d'affaire avec l'allemand qu'avec le français.

L'invasion de Napoléon avait exaspéré les Russes, elle avait réveillé tout le levain, toutes les rancunes qui, depuis Catherine, dormaient dans le cœur des patriotes; ce fut un déchaînement d'enthousiasme lorsqu'ils virent Napoléon abattu, leurs troupes victorieuses s'élancer sur ses traces jusqu'au Rhin, et pénétrer en France. Nous pouvons évoquer ces souvenirs sans douleur; nous étions allés chez eux, ils sont venus chez nous, et ils ne nous en veulent pas plus que nous ne leur en voulons. Il y eut alors chez les Russes un élan de patriotisme farouche. A ce moment-là, Alexandre apparaît non seulement à toute l'Europe, mais aussi à ses sujets, comme l'archange Michel qui va terrasser le dragon, l'Antéchrist.

Dans l'armée d'invasion figurait un jeune officier, alors âgé de vingt-sept ans, qui s'appelait Batiouchkov. C'est un élève de notre école litté-

raire, il a étudié Voltaire avec passion, il a traduit les œuvres de Parny; on pourrait l'appeler l'André Chénier de la Russie. Il chante avec enthousiasme le passage du Rhin, l'entrée des Russes en France.

Il arrive en Lorraine, il va en pèlerinage au château de Cirey saluer l'ombre de Voltaire et réciter, dans la salle à manger du château, quelques vers de *Zaïre*.

Il arrive à Paris (retenez bien la date) le 27 mars 1814. Non pas en touriste, comme Karamzine, mais botté, éperonné, l'épée au côté. Voici comment il raconte les premières impressions qu'il a remportées de son séjour parmi nous :

« Enfin nous sommes dans Paris. Les murs, les toits, les arbres des boulevards sont couverts de gens des deux sexes; le peuple crie : « Vive Alexandre! Vivent les Russes! Vive le Roi! »

Ce que les Russes constatent toujours c'est que nous crions beaucoup.

« Il y a quelques années on criait : « Vive l'empereur! » Aujourd'hui le peuple crie : « Vive

Alexandre ! A bas le tyran ! » — Dans quelques jours, au retour de l'île d'Elbe, on criera : « Vive Napoléon ! » — Dans la foule j'entends dire : « Ah ! qu'ils sont beaux ces Russes ! » Une personne me dit : « On vous prendrait pour un Français », pendant que d'autres crient : « Vivent les Cosaques ! vive Alexandre ! vive la Russie ! »

Le Cosaque, qui accompagne Batiouchkov, qui ne comprend pas le français, est un peu effarouché par ce tumulte. « J'essaie de le rassurer quand tout à coup mille bruits me font tourner la tête. Je descends de cheval, le peuple nous regarde, moi et mon cheval. Des gens comme il faut, des dames, des messieurs, des enfants, me questionnent. — Tout leur semble étrange ; voilà bien le badaud parisien ! — On me demande : « Pourquoi portez-vous les cheveux longs ? » — A Paris on porte les cheveux très courts. — « Il est bien comme cela, disent les femmes. Son uniforme est très simple. Voyez quel cheval il a, c'est un vrai cheval russe. » — Le peuple de Paris est surprenant ; il faut toujours qu'il s'étonne de quelque chose. — Entre temps on crie : « Vive le Roi ! »

Un voisin me dit : « Avouez, mon officier, que Paris est bien beau. » — « Comme il a les cheveux clairs ! » reprend un autre. — « C'est l'effet des neiges », réplique un vieillard. » Je ne sais, pensai-je, si c'est la neige ou la chaleur, mais vraiment, mes chers amis, vous êtes depuis longtemps brouillés avec le bon sens. »

Batiouchkov n'a pas l'ironie amère de Von Vizine. Cependant la note n'est pas toujours exclusivement sympathique et il nous témoigne un certain dédain.

L'enthousiasme dont il nous trace le tableau est attesté par une chanson célèbre de Béranger, celle qui a pour refrain : *Vivent nos amis les ennemis !*

Batiouchkov constate que l'influence de la Révolution, qui a produit les Marat et les Danton, subsiste encore ; il reconnaît dans la foule des Jacobins qui ne crient pas vive le Roi ! Il nous raconte cette scène si connue et si humiliante pour le peuple de Paris : un misérable grimpe au haut de la colonne Vendôme, passe une corde au cou de Napoléon et essaie de renverser le César qui fut le héros du peuple français. « Vanité de la

gloire! Ce même forcené qui criait, il y a quelques années, vive l'Empereur! essaie aujourd'hui de le renverser. Ce même forcené, qui avait acclamé le grand conquérant, crie aujourd'hui aux Russes : « Donnez-nous la paix, qu'avons-nous besoin de victoires? Ce qu'il nous faut c'est de faire marcher le commerce. » Ah! étrange peuple de Paris, il est bien digne de pitié [1]!

Batiouchkov va terminer la soirée au Palais-Royal, qui était alors lieu de plaisirs à la mode.

Il est jeune, ardent et ne songe qu'à se divertir, il n'a pas l'idée de nous moraliser comme le font parfois certains de ses compatriotes.

En 1871, au lendemain de nos désastres, j'avais reçu la visite d'un grand personnage russe, qui m'entretenait des destinées de notre malheureuse patrie et de ses revers, que la Russie avait contemplés avec une sympathique indifférence. « Il y a, me disait-il, une chose qui me désole, c'est de voir que vous êtes toujours un peuple léger et frivole, épris de plaisirs. » Que pouvais-je répondre?

1. J'ai traduit les lettres de Batiouchkov dans la *Littérature russe*, p. 317 et suiv.

j'étais un vaincu; cependant j'essayais de nous défendre et de démontrer qu'il y avait dans notre société française quelques bons côtés et qu'elle n'était pas telle que les étrangers qui n'avaient pas eu l'occasion de s'asseoir à notre foyer domestique pouvaient la juger.

Après quelques instants de silence, mon Russe me demanda le chemin du bal Mabille. Ce moraliste, qui venait de m'humilier par ses sermons, y avait pris rendez-vous avec sept ou huit de ses compatriotes!

« Mon cher ami, répondis-je, il me serait très malaisé de vous renseigner, car je puis vous assurer que, s'il n'y avait que moi, il y a longtemps qu'il serait fermé; je n'y suis jamais allé, ce qui prouve que tous les Français ne sont pas aussi frivoles que vous le pensez. » Il faut bien se défendre comme on peut, et puis il m'avait donné la carte trop belle. Il n'insista pas et alla rejoindre ses amis.

Revenons au récit de Batiouchkov : « Les premiers jours de mon arrivée, écrit-il le 25 août 1814, ont été des jours d'enthousiasme. »

Il est charmé de tout ce qu'il voit, il reste en extase devant le musée du Louvre, il admire la colonne Trajane (c'est ainsi que les Russes appellent la colonne Vendôme), qui lui rappelle les victoires de Friedland et d'Austerlitz. Il constate avec satisfaction que les Français ont payé bien cher leur gloire; et il ajoute : « Ils doivent être reconnaissants à notre Tsar d'avoir sauvé non seulement Paris, mais la France tout entière. »

Le peuple, suivant lui, ne mérite que peu d'estime (il entend par là la masse) et son jugement est sévère. Il l'a trouvé trop tumulteux, trop prêt à brûler le lendemain ce qu'il adorait la veille.

Il passe chez Didot, où il apprend qu'il y a une grande séance à l'Académie française. Nous avons vu un Russe aux États du Languedoc, nous allons en voir un autre à l'Académie, à cette séance (séance historique s'il en fut) à laquelle assistèrent l'empereur de Russie et le roi de Prusse, et où Villemain parut pour la première fois. Batiouchkov se procure un billet d'entrée et il se fait montrer les immortels de ce temps-là. L'Académie

comptait alors parmi ses membres : Boufflers, Sicard, de Ségur, Étienne, Picard et quelques autres immortels non moins oubliés aujourd'hui.

Lorsque les souverains arrivent, on crie : « Vive Alexandre ! » Villemain paraît et fait un compliment aux souverains. Ce compliment historique, que Villemain fit imprimer dans ses œuvres, lui attira plus tard les foudres de Barthélemy.

Villemain lit son discours sur les *Avantages et inconvénients de la critique.*

Batiouchkov profite de la circonstance pour exprimer ses idées sur la littérature française. Vous avez vu, tout à l'heure, que Karamzine préférait le théâtre anglais et allemand à la tragédie française; Batiouchkov est plus catégorique, il va plus loin encore, il déclare que la littérature française est finie. Et savez-vous quelle preuve il donne à l'appui de son assertion? C'est tout simplement que l'Académie française venait de mettre au concours, comme prix de poésie, le sujet suivant : *Sur les avantages de la vaccine.* Il ajoute : « Vous devez juger, par là, dans quel état sont réduites les lettres françaises. »

Il choisit, pour formuler son jugement sur notre littérature, juste le moment où Chateaubriand poursuit sa marche triomphale, où Lamartine va éditer ses *Méditations poétiques*, où Victor Hugo va être couronné par l'Académie des Jeux floraux. C'est à ce moment, je le répète, que Batiouchkov prononce l'oraison funèbre de la littérature française!

En revanche il ne tarit pas d'éloges sur le compte de la femme française. Elle lui inspire la plus enthousiaste admiration et, comme il est poète (la prose ne lui suffit pas), il entreprend de chanter en vers les qualités de la Parisienne :

« Leur taille fine, leur démarche, leur regard plein de tendresse, tout chez elles est ensorcellement. Pour ses pieds mignons, semez les chemins de roses. »

Ce jugement, contre lequel personne ne protestera, nous réconcilie avec Batiouchkov; il nous permet de finir cet entretien sous une heureuse impression.

Assurément les trois écrivains russes dont j'ai résumé le jugement n'ont pas toujours été

tendres pour nous; mais s'il y a quelques traits justes dans leurs critiques, ce que nous avons de mieux à faire c'est d'en tenir compte et de nous corriger des défauts qu'ils nous ont signalés.

LE VOYAGE EN ORIENT

DE L'EMPEREUR NICOLAS II[1]

Les voyages forment la jeunesse, dit la sagesse des nations. S'il en est ainsi, nul souverain n'a reçu une éducation plus complète que l'empereur actuel de Russie. Tout jeune encore, il fut chargé par son père de diverses missions auprès des cours d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre. Il a visité le Danemark, l'Italie méridionale et s'est agenouillé devant le tombeau de saint Nicolas de Bari, le grand thaumaturge dont il porte le nom

1. Prince E.-E. Oukhtomsky, *Voyage en Orient de S. A. impériale le Césarévitch*, édition russe, Saint-Pétersbourg, années 1893 et suiv. ; édition française, 2 vol., Paris, Delagrave, 1893-1899.

et qui est honoré à l'envi par les catholiques et les orthodoxes. Son père, le regretté Alexandre III, a voulu qu'il s'exerçât de bonne heure à pratiquer ce que Louis XIV appelait avec une solennelle familiarité son métier de roi. Lors de la famine qui a désolé la Russie pendant les années 1891 et 1892, il a été mis à la tête de la commission chargée de remédier aux misères des provinces désolées par le fléau. Il a été également nommé président du comité chargé de préparer le chemin de fer transsibérien, qui doit quelque jour relier Paris et Pékin et mettre définitivement en valeur l'un des plus riches domaines de l'empire de Russie. Son auguste père a voulu qu'il visitât lui-même les régions auxquelles ce railway doit apporter la richesse et la civilisation. De Pétersbourg à Vladivostok, la route la plus courte et la plus confortable n'est pas actuellement la route de terre. Il est plus simple de gagner Odessa, de franchir l'isthme de Suez, de contourner l'Inde, la Chine et le Japon. En envoyant son fils à Vladivostok par la voie maritime, en le faisant revenir par la Sibérie, Alexandre III a voulu

qu'il étudiât en route les pays asiatiques où la Russie a de si grands intérêts à défendre.

Jamais futur souverain russe n'a entrepris pareil voyage. Parti de Gatchina le 23 octobre /4 novembre 1890, le cesarevitch n'est rentré dans ses foyers que le 4/16 août 1891. Pendant neuf mois entiers il a observé les hommes, les paysages, les civilisations. Il est revenu riche d'impressions, de notes et de souvenirs. Certes, il ne se doutait point, il y a huit ans, que le sceptre le plus lourd du monde devait si tôt tomber dans sa main. L'occasion est venue bientôt pour lui de mettre à profit l'expérience acquise au prix de longues fatigues; certains événements semblent avoir déjà prouvé que le fruit de leçons si chèrement acquises n'a pas été perdu.

I

Le récit d'un pareil voyage est une page d'histoire, une page considérable des annales de la Russie, et, qui sait? peut-être de l'histoire universelle. Pour en perpétuer le souvenir, l'empereur

Alexandre III a désigné le prince Esper Esperovitch Oukhtomsky, chef de la chancellerie du cesarevitch, attaché depuis quelques années au ministère de l'intérieur, département des cultes étrangers, et déjà connu par quelques travaux littéraires. Après son retour en Russie, le prince Oukhtomsky est devenu rédacteur en chef du *Journal* (russe) *de Saint-Pétersbourg*. Et il a fondé une imprimerie sous ce titre significatif : *L'Orient*. Deux traits distinguent ce journal. C'est d'abord l'intérêt passionné que l'éditeur porte aux choses asiatiques. L'Inde anglaise, la Chine, le Japon, la Corée sont chaque jour l'objet de notices ou d'articles généralement fort bien renseignés, et qui justifient pleinement, sinon le titre du journal, tout au moins celui de son imprimerie. C'est, d'autre part, un libéralisme farouche, intraitable sur certaines questions. Le prince Oukhtomsky est un apôtre fanatique — qu'on me pardonne le mot — de la tolérance religieuse. A différentes reprises, son journal a dénoncé le zèle inopportun et maladroit de certains fonctionnaires qui croyaient plaire à l'empereur en opprimant la

liberté de conscience pour la plus grande gloire de l'orthodoxie. Un mot des *Petersbourgskia Viedomosti* a suffi pour ramener au bon sens et à la justice ces fonctionnaires dangereux. Certains abus de la censure ont été de même brusquement arrêtés. Sans être trop indiscret, il est permis de croire que derrière la prose du journal on a cru parfois deviner les indications d'une auguste volonté.

Assurément, le prince Oukhtomsky n'est pas un journaliste libéral au sens où on l'entend chez nous. Il ne songe point à doter la Russie d'institutions représentatives, ou, s'il y songe, nul ne lui a donné encore l'autorisation d'entretenir le public de ses rêves. Mais il estime que l'exercice du pouvoir absolu n'est incompatible ni avec la justice ni avec l'exercice de la liberté de conscience. La Russie lui apparaît comme une vaste synthèse du monde oriental, où les peuples les plus divers, sous le sceptre glorieux du tsar blanc, peuvent, tout en restant sujets fidèles de l'empire, garder la langue, les mœurs, la foi de leurs ancêtres.

Les catholiques de Pologne savent particulièrement gré au prince Oukhtomsky des paroles généreuses que son journal a plus d'une fois prononcées en leur faveur. Personnellement, le prince est un orthodoxe très convaincu, mais il a une véritable passion pour l'étude des religions comparées, de celles de l'Orient en particulier. Il se sent une âme de bouddhiste ou de fakir; très dédaigneux des plaisirs sensuels, sa vie entière est consacrée au travail, à l'action, à la rêverie. Très mauvais convive, indifférent au champagne et à la bonne chère, qui ont tant d'attraits pour certains de ses compatriotes, il aime à se plonger dans les problèmes les plus abstraits de la métaphysique religieuse. Bouddhistes, musulmans, lamaïtes, chintoïstes lui inspirent tour à tour un égal intérêt. Dans le long et pompeux voyage dont il a été l'historiographe, il lui arrivera plus d'une fois de négliger le menu du festin. En revanche, il n'oubliera jamais de décrire les temples visités, les rites dont il a été témoin. Il nous racontera au besoin l'histoire de la religion du pays parcouru ou quelque épisode de la vie de son fonda-

teur. Le prince Oukhtomsky est une âme essentiellement religieuse. Ce qu'il comprend le moins, c'est la libre pensée.

Son livre n'est donc pas un simple carnet de voyage, une œuvre impersonnelle et purement officielle. Fils d'un grand souverain, héritier futur d'un empire colossal, le cesarevitch était tenu de garder pour lui ses impressions, surtout en matière politique et religieuse. Le prince Oukhtomsky était obligé à moins de discrétion; dans son livre, les digressions subjectives de l'auteur tiennent peut-être autant de place que le récit du voyage officiel; elles sont, comme on le verra plus loin, fort intéressantes à étudier.

Le récit d'un voyage princier ne saurait paraître sans illustrations. Dans la suite du cesarevitch figurait un peintre russe distingué, M. Gritzenko. Il a pris un certain nombre de croquis, mais, pour des raisons que j'ignore, ils n'ont pas été mis à profit dans l'édition du prince Oukhtomsky. Le cesarevitch a sans doute voulu se les réserver pour ses collections particulières. Le soin d'illustrer le volume a été confié à un artiste bien

connu, M. Karazine. M. Karazine est tout ensemble écrivain et dessinateur. Comme écrivain, il a publié des ouvrages qui sont pour la plupart relatifs à l'Asie centrale. Il a pris part aux campagnes du Turkestan en qualité de soldat; il a suivi en qualité de dessinateur la campagne du Danube.

Comme artiste, il a pratiqué à peu près tous les genres : la peinture à l'huile, l'aquarelle, le dessin, la gravure. Sa manière large et pittoresque rappelle celle de Gustave Doré; il aime comme lui les somptueux décors, les mises en scène splendides. Parmi les illustrations qu'il a composées pour le voyage du cesarevitch, quelques-unes sont de véritables chefs-d'œuvre. Les compatriotes de Karazine ont pour lui la plus profonde admiration; récemment, ils ont célébré à Saint-Pétersbourg le vingt-cinquième anniversaire de ses débuts dans la carrière artistique. A cette occasion, ils se sont plu à déclarer que ses efforts avaient renouvelé en Russie l'art du décor, l'ornementation artistique, et que l'exposition de Nijny-Novgorod rendait témoignage des progrès réalisés par l'industrie sous son influence.

L'ouvrage du prince Oukhtomsky a tenu à n'avoir aucun caractère officiel. Personne en Russie n'a le droit de s'occuper de la famille impériale sans en avoir reçu l'expresse autorisation. Cette autorisation, le prince Oukhtomsky l'a reçue, naturellement, mais si dans ses récits ou dans ses digressions il y avait quelque détail de nature à blesser ou à étonner le peuple ou les gouvernements des pays visités par le cesarevitch, on s'est réservé le droit de désavouer l'historiographe, qui reste seul responsable. L'ouvrage n'est pas édité à l'imprimerie impériale de Saint-Pétersbourg. Il n'est même pas édité en Russie. Il est imprimé à Leipzig, chez Brockhaus. Au premier abord le fait peut paraître bien singulier. Pour le comprendre, il faut songer aux conditions toutes particulières où se trouve la Russie, vis-à-vis des autres nations, au point de vue de la propriété littéraire. Elle n'a point conclu de conventions; elle traduit sans payer aucune indemnité aux auteurs les œuvres littéraires de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne. Elle subit à son tour, de leur part, le même traitement. S'il avait été publié

à Saint-Pétersbourg, même avec l'estampille officielle, le voyage du cesarevitch serait le lendemain même tombé dans le domaine public européen. A Paris, à Londres, à Berlin, on aurait pu en donner des traductions, des extraits ou des adaptations. Couvert par le pavillon de la maison Brockhaus et par les conventions que l'Allemagne a conclues avec presque tous les pays civilisés, le *Voyage* est absolument garanti contre tous les démarquages, toutes les contrefaçons de la littérature industrielle. Mais, dira-t-on, on pourrait peut-être le traiter en Russie comme une œuvre publiée en Allemagne? La censure est là qui veille; nul n'a le droit de toucher à des récits dont un auguste personnage est le héros principal; non seulement la contrefaçon, mais la critique littéraire est elle-même désarmée, nos lecteurs comprennent aisément pourquoi.

En Russie, le succès d'un tel ouvrage devait être et a été en effet considérable; publié par lourds fascicules, chez Brockhaus, le voyage compte des milliers de souscripteurs. En même temps que l'édition originale, a paru à Paris une

édition française [1], à Leipzig une édition allemande, à Londres une édition anglaise. Le public des deux mondes pourra donc suivre dans ses tournées celui qui règne aujourd'hui à Saint-Pétersbourg; il est bien entendu d'ailleurs que les réflexions politiques ou autres qui accompagnent certains épisodes de ces excursions princières sont personnelles au prince Oukhtomsky et que lui seul en accepte la responsabilité.

J'ai déjà dit quelles étaient les tendances principales de l'auteur; je dois ajouter un mot de ses procédés littéraires. Le prince Oukhtomsky a débuté dans les lettres par la poésie ; devenu écrivain officieux, il n'oublie pas les Muses qui ont eu les prémices de sa jeunesse. Il se plaît aux descriptions en prose colorée, et, quand la prose lui semble impuissante, il recourt encore pour traduire ses impressions au langage des dieux. Il ne se contente point de regarder, d'enregistrer comme un simple Dangeau les paysages qui défilent sous ses yeux, les réceptions officielles,

1. L'édition française est publiée par la librairie Delagrave.

les fêtes dont il est le témoin obligé. Il songe à son lecteur russe, qui a peut-être besoin qu'on lui explique les mœurs et les annales de tant de peuples divers. Il a une opinion très arrêtée sur certains problèmes politiques et religieux, et il tient à la faire connaître. Renfermé dans le cadre d'un récit purement officiel, son récit aurait pu être trois ou quatre fois plus court. Le lecteur étranger trouvera évidemment certain hors-d'œuvre absolument inutile; le lecteur russe en sera au contraire reconnaissant à l'auteur. Ces vues rétrospectives, ces aperçus philosophiques n'ont d'ailleurs pas empêché le prince de remplir par le menu son métier d'historiographe ou de reporter attitré. Aussi à Vienne, à côté des *hoch* (vivats) des Allemands, il note les *slava* des Tchèques, les *jivio* des Serbes. A Trieste, il signale la froideur mêlée de réserve des Italiens. Ils sont en lutte contre les Slaves et ils ne veulent point faire soupçonner leur ville de panslavisme. *Italianissimi*, ils sont dévoués de cœur à la Triplice : peut-être devinent-ils déjà dans l'auguste voyageur le futur grand ami de la France.

II

De Gatchina, le cesarevitch s'est rendu à Trieste en passant par Vienne.

A Trieste, il trouve une escadre russe commandée par l'amiral Basargine. Cette escadre l'accompagnera jusqu'à Vladivostok. Le navire monté par l'auguste voyageur portait un nom qui a été souvent défiguré dans les dépêches et récits des journaux. Il s'appelait le *Souvenir de l'Azov* (*Pamiat Azova*). Ce nom demande à être expliqué. Azov est, comme on sait, le nom d'une ville russe. L'*Azov* était celui d'un navire russe qui prit une part des plus glorieuses à la bataille de Navarin. En souvenir de ses exploits, la flotte russe a toujours eu depuis un navire baptisé le *Souvenir de l'Azov* (Pamiat Azova). Un bâtiment de ce nom devait trouver un accueil particulièrement enthousiaste sur les côtes de la Grèce. D'ailleurs, ce n'est pas en prince étranger, mais en parent que le cesarevitch venait visiter la cour d'Athènes. A côté du roi Georges, son oncle

maternel, il trouvait comme reine de Grèce une de ses parentes du côté paternel, sa cousine germaine Olga Constantinovna, fille du grand-duc Constantin [1]. L'accueil qu'il reçoit à la cour d'Athènes se distingue par un caractère d'intimité toute familiale. Le second fils du couple royal, le prince Georges, capitaine de frégate dans la marine hellénique, s'embarque à Athènes avec le cesarevitch, son cousin germain, pour aller faire avec lui le tour du lointain Orient. La Grèce n'a guère d'intérêts à démêler avec la Chine, le Japon et la Sibérie; mais le prince Georges veut profiter de la circonstance pour voir le monde — c'est le devoir d'un marin, — et aussi pour se perfectionner dans la langue russe. Jamais il ne retrouvera pareille occasion. En embarquant avec lui son cousin, le cesarevitch ne se doutait guère qu'il lui devrait dans quelques mois le salut de sa précieuse existence. C'est le prince Georges qui a détourné au Japon le poignard d'un fanatique.

1. Il avait pour aide de camp attaché à sa personne un colonel Vasso. Est-ce le même qui a commandé naguère le corps expéditionnaire de Crète?

Singuliers retours de la politique [1]! Aujourd'hui, le prince Georges commande sur l'archipel une escadre grecque; le cesarevitch devenu tsar a envoyé dans ces parages des vaisseaux qui font partie de la neuvième croisade, la croisade en faveur des Turcs. Survienne un malheureux hasard, un de ces hasards qu'on peut pourtant prévoir — car tout est possible, dès que le feu est mis aux poudres, — et un boulet russe pourra envoyer dans l'éternité celui auquel la Russie doit la vie de son empereur actuel. Quand les deux cousins germains discutaient gaiement au carré des officiers du *Souvenir de l'Azov*, une méchante fée les aurait bien surpris si elle s'était permis de leur apparaître brusquement pour dire à l'un : « Dans trois ans tu seras tsar », et à l'autre : « Dans six ans tu seras exposé à voir ta frégate bombardée par une corvette russe. » La politique a vraiment d'impitoyables exigences.

Le goût du prince Oukhtomsky pour l'histoire des religions éclate particulièrement dans le récit

1. Ceci était écrit en 1897. Le prince Georges est devenu depuis gouverneur de la Crète.

du voyage en Égypte. Le samedi 10-22 novembre 1891, le *Souvenir de l'Azov* arrive en vue de Port-Saïd et entre dans le canal de Suez. L'écrivain russe ne manque pas de rendre hommage à la persévérance et au génie de Lesseps, et son témoignage a peut-être été une suprême consolation pour le grand ingénieur au milieu des amertumes qui ont abreuvé sa lamentable vieillesse.

C'est une sensation étrange que celle de cette traversée. D'un côté des sables aveuglants, le désert brûlant et silencieux, parfois, mais rarement, une bande de chameaux, une poignée d'Arabes; dans le fond, une muraille de poussière entassée par les vents; de l'autre côté, un lac mélancolique : sur ses îles et sur ses dunes une foule d'oiseaux pêcheurs. C'est là que s'étendaient naguère ces gras pâturages si recherchés des bergers sémites. Là s'élevaient des villes commerçantes, industrieuses et riches.... Mais l'homme a négligé ces contrées naguère florissantes. Les flamants et les pélicans y règnent en maîtres aujourd'hui. D'innombrables roseaux se balancent lentement sur les eaux limoneuses; le vent les caresse en murmurant, et seule l'imagination des archéologues peut reconstituer le souvenir d'un passé disparu.

Le cesarevitch a passé quinze jours entiers en Égypte. Il a visité le Caire, où toutes les nationalités, Égyptiens, Nubiens, Coptes, Persans,

Abyssins, Syriens, ont rivalisé de cordialité et d'enthousiasme. Une note disparate fait ici tache dans le tableau : les honneurs militaires sont rendus tantôt par les troupes égyptiennes, tantôt par les troupes anglaises de l'armée d'occupation. La vue des habits rouges a-t-elle été si agréable aux yeux de l'auguste voyageur? Son historiographe ne le dit pas; mais on me permettra de constater un fait : c'est qu'à la suite du voyage — est-ce une conséquence, est-ce une coïncidence purement fortuite? — des relations très intimes se sont établies entre la Russie et l'Abyssinie. On peut ajouter que les Abyssins paraissent prendre un vif intérêt à ces relations. Ils ont prouvé naguère que leur alliance n'était point à dédaigner. L'Abyssinie permettra peut-être un jour de prendre l'Égypte à revers.

Au Caire, le prince Oukhtomsky remarque particulièrement l'accueil enthousiaste de la colonie française. Le cesarevitch tient à faire savoir qu'il y a été fort sensible. Il ne l'a pas moins été aux hommages des Grecs, qui possèdent en cette ville une école placée sous le protectorat direct

de la Russie. Je ne suivrai pas le prince Oukhtomsky dans le récit des excursions princières, des visites aux pyramides, aux hypogées, des promenades sur le Nil. L'Égypte a inspiré à M. Karazine quelques illustrations qui complètent merveilleusement le texte de notre auteur, et à M. Oukhtomsky des pages pittoresques qui rivalisent avec le crayon de l'artiste.

Rien n'est plus beau qu'un coucher de soleil sur le Nil, soit que le fleuve étale ses eaux majestueuses dans une plaine sans limite, soit qu'il les resserre entre les collines de la Libye ou de l'Arabie. A tout instant ce sont des nuances nouvelles, des jeux de couleurs inattendus. Au moment où le soleil flamboyant disparaît derrière l'horizon, l'azur du ciel se couvre d'une brume verte comme les eaux de la mer. Sur ce fond mobile se découpent les feuillages exquis des palmiers balancés par la brise du soir, les voiles triangulaires de quelque bâtiment attardé, les minarets aux reflets dorés, les ruines antiques que l'imagination se plaît à reconstituer. C'est une symphonie de couleurs. Le paysage prend une teinte violette, puis grise, et les étoiles commencent à scintiller au-dessus du fleuve qui reflète leurs feux.

D'ailleurs, chez le prince Oukhtomsky, le poète ne fait pas tort à l'archéologue. Il est aussi documenté qu'on peut l'être sur les monu-

ments que visite l'auguste voyageur, et tel de ses chapitres a l'air détaché d'un volume d'Ebers ou de Maspero. Il se plaît à interpréter les monuments, à en déchiffrer les hiéroglyphes, surtout à en expliquer la signification morale ou religieuse. Après avoir poussé jusqu'aux cataractes et au temple exquis de Philæ, il a bien le droit d'écrire :

Tout ce qu'on pouvait voir et étudier en un si court délai, nous l'avons vu et étudié; toute la haute Égypte s'est dévoilée devant nous, a fourni matière à nos méditations.

Après avoir franchi la mer Rouge, le *Souvenir de l'Azov* touche à Aden et arrive dans les possessions de Sa Majesté Britannique. Ici les Anglais sont chez eux. Le prince Oukhtomsky n'a pas dit un mot de l'occupation égyptienne; il la considère sans doute comme temporaire. Une fois arrivé dans le domaine britannique, il se croit tenu à moins de réserve et il se permet des appréciations qui méritent d'être signalées. Le mardi 11/23 décembre le *Souvenir de l'Azov* entre dans la rade de Bombay. Le gouvernement de Sa

Majesté Britannique a naturellement donné des ordres pour que le fils du tsar reçût dans ses domaines asiatiques le plus somptueux accueil. Il a même pris soin d'attacher à sa personne des Anglais familiers avec la langue russe. A leur tête figure sir Donald Mackenzie Wallace, l'auteur d'un livre fort remarquable sur la Russie qui a été naguère traduit en français. Le prince Oukhtomsky paraît à certains moments un peu gêné de cette prévenance. Il constate (p. 220 de l'édition française) que les quatre officiers anglais qui accompagnent Son Altesse sont en état de comprendre toutes les conversations. Est-ce de la part du gouvernement anglais un témoignage d'attention ou un indice de défiance?

Au premier abord, l'Inde semble produire sur notre voyageur une impression de désenchantement. Il ne peut rien comparer aux inoubliables merveilles du pays des Pharaons.

L'Inde est un monde tout nouveau; elle ne produit pas tout d'abord une impression très forte sur l'Européen. Peu à peu elle le pénètre, elle l'absorbe. Celui qui a mis une fois le pied sur son sol, celui qui a été effleuré par son charme n'oubliera jamais ce pays merveilleux, ces

populations mélancoliques, peu avenantes au premier aspect, cette vie sociale enfantine et paisible, cette nature vierge et caressante.

Bombay, l'île d'Éléphanta et son temple fantastique, Parel, résidence du gouverneur, reçoivent tout d'abord la visite du cesarevitch. La communauté des Parsis adorateurs du feu préoccupe particulièrement le prince Oukhtomsky. Au temps de la guerre de Crimée, ils ont cru devoir donner des preuves spéciales de loyalisme et ils ont établi à l'occasion de la chute de Sébastopol une fête annuelle qu'ils célèbrent encore aujourd'hui. Le prince profite de l'occasion pour rappeler que la Russie a aussi ses adorateurs du feu, les Guèbres de Bakou, qu'elle a récemment conquis les pays où florissait la doctrine de Zoroastre, que Merv, aujourd'hui russe, reçut autrefois le dernier des Sassanides, Ezdejird, emportant avec lui le feu sacré pour le dérober aux farouches prédicateurs de l'islam.

Le cesarevitch quitte Bombay (14/26 décembre) pour pénétrer dans l'intérieur de l'Inde. Il se trouve en contact avec les indigènes qui se pres-

sent aux stations pour contempler l'hôte illustre de Sa Majesté Britannique. A des Occidentaux, comme vous et moi, ces populations sembleraient bien étranges, mais le prince Oukhtomsky se plaît à constater l'analogie de ces peuples avec le peuple russe, qui d'après sa théorie favorite se trouve partout chez lui en Orient :

Leurs traits, la couleur de leurs vêtements, une foule de détails, chez certains d'entre eux, nous rappellent nos compatriotes.

L'Européen mis pour la première fois en contact avec les indigènes de la péninsule se croit en présence d'habitants d'une autre planète. Ce qui l'impressionne désagréablement, ce qui lui semble incompréhensible est parfaitement clair, parfaitement familier pour le Russe. Le Russe n'a besoin ici ni d'étude ni d'analyse. Nos ancêtres, nos marchands du moyen âge, nos prisonniers emmenés au loin par les nomades, nos aventureux Cosaques dans leurs expéditions et leurs colonies, n'ont jamais eu besoin de se rendre compte de l'Asie, de l'observer au point de vue critique. L'Asie! Nous en avons fait partie de tout temps, nous avons vécu de sa vie et de ses intérêts; notre position géographique nous a fatalement destinés à être à la tête des forces rudimentaires de l'Orient. C'est par nous seuls que l'Orient a pu arriver par degrés à la conscience de son être, à une vie supérieure.

Le prince Oukhtomsky a terminé ses études à Berlin, on s'en aperçoit quelquefois à sa manière

d'écrire. Il s'est fait une philosophie de l'histoire qui donne beau jeu à son patriotisme; autrefois, on accusait volontiers les Russes d'être des panslavistes et de vouloir absorber une moitié de l'Europe. Le prince Oukhtomsky est *panasiatique*; il constate que la Russie a chez elle, en Europe même, toute espèce de populations asiatiques, païennes, bouddhistes, mahométanes, des Tartares, des Samoïèdes, des Kirghiz, des Kalmouks.

Il sait qu'elle occupe en Sibérie, en Turkestan, le cinquième ou le quart, peut-être plus, du continent asiatique, et il constate que la simplicité du moujik est bien plus proche de la civilisation chinoise, hindoue, japonaise, que les raffinements du colon anglais, français ou espagnol; que les Russes ont le respect inné du pouvoir autocratique et se soucient fort peu des fictions parlementaires si chères aux peuples latins et germaniques, et il conclut sur tous les tons que la Russie est la véritable dominatrice de l'Asie, qu'elle est destinée à y remplacer les colons européens dont l'esprit n'est point en rapport avec celui des peuples soumis à une époque où la Russie n'était

pas encore grand'chose dans le monde. Que le prince Oukhtomsky raisonne ainsi, c'est son droit; que ses réflexions soient semées au cours d'un voyage officieux, cela peut surprendre au premier abord, mais à coup sûr cela jette sur cette relation officieuse — et nullement officielle un intérêt tout particulier.

Nous connaissons les idées et les réflexions du prince Oukhtomsky; nous aimerions à savoir celles de l'auguste voyageur. Qu'a-t-il pensé en face du tombeau d'Aureng Zeb, devant les ruines de Devlet Abad ou d'Ellora? S'est-il étonné que la nécessité d'un itinéraire officiel ne l'ait point mis en présence du souverain du Nizam, qui est, en droit, indépendant, qui commande à dix millions de sujets et dont les États peuvent avoir à jouer un rôle important, étant donnée « l'incertitude des événements dont dépend l'avenir très prochain de l'empire anglo-indien »? Cette phrase est du prince Oukhtomsky. A travers toute la courtoisie d'un style diplomatique, il semble donner à entendre qu'il n'a pas une confiance absolue dans la durée indéfinie de cet empire anglo-indien.

Les Anglais disparus, que deviendront les Hindous [1]? Le prince Oukhtomsky nous le dira peut-être quelque jour. A ce propos, il me revient à l'esprit un détail intéressant. L'Inde a été en 1897 ravagée par une famine épouvantable. Le publiciste russe a tenu à montrer aux Hindous qu'il ne les avait pas oubliés et il a ouvert en leur faveur une souscription dans le journal qu'il dirige à Saint-Pétersbourg.

Les indianistes, les archéologues prendront certainement grand plaisir à visiter avec le cesarevitch les sanctuaires, les hypogées, les colonnes gigantesques, les idoles monstrueuses dont les légendes n'ont pas de secrets pour le prince Oukhtomsky. Les *globe trotters* et les *sportsmen* se plairont aux exploits alpinistes, aux aventures de chasse. Il n'est pas donné à tout le monde

1. « Tout indigène, élevé, développé, semble-t-il, à l'européenne, parait d'abord un serviteur dévoué du gouvernement royal et de la libérale Angleterre, prêt à raconter *urbi et orbi* les bienfaits que lui doivent les Asiatiques. Mais quels secrets recèle l'âme de ces Orientaux? Ne souffrent-ils pas du régime qu'on leur inflige, d'une tutelle rigoureuse et systématique, de la disparition des antiques institutions qui leur étaient si chères? Qui le dira, qui peut le deviner? » (Edition française, t. I, p. 266.)

d'assister à une chasse à l'antilope, au tigre ou même à l'éléphant.

Ce sont là jeux de prince, aurait dit le fabuliste. Pour chasser l'antilope, il faut dresser un léopard sauvage, qui remplit vis-à-vis d'elle le rôle du faucon vis-à-vis de la gent empennée.

A un certain moment, le prince Oukhtomsky avoue qu'il commence à prendre les temples et les hypogées en horreur et à les considérer comme des ennemis personnels. Cette concession faite à la faiblesse humaine, il repart de plus belle, se lance dans un chapitre de mythologie hindoue, nous raconte les histoires merveilleuses des Djinns du Dekkan, nous explique les chefs-d'œuvre de l'art indien, et les annales des Radjpoutes, l'étiquette de ces petites cours hindoues où les visiteurs et les hôtes se couronnent mutuellement de guirlandes de fleurs artificielles entremêlées de clinquant, les autodafés tragiques de ces veuves consumées sur des bûchers allumés en l'honneur de leurs époux défunts, les danses des bayadères, les combats des lutteurs professionnels, très fiers d'exhiber leurs talents devant l'héritier d'un grand

empire. Il nous fait visiter un collège fondé par le comte Mayo pour servir d'établissement d'éducation aux jeunes nobles du Radjpoutana, et constate que cette éducation n'assure aux indigènes aucun des avantages qui leur seraient garantis en Russie.

Dans l'empire anglo-indien, on ne peut imaginer comme en Russie des musulmans généraux, des bouddhistes officiers, des éléments étrangers à la race et à la religion du vainqueur en possession de postes officiels; on ne peut comprendre cette large hospitalité, cet accueil fraternel que la Russie fait à ceux dont les ancêtres ont passé sous la main auguste du tsar ou qui s'y sont placés eux-mêmes.

A Delhi, le prince Oukhtomsky, après avoir décrit les splendeurs de cette capitale découronnée, constate la décadence du commerce hindou, de la richesse indigène. A travers les périphrases d'un style diplomatique, on devine aisément qu'il voit dans les conquérants anglais les auteurs de cet appauvrissement :

Les brahmanes, gardiens vigilants des intérêts de leur peuple, comprennent très bien les causes et les résultats de cette décadence des sciences et des industries nationales. Mais il ne leur est pas permis d'appeler l'attention publique sur ces phénomènes. Ils doivent recourir à des

artifices. On compose des espèces de ballades d'un caractère à moitié religieux; on y invoque les dieux, on leur demande la prospérité, on associe à leurs noms celui de Sa Majesté la reine Victoria; on les fait chanter dans les bazars par des colporteurs dressés à ce métier. La plupart des strophes tournent en ridicule, sur un ton sarcastique, les marchandises importées d'Europe. Sir George Birdwood a publié deux de ces morceaux dans le *Times* et dans l'*Athenæum*; leurs tendances sont très caractéristiques. A toute occasion les chanteurs répètent à la foule : « Le souffle de la misère flotte sur notre pays; les étrangers s'enrichissent et nous nous appauvrissons. Réfléchissez pendant qu'il est temps. »

III

Arrivé à Bénarès après trente-deux jours de séjour dans la péninsule, après une série d'excursions fantastiques à travers Bombay et Elephanta, le pays du Nizam, Ellora, Ahmedabad, Djodpour, Adjmir, Djaypour, Alwar, la région du Pendjab, le prince Oukhtomsky éprouve le besoin de se recueillir. Il commence par déclarer que les Russes sont plus que tout autre peuple aptes à comprendre le génie de l'Inde :

Souscrire au jugement de l'Europe qui reproche aux peuples de l'Asie leur immobilité, ce serait nous con-

damner nous-mêmes, comme État et comme peuple épris d'un idéal mystique et supérieur; ce serait méconnaître cette Russie antérieure à Pierre le Grand avec son amour des légendes et du merveilleux. Comparer les indigènes de l'Inde au peuple russe! une pareille idée peut être accusée de tendances, d'invraisemblance ou même de fantaisie. Et cependant je trouve cette thèse confirmée dans un ouvrage de l'évêque anglais Huber, ouvrage publié à une époque où les Anglais ne songeaient pas encore sérieusement à nos conquêtes en Asie. Vers 1820, l'évêque avait visité la Russie; il était encore sous l'impression des églises et du palais du Kremlin, et il lui sembla parfois les retrouver dans l'Inde à la vue de tel ou tel monument.

Soit dit en passant, cette impression purement esthétique n'est pas spéciale à l'évêque Huber. D'autres voyageurs l'avaient éprouvée avant lui, notamment Napoléon, qui traitait de pagode la fameuse église de Vasily Blajenny sur la place Rouge à Moscou.

L'évêque Huber, d'après notre auteur, constatait encore certains rapports entre les cavaliers radjpoutes ou mahrattes et les cosaques du Kouban. Dans l'Inde, ajoute le prince Oukhtomsky, on appelle kozaks des guerriers à cheval et même des fantassins, par exemple les djates.

A vrai dire le rapprochement n'est pas aussi significatif que paraît le croire l'historiographe du voyage princier. Le mot kozak n'est ni russe ni hindou. Il est turc, il veut dire un soldat légèrement armé, il a pénétré en Russie par suite des rapports constants des Russes avec les Turcs et les Tartares. Il a pu passer de même dans tel ou tel idiome de l'Inde, sans que ce fait purement fortuit permette de conclure à la moindre parenté entre les Russes et les Hindous. Le mot français soldat vient de l'espagnol *soldado* et désigne tout simplement un homme de guerre payé régulièrement. Il se retrouve en allemand et en russe. Il ne faudrait pourtant pas croire que ce mot, bien avant Cronstadt, bien avant Toulon, révélait la mystérieuse parenté des Gallo-Romains de France et des Slaves ou Slavo-Finnois de Russie. Le prince Oukhtomsky se plaît à proclamer que, comme l'Inde aryenne, la Russie aryenne a subi l'influence du monde musulman et qu'elle a fini par y échapper. Le fait s'est produit dans d'autres pays. En Espagne, vers la fin du moyen âge, en Grèce, en Serbie, en Roumanie, en Bulgarie,

depuis le commencement du XIXe siècle. Dans les langues de tous ces pays, on peut rencontrer des mots orientaux également importés dans l'Inde par les musulmans. Cela ne prouve rien, au point de vue des affinités ethniques.

Le prince Oukhtomsky est tellement hypnotisé, dominé par les rapprochements qu'il croit trouver entre les Russes et l'Inde, rapprochements dont il pense bien tirer quelque conséquence pour l'avenir, qu'il ne songe ni aux objections qui peuvent lui être faites, ni aux faits parallèles qui peuvent être observés dans d'autres pays. Plutôt que de se rendre aux musulmans, tel maharajah, au moyen âge, après avoir fait périr sa femme, se jetait du haut de sa forteresse dans le camp ennemi. Cet héroïsme rappelle à l'auteur le souvenir d'un prince lithuanien, appelé Marger, qui brûla sa ville, ses femmes et ses trésors pour ne pas les rendre aux chevaliers Teutoniques. Marger était un Lithuanien païen, nullement russe à aucun titre. Et le siège de Saragosse, et la défense héroïque du *Vengeur*, et Léonidas aux Thermopyles, et l'autodafé volontaire de Sardanapale?

Ces exemples d'héroïsme figurent dans toutes les morales en action, et on n'a jamais songé à en tirer aucune conclusion sur les rapports ethnographiques ou moraux des peuples qui les ont vus se produire.

M. Oukhtomsky signale un trait commun entre les Hindous et certains Russes — les Raskolniks, — qui croiraient se souiller en prenant leur nourriture avec des infidèles, et le fanatisme de certains sectaires qui, dans leur amour de la destruction, montaient eux-mêmes sur le bûcher. Mais, en dehors de la Russie moderne, dans l'antique Judée, par exemple, ces faits ne sont pas rares. Il faudrait rechercher pourquoi cette identité entre les anciens Hébreux et les modernes Hindous. Elle tient à certains états d'âme des peuples primitifs. Les moujiks russes en sont encore au point où se trouvaient nos ancêtres au moyen âge ou les Juifs dans l'antiquité. Les rapprochements que signale le prince Oukhtomsky peuvent être relevés ailleurs que dans l'Inde, chez tous les peuples primitifs.

Le prince Oukhtomsky exagère encore quand

il suppose que les Russes ont dû subir l'influence de l'Inde à l'époque où ils colonisaient les régions du Volga :

Chaque année des milliers de Russes étaient emmenés par les brigands musulmans, vendus aux Mongols sur les marchés de Khiva et de Samarkande. Après avoir mené une vie misérable chez les païens, ils réussissaient parfois à revenir dans leur pays; ils y ont rapporté des idées, des préjugés, des croyances religieuses qui devaient plaire à ces populations patriarcales.

Ce sont là des conclusions singulièrement prématurées; le prince Oukhtomsky veut à tout prix trouver des affinités entre le Russe et l'Hindou. Il ne dit pas pourquoi il recherche ces affinités; mais on le devine aisément. Si nous raisonnions de même en Occident, nous devrions conclure que les barbaresques d'Alger ou de Tripoli ont dû exercer une influence colossale sur les populations méditerranéennes de l'Espagne, de la France ou de l'Italie. Des milliers de Français, d'Espagnols et d'Italiens ont été ravis par les pirates musulmans, vendus *en Alger*, rendus à la liberté. Qu'ont-ils rapporté de leur séjour forcé chez les

musulmans, sinon une haine profonde, un inextinguible désir de vengeance?

On suivra avec un vif intérêt le cesarevitch à Bénarès, sur les rives du Gange, à Calcutta; on aimerait à savoir ce qu'il pense des spectacles et des mœurs qui se déroulent sous ses yeux. Malheureusement, il n'a point confié à l'historiographe de son voyage le secret de ses impressions. C'est grand dommage.

Le prince Oukhtomsky ne se contente pas de démontrer que les Hindous sont très proches parents des Russes; il donne à entendre qu'ils seraient bien plus heureux sous la domination moscovite que sous le gouvernement britannique :

Un seul détail échappe aux Anglais, et c'est le plus important : l'âme des peuples qu'ils gouvernent. Certes, les Anglais sont passés maîtres dans l'art d'acquérir et de gouverner des pays transocéaniens. Cependant, un Russe patriote et impartial doit constater la différence de nos deux systèmes de gouvernement et d'administration. L'Anglais trouve fort agréable d'occuper des pays aimés du soleil, où la main-d'œuvre est à fort bon marché. Il en est tout autrement dans l'Asie du tsar blanc. Au delà de l'Himalaya tout est sec comme un dessin géométrique, tout est raide *comme un cipaye attaché à la gueule d'un canon*. Dans l'Asie russe, il n'y a

aucun désaccord entre les prétendus vainqueurs et les prétendus vaincus. La vie nationale n'a rien à cacher à des ennemis politiques, elle n'a rien à craindre pour son avenir, parce qu'elle est elle-même bienvenue. Nous (Russes), nous n'avons rien à conquérir; tous ces peuples allogènes se sentent attirés vers nous et sont nos frères par le sang, par les traditions, par les idées. Nous ne faisons que nous rapprocher davantage de ceux qui ont toujours été des nôtres.

Voici un fait que je tiens de bonne source et qui en dit plus que bien des phrases. Chez nous, aux bazars de Merv et de Tachkend, le moindre petit troupier se mêle à la foule et ne se considère pas comme perdu au milieu d'une horde de sauvages. Ici, les soldats anglais ne regardent pas les indigènes comme leurs semblables; ils estiment qu'on peut les maltraiter sans encourir aucun reproche.

A l'appui de son dire, le prince Oukhtomsky cite quelques excès de soudards, tels qu'il s'en produit, hélas! en tous pays, et déclare que les Russes seraient incapables d'agir de la sorte :

Voilà une circonstance à propos de laquelle il serait bon de faire des meetings de protestation. Mais en Angleterre on ne proteste que contre les Russes. Pour les Anglais, le sang blanc et le sang noir, c'est la terre et le ciel.

Il relève avec une joie mal déguisée les mau-

vais procédés des Hindous envers leurs conquérants :

Les faiseurs de tours promènent sur des chèvres savantes des singes habillés qui représentent, paraît-il, les sous-officiers indigènes.

Ceci n'est pas bien grave; ce qui l'est plus, ce sont les famines, qui font un contraste si douloureux avec le confort des soldats anglais, les splendeurs des gouverneurs, le luxe légendaire des souverains indigènes. M. Oukhtomsky insiste particulièrement sur ce point douloureux; j'ai rappelé plus haut que son journal avait cette année même ouvert une souscription en faveur des affamés de la péninsule. Est-il bien sûr que même sous une administration russe les Hindous n'auraient point à souffrir de ce fléau? N'a-t-il pas éprouvé naguère encore la Russie elle-même, et n'a-t-elle pas été heureuse de recevoir les secours de l'Amérique, de la France, de l'Angleterre? Suivant M. Oukhtomsky, l'Inde se sentirait mieux gouvernée si elle l'était par un prince qui serait réellement l'oint du Seigneur « et non pas un

fonctionnaire sans cesse renouvelé, responsable envers le parlement et la presse ».

Le prince Oukhtomsky tient tellement à rapprocher l'Inde de la Russie par tous les moyens possibles — *per fas et nefas* — qu'il évoque jusqu'au souvenir de sa compatriote, Mme Blavatsky. D'accord avec un Américain, le colonel Olcott, Mme Blavatsky avait créé une secte de théosophes qui a fait des dupes et des adeptes aux Indes et même en Europe. Hélas! le charlatanisme et l'esprit d'escroquerie de Mme Blavatsky ne sont pas précisément pour faire honneur à la Russie. Ils ont été dénoncés entre autres par un de ses compatriotes, M. Soloviev. Le prince Oukhtomsky avoue qu'elle fut l'objet de graves accusations et dut quitter la péninsule.

Mais son action provoqua des sympathies désintéressées chez les indigènes; leurs vagues aspirations se sont incarnées dans cette femme du Nord appartenant à un peuple tout à fait étranger à l'Angleterre. Ses voyages perpétuels, ses rapports avec les magiciens, ses tentatives pour être admise dans les sanctuaires les plus secrets des brahmanistes et des djaïnites lui ont valu une situation exceptionnelle, comparable à celle de ces voyants de

l'époque primitive qui parlaient la langue des dieux. Pour l'Inde actuelle, pour l'Inde de l'avenir, Mme Blavatsky n'est pas morte et ne mourra pas.

Tant pis pour les Hindous si vraiment ils ont pris au sérieux Mme Blavatsky, et tant pis pour la Russie, dont ce charlatan femelle n'a pas augmenté le prestige auprès des esprits sérieux.

Voilà certes un lien inattendu entre l'Inde et la Russie; il est vrai que le colonel Olcott, en sa qualité d'Américain, peut revendiquer aussi quelque chose pour son pays. Mais, s'il s'avisait de réclamer, il serait certainement fort mal accueilli par le prince Oukhtomsky. Le patriotisme de l'éminent publiciste est infiniment respectable, mais parfois peut être un peu exagéré.

Avant Mme Blavatsky, dans des temps très anciens, la Russie avait envoyé en Inde des représentants plus sérieux. Au xve siècle un marchand de Tver, Athanase Nikitine, était allé visiter la Péninsule (1466-1472).

Il eut en Russie peu d'imitateurs, dit le prince Oukhtomsky; nous avons toujours considéré l'Asie comme quelque chose de tellement proche et connu, que ce n'était pas la peine de la décrire. Pour l'Européen,

visiter le continent asiatique, c'était découvrir un nouveau monde; pour nos pères, c'était tout simplement faire quelques pas en avant dans les territoires de la Scythie.

Au XVIIe siècle le père de Pierre le Grand, Alexis Mikhaïlovitch, envoya aux Indes une ambassade officielle pour traiter d'affaires commerciales et du rachat des prisonniers russes qui pouvaient se trouver en captivité chez les Hindous.

Tandis que le *Souvenir de l'Azov* emporte le cesarevitch vers les rivages légendaires de Ceylan, le prince Oukhtomsky revient sur l'idée qui l'obsède, l'identité de caractère, de génie national entre les Russes et les Hindous. Pour lui, les rapports de la Russie et de l'Asie apparaissent dans les moindres détails. « Ainsi, certains noms de vêtements sont absolument identiques en russe et dans les langues du nord-ouest de l'Inde. » Cette constatation est exacte, mais elle ne prouve absolument rien pour ou contre la parenté des peuples. Une Parisienne porte des *babouches*, et cela ne veut pas dire qu'elle soit apparentée à une Persane de Téhéran; elle couche sous un *baldaquin*, ce n'est pas une raison pour lui cher-

cher des affinités à Bagdad ; elle va acheter des objets de ménage au *bazar*, des vêtements au *magasin*, allume des *bougies* dans sa chambre, prend du *café* à son déjeuner, va au marché avec un *cabas*, suce du sucre *candi*, verse de l'eau dans une *carafe*, cherche *chicane* à sa domestique, porte une robe de *coton* et des *escarpins*, des *châles*, des *cachemires*, des robes de *moire* ou de *mousseline*, a dans sa chambre des rideaux de *damas*, répare le *dolman* de son époux (s'il est officier), paie des droits de *douane* en passant la frontière, joue aux *échecs*, boit de l'*élixir*, du *sirop* de *limon* ou du *punch*, ou du *thé*, met de l'*estragon* dans sa salade, peine à porter de lourds *fardeaux*, se *gêne* plus ou moins avec ses relations, joue aux jeux de *hasard*, *jubile* quand elle y gagne, avale des *juleps* quand elle est malade, prend le frais dans son *kiosque*, va au bal *masqué*, s'étend sur un *matelas*, se parfume avec du *musc*, met autour de sa *nuque* un collier de *sequins*, repose sur un *sofa*. Tous ces mots arabes, hindous, hébreux, persans ou chinois qu'elle emploie à tout propos ne donnent lieu de conclure à aucune

parenté ethnique avec les peuples auxquels ils sont empruntés [1].

Le prince Oukhtomsky se plaît encore à relever d'autres rapprochements non moins fallacieux. « Ici (dans l'Inde), comme en Russie, les paysans portent parfois une boucle d'oreille par superstition. Comme dans la Petite-Russie, une fois par an les jeunes Hindous se divertissent à sauter en chantant par-dessus un bûcher allumé. N'est-il pas étrange qu'en Russie les communes soient exactement organisées comme dans l'Inde? On peut citer des exemples sans nombre. En vérité, il nous est tout à coup identique, ce grand et mystérieux Orient, tout aussi prêt à devenir le nôtre, comme jadis les districts au delà du Volga et de la Sibérie. »

Je n'ai point étudié la commune hindoue et j'ignore les rapports qu'elle peut avoir avec le *mir* russe. Mais ce que je sais, c'est que les feux

1. Voir à la suite du Dictionnaire de Littré le Dictionnaire des mots d'origine orientale, par Marcel Devic. Pour la langue russe, consulter les travaux de Miklosich sur les éléments orientaux dans les langues slaves (*Mémoires de l'Académie des sciences de Vienne*, t. XXXIV, XXXV, XXXVII.)

de la Saint-Jean (24 juin), qui fêtent l'entrée du soleil dans le solstice d'été, sont célébrés jusqu'au fond de la Bretagne. Le bon Sauval nous a raconté comment ce feu était allumé solennellement par les anciens Parisiens en place de Grève. Ce souvenir d'antiques fêtes païennes conservées chez les Indo-Européens a persisté dans les campagnes de France, comme dans celles de Russie. Je suis un peu inquiet : en vertu de cette identité de traditions, la France est-elle menacée de se voir d'abord identifiée, ensuite annexée à la Russie? L'étude comparative du folklore indo-européen pourra peut-être mettre le prince Oukhtomsky en garde contre les conclusions plus sentimentales que scientifiques.

Après avoir visité l'île de Ceylan, le cesarevitch se rend à Singapour et de là à Java. A Singapour il prend congé des possessions de Sa Majesté Britannique. Il retrouvera plus tard les Anglais en Chine. Java, Siam, Saïgon, la Chine, le Japon, la Sibérie fournissent tour à tour au prince Oukhtomsky le sujet de chapitres aussi variés qu'intéressants.

Depuis le retour du cesarevitch, aujourd'hui empereur, dans sa patrie, de graves événements se sont accomplis dans l'Extrême-Orient. La guerre du Japon contre la Chine, les révolutions dont la Corée a été le théâtre, ont donné à la Russie l'occasion d'exercer dans l'Asie orientale une action prépondérante. Elle a garanti l'emprunt contracté par la Chine pour payer son indemnité de guerre; elle a fondé une banque russo-chinoise dont le prince Oukhtomsky est devenu président; elle est intervenue en Corée, dans la lutte des partis; elle jette sur la Sibérie un immense railway qui va entamer la Chine, et en 1897, le prince Oukhtomsky a été envoyé à Pékin avec une mission relative à cette voie nouvelle. A considérer ces divers incidents, on peut dès maintenant conclure sans témérité que le voyage du cesarevitch dans les régions asiatiques n'a pas été une simple excursion d'agrément.

L'ENSEIGNEMENT DU RUSSE

La Russie est fort à la mode depuis quelques années. Les circonstances politiques ont attiré sur elle l'attention de tous ceux qui ont à cœur les destinées de notre patrie. De nombreuses traductions ou adaptations nous ont initiés à quelques-unes des œuvres les plus remarquables de sa littérature. On y a même découvert une foule de choses inconnues : la pitié, qui, paraît-il, n'était pas déjà dans Virgile, l'amour du genre humain qui n'était pas dans Cicéron, la charité qui n'est pas dans l'Évangile. La langue russe devait nécessairement profiter de cet enthousiasme, à coup sûr, très sincère, parfois irréfléchi. Le métier de maître de langues est dans ce monde l'un des

plus faciles à exercer; il suffit, comme dit Figaro, de s'être donné la peine de naître. C'est aussi l'un des plus ingrats, car la concurrence est effroyable : tout le monde a pu lire dans les journaux et sur les affiches ces annonces où des personnes affublées de noms très exotiques s'offrent à enseigner leur idiome natal aux prix les plus misérables.

Depuis 1870, ces annonces, autrefois fort rares pour la langue russe, se sont multipliées; on l'enseigne à Paris, du moins sous le patronage de diverses associations, dans des salles de mairies ou d'établissements pédagogiques. Les cours sont gratuits, les professeurs ne manquent jamais et, si l'on pouvait établir une statistique exacte, on trouverait probablement plus de professeurs amateurs que d'élèves sérieux. Nous avons à Paris, depuis une trentaine d'années, une immigration de sujets russes; beaucoup viennent pour étudier, un certain nombre pour s'établir chez nous sans esprit de retour. L'un d'eux vint un jour chez moi; il ne parlait pas encore le français. « Dans combien de temps, me dit-il, pourrai-je être nommé juge de paix? » Je lui fis remarquer

qu'il fallait d'abord savoir le français, être naturalisé et licencié en droit. Il m'allégua l'exemple d'un autre étranger, Roumain d'origine, aujourd'hui naturalisé et en effet juge de paix. Je dois dire que mon visiteur — j'ignore s'il est naturalisé — est toujours à Paris et qu'il n'a point encore obtenu la modeste fonction qu'il était venu chercher en France.

Quand on fait des cours gratuits dans une association quelconque d'enseignement populaire ou autre, c'est souvent par patriotisme, par esprit de générosité native; ce n'est pas toujours par pur désintéressement. Cela donne le droit de mettre sur ses cartes : professeur au cours de..., ou de.... Si, par hasard, les cours ont lieu dans la salle d'un grand établissement pédagogique, on donne à entendre qu'on est professeur auprès de cet établissement. On réussit ainsi à obtenir quelques leçons payantes. Malheureusement les leçons payantes sont bien rares et bien éphémères.

Las de courir après ou de les voir s'échapper quand ils croyaient les tenir, les professeurs libres de russe se dirent, il y a quelques années,

qu'il serait bien plus avantageux de consolider leur situation incertaine, en faisant créer par l'État un enseignement régulier dans les établissements officiels. A leur instigation, un certain nombre de journaux publièrent des articles enthousiastes pour démontrer que l'étude d'une langue nouvelle s'imposait à l'éducation de la jeunesse française. Il ne fut nullement question d'imposer aux futurs professeurs les certificats d'aptitude, les licences, les agrégations qu'on exige des professeurs d'anglais ou d'allemand. Le jour où il fut à peu près certain que le ministère allait, à titre d'essai, créer, sans épreuve préliminaire, quelques emplois nouveaux, les demandes affluèrent de tous les côtés. A tort ou à raison, les candidats s'imaginaient que le ministère me ferait l'honneur de me consulter; un certain nombre d'entre eux se présentèrent chez moi, me prièrent de constater qu'ils savaient la langue russe et de les recommander à qui de droit, sous ma responsabilité. La plupart étaient sujets russes; je constatai qu'ils savaient leur langue maternelle, mais qu'ils n'avaient pas la moindre notion de pédagogie.

Certes, pour enseigner une langue il faut la savoir; mais il faut surtout l'avoir soi-même apprise par principes. Quand on l'a toujours parlée, on en ignore les difficultés; on est incapable de s'en rendre compte et de les expliquer aux étrangers. C'était le cas des candidats qui se présentaient chez moi. J'eus aussi la visite de quelques Français. L'un d'entre eux avait été précepteur en Russie; il s'exprimait assez correctement. Il me pria de lui faire subir un examen : j'avais précisément sur mon bureau une lettre que je venais de recevoir de Moscou : « Lisez-moi cette lettre, lui dis-je, traduisez-la et faites-moi l'analyse grammaticale et étymologique des principaux vocables. — Pardon, répondit mon interlocuteur : je n'ai jamais appris à lire l'écriture. — En ce cas, lui dis-je, il me serait absolument impossible de vous recommander au ministère. — Mais j'apprendrais en enseignant. — Pardon : je suppose que vous soyez nommé; vous faites vos premières leçons. A la fin de l'une d'elles, un de vos élèves se présente à votre chaire : « Mon-« sieur, mon père est négociant; il a reçu de

« Russie la lettre ci-jointe. Il vous serait bien « reconnaissant de lui en dire le contenu. » Quelle attitude tiendrez-vous devant l'élève, si vous êtes obligé d'avouer que vous ne savez pas lire la cursive? »

Un autre avait appris tout seul en province. Il me pria de lui dicter un texte : en cursive russe certaines lettres : *i*, *n*, *p*, ont beaucoup de ressemblance. Mon candidat écrivait partout des *n* où il fallait des *p* et réciproquement. Je le priai de lire son texte et il prononça les lettres comme il les avait écrites. Je lui fis remarquer son erreur ; il m'avoua ingénument qu'il ne l'avait jamais soupçonnée. Évidemment cet autodidacte n'était pas encore mûr pour faire un professeur dans nos lycées de Paris, ni même dans le collège de province où il avait rêvé d'inaugurer le nouvel enseignement. Naturellement, les candidats russes ne commettaient point de ces grossières erreurs. Ils savaient lire, écrire et parler, pas toujours correctement. En revanche, ils étaient incapables d'expliquer une difficulté, de donner de leur texte une interprétation grammaticale, de traduire cor-

rectement un idiotisme et Dieu sait s'ils sont nombreux en russe.

Bref, ils manquaient absolument de méthode pédagogique. Or, le russe est un organisme aussi compliqué que le grec ; il offre, par-dessus le marché, les difficultés de la prononciation anglaise. C'est dire qu'on ne peut guère l'apprendre par des méthodes purement empiriques.

A côté des candidats qui me firent l'honneur de solliciter en personne mes conseils et mes recommandations il y en eut d'autres qui ne se présentèrent pas chez moi, et pour cause, et qui étaient particulièrement intéressants. C'étaient des professeurs français établis depuis longtemps en Russie. Après avoir enseigné pendant de longues années notre langue et notre littérature dans les gymnases étrangers, ils auraient été bien aises de revenir dans la patrie pour y propager la connaissance de l'idiome russe qu'ils ont dû apprendre là-bas et qu'ils connaissent sinon par principes, au moins par une pratique plus ou moins longue. Je ne pus que les inviter à s'adresser directement au ministère en leur faisant remarquer que le

nouvel enseignement ne serait donné qu'à titre d'essai : que les exigences budgétaires ne permettraient de lui allouer que de très faibles émoluments. En quittant les situations bien rétribuées qu'ils occupaient en Russie, pour courir les hasards d'une nouvelle carrière, ils s'exposaient à lâcher la proie pour l'ombre. Évidemment, s'il s'était agi de créer des situations sérieuses et définitives, on aurait pu trouver de bons professeurs dans ce personnel français, ayant vécu longtemps en Russie, connaissant la langue russe pour l'avoir apprise, familier par métier avec les méthodes pédagogiques. Mais il ne s'agissait que d'un essai très timide, le ministère ne pouvait pas exiger beaucoup de titres scientifiques d'un personnel improvisé auquel il ne pouvait assurer ni une situation lucrative pour le présent ni des garanties pour l'avenir. Il ne songea même pas à leur faire passer un examen probatoire.

Je me garderai bien d'apprécier ici les résultats obtenus par ce nouvel enseignement. Il n'a pas encore pu produire son plein effet. C'est au bout de huit ou dix ans que l'on peut constater les

résultats obtenus par nos élèves dans les langues obligatoires, le grec, le latin ou l'allemand. Les élèves de russe n'ont encore que quatre ou cinq ans d'exercice. Je me bornerai à des considérations générales laissant de côté, à dessein, tout ce qui regarde les professeurs actuels et leurs élèves.

Le nouvel enseignement est facultatif. Il a lieu en dehors des heures normales de classe et il ne dispense les élèves qui le suivent d'aucun des travaux obligatoires. La moyenne de nos jeunes Français a, hélas! bien peu de dispositions naturelles pour l'étude des langues, surtout de celles qui sont un peu compliquées; il suffit pour s'en assurer d'avoir assisté à quelque examen de baccalauréat. La moyenne des candidats se tire à peu près d'affaire pour le latin; pour le grec et l'allemand c'est une autre histoire. Je ne crois pas m'avancer beaucoup en disant que sur cent élèves reçus, il n'y en a pas 20 0/0 qui soient en état de lire à livre ouvert un article de la *Kœlnische* ou de l'*Allgemeine Zeitung*, ou de se tirer d'affaire si on les transportait tout à coup en

Angleterre ou en Allemagne. Or, le russe est aussi difficile que le grec ou l'allemand; il offre en outre des difficultés d'écriture et de prononciation qui, dès les premières leçons, suffisent à rebuter un certain nombre de commençants.

Dans ces conditions, il paraît difficile qu'il puisse être assimilé par la majorité. On ne peut songer à le substituer à l'anglais ou à l'allemand, du moins dans l'enseignement classique. La Russie est trop loin. Sa langue reste donc réservée à une élite d'élèves fort restreinte et qui va nécessairement diminuant quand elle arrive aux classes supérieures, et qu'elle se sent talonnée par les nécessités inexorables des examens pour le baccalauréat ou l'admission aux écoles supérieures. Mais, dira-t-on, il y a l'enseignement moderne qui a précisément pour objet de substituer aux langues classiques les langues vivantes? Ici encore je crois qu'on ferait fausse route; pour apprendre le russe d'une façon intelligente, il est, je ne dirai pas indispensable, mais fort utile d'avoir une idée du mécanisme des langues classiques. Or, la plupart des jeunes gens qui suivent les cours des

classes modernes n'ont aucune idée de ce mécanisme et ne sont pas en état de le comprendre. Ils sont, pour la plupart, fort embarrassés par les débris de déclinaison qui subsistent en allemand. Un de mes amis, professeur d'allemand dans un lycée de Paris, me racontait le dialogue suivant :

Le professeur. — Quand je dis *Ich gebe meiner Schwester Brod*, à quel cas est *Schwester*?

L'élève. — Au génitif.

Le professeur. — Ah ! et pourquoi au génitif?

L'élève. — Monsieur, parce que c'est au pluriel.

Voilà évidemment un jeune homme qu'on aura grand'peine à initier aux mystères du locatif et de l'instrumental, à la conjugaison du verbe à deux thèmes, aux permutations phonétiques si difficiles à comprendre pour les profanes et surtout si difficiles à expliquer pour ceux qui, sachant la langue russe de naissance, n'ont jamais eu l'occasion d'en démontrer le mécanisme délicat.

En ce qui concerne les langues des pays voisins, l'anglais, l'allemand, les parents ont une suprême ressource pour les enfants trop rebelles aux leçons des professeurs. Ils leur donnent des

gouverneurs anglais ou allemands; ils les envoient passer un semestre tout entier en Angleterre ou en Allemagne. Les enfants peuvent ainsi combler par la pratique les lacunes de l'enseignement théorique. Mais il n'est pas facile de trouver des gouverneurs russes; la Russie manque encore de personnel pour ses écoles; le Russe pur sang ne s'expatrie pas si volontiers. Et je ne vois pas très bien nos mères de famille expédiant leur progéniture à Toula, à Serpoukhov ou à Nijni-Novgorod. En somme, ce qui me paraît résulter des considérations précédentes, c'est que le russe n'a point sa place marquée dans l'enseignement secondaire. Nos jeunes gens sont trop mal doués d'une part, trop surmenés de l'autre, pour qu'on songe sérieusement à leur imposer une étude très difficile dont les applications sont généralement hors de leur portée. Les résultats que donnerait cet enseignement sont hors de proportion avec les sacrifices que l'État devrait s'imposer pour rémunérer un personnel capable de rivaliser avec nos professeurs actuels d'allemand et d'anglais, un personnel pourvu d'une large culture

générale et muni de diplômes sérieux : brevet, licence, agrégation. C'est M. Lavisse, si je ne me trompe, qui, rappelant les tristes souvenirs de l'enseignement des langues vivantes au bon vieux temps, parle de ces professeurs « qui tenaient leur diplôme du hasard des révolutions ».

L'enseignement de la langue russe n'a pas sa place nettement marquée dans le programme de nos lycées. En revanche, il peut et doit y avoir sa place dans celui de nos Universités. Elles ont des étudiants dont un certain nombre ont les aptitudes et peut-être le loisir suffisant pour se livrer à ces études délicates. Elles peuvent constituer peu à peu un corps de professeurs qui auront les capacités pédagogiques et la science nécessaire pour enseigner le russe, peut-être même d'autres langues slaves, dans leurs rapports avec les idiomes classiques ou germaniques. D'autre part, les Universités sont fréquentées par des auditeurs libres, d'esprit déjà mûr, rompus aux méthodes de travail et capables de profiter d'un enseignement donné comme il doit l'être dans des cours

supérieurs : professeurs de lycée, officiers, magistrats, ingénieurs, etc.

C'est donc dans les Universités nouvelles que la langue russe a le plus de chance d'être enseignée avec succès. A Paris, il n'y a pas lieu pour le moment de rien innover; les cours de l'Ecole des langues orientales suffisent aux besoins de l'enseignement. Ils sont complétés dans une certaine mesure par ceux du Collège de France, qui permettent de rapprocher le russe des langues congénères, d'en compléter l'étude par celle d'un certain nombre de problèmes historiques, linguistiques et littéraires. Les jeunes gens qui ont suivi ces deux enseignements ou même simplement l'un des deux ne savent pas encore tout ce qu'il faut savoir. Il leur reste à faire un séjour plus ou moins long en Russie pour se familiariser avec la pratique de la langue et avec la vie russe. L'État, les villes, les Universités ont déjà donné et donneront encore des bourses de voyage. D'autre part, un Français intelligent trouve facilement à se caser en Russie dans les fonctions de professeur ou de précepteur libre. Après ce stage indispen

sable, un jeune homme peut rentrer en France et songer à devenir maître à son tour. Mais pour enseigner il ne suffit pas de savoir : il faut *savoir enseigner*. C'est là une qualité plus rare qu'on ne pense; se transposer sans cesse dans l'esprit de l'élève pour deviner les difficultés qui l'embarrassent, n'enseigner que des choses scientifiques et à très petite dose, de façon à ce qu'elles soient complètement assimilées, passer sans cesse du connu à l'inconnu, éclairer l'étude de la langue russe par les lumières que fournit la connaissance des langues classiques ou germaniques, par les données de l'histoire, de la géographie, telle doit être la tâche multiple du professeur. Il est bon qu'avant d'être admis à professer à titre définitif, il fasse preuve de pratique, de science et de pédagogie, qu'il réponde à un programme sérieux d'examen. Ce programme aura tout d'abord pour objet d'écarter de l'enseignement supérieur, les simples maîtres de langue, les Russes même naturalisés, qui n'ont point satisfait aux exigences de notre éducation classique. Ceux-là, on peut les utiliser, mais en sous-ordre; ils peuvent fonction-

ner, si les circonstances le permettent, à côté et au-dessous du professeur; ils peuvent exercer les élèves à la conversation familière, au déchiffrement de l'écriture cursive. L'enseignement de la grammaire doit leur être absolument interdit. Ils doivent être entièrement sous la dépendance du professeur[1]; avant de les nommer il faut seulement s'assurer qu'ils ont un bon accent et une sérieuse pratique de la langue ; la Russie renferme un grand nombre de nationalités : un Polonais, un Allemand baltique pourraient ne pas remplir les conditions que je viens de signaler[2].

Comment constituer le jury chargé d'examiner

1. C'est ce qu'on fait avec succès à l'École des langues orientales où, à côté du répétiteur français, il y a le répétiteur indigène. Certains de ces répétiteurs ne se sont pas toujours rendu compte de leur tâche. (Je parle au passé bien entendu.) J'en avais un naguère qui s'appelait Vladimirov. C'était un ancien télégraphiste atteint de la crampe de l'écrivain, qui était venu à Paris, chercher les moyens de se guérir et de gagner sa vie. C'était un très honnête homme; mais son indolence faisait mon désespoir. Je l'avais chargé d'enseigner aux élèves la conversation et la lecture de l'écriture cursive, qui est fort difficile. J'avais mis entre leurs mains un recueil gradué de morceaux autographiés. Un jour j'eus l'idée d'aller le surprendre et je constatai qu'il faisait bien lire les élèves, mais qu'il n'avait oublié qu'une chose, c'était de leur faire expliquer les textes lus.

2. Ces considérations ont été confirmées par M. Boyer, professeur à l'École des langues orientales, dans un article publié par la *Revue de l'Enseignement supérieur* (Novembre 1898).

les candidats qui se présenteront et qui se recruteront — le jour où il y aura des situations convenables non seulement parmi les Français de France, mais aussi parmi les Français de Russie et les étrangers naturalisés pourvus de diplômes classiques (baccalauréat, licence)? Il y a trente ans, lorsque j'ai la première fois proposé de faire entrer la langue russe dans l'enseignement de l'État[1], on eût été fort embarrassé de répondre à cette question. Le russe n'était enseigné en France que dans une seule chaire, et encore tous les trois ou quatre ans. Aujourd'hui l'Institut, le Collège de France, l'École des langues, la chaire spéciale créée à Lille il y a quelques années fourniraient facilement les trois examinateurs nécessaires. Évidemment le ministère n'aurait qu'un signe à faire pour qu'ils s'empressassent de se mettre à sa disposition[2].

1. *Revue des cours littéraires*, 1868, *Les langues d'utilité publique; l'enseignement du russe.*

2. Je ne verrais aucun mal à compléter au besoin le jury par l'adjonction d'un savant étranger qui pourrait prendre part aux examens à titre consultatif. L'Université d'Oxford fait dans certaines circonstances appel à des examinateurs étrangers. Il y a quelques années je me trouvais à Saint-Pétersbourg: mon éminent collègue M. Lamansky m'invita cour-

En province, le russe n'est encore officiellement enseigné qu'à Lille, à Caen et à Dijon. Dans ces dernières années d'anciens élèves du Collège de France, de l'École des hautes études et de l'École des langues orientales, sont allés se perfectionner en Russie par un séjour plus ou moins prolongé. C'est parmi eux et parmi leurs successeurs, sans compter les Français longtemps professeurs en Russie, que devront surtout se recruter les titulaires des futurs enseignements. Ceux qui seront pourvus du titre de licencié, d'agrégé ou de docteur pourront, à côté de l'enseignement pratique et scientifique de la langue russe, donner des cours d'histoire et de littérature, collaborer en un mot aux travaux de la Faculté. Ils ne seront point de simples lecteurs; ils auront le droit d'aspirer à une chaire magistrale et de siéger dans les conseils de l'Université.

C'est ce qui a été fait à Lille; c'est ce qui devra être fait dans d'autres villes universitaires, à

toisement à assister à des examens pour l'obtention d'une bourse. Il hésitait beaucoup entre deux candidats; il me fit l'honneur de demander mon avis et voulut bien se conformer à ma décision.

Nancy, à Lyon, à Aix-Marseille, à Toulouse, à Bordeaux. Il y a, il est vrai, la question budgétaire. Mais elle n'est point insoluble. La législation et les mœurs nouvelles tendent à favoriser, à développer entre les villes et les provinces un généreux esprit d'émulation. Les Chambres de commerce, les Sociétés des amis de telle ou telle Université, les dons privés peuvent également contribuer à la création de nouvelles chaires. Qui empêche dès maintenant Lyon, Marseille-Aix de se mettre à l'œuvre? Qu'elles trouvent d'abord des fonds; qu'elles s'adressent au ministère pour lui demander un professeur, on le trouvera. Quand ce professeur arrivera muni d'un certificat scientifique, quand il aura fait preuve de sérieuses aptitudes pédagogiques, qui empêchera de créer pour lui, dans telle ou telle école commerciale ou technique, une nouvelle situation qui augmentera sa sphère d'action et ses émoluments? Au besoin, deux villes pourraient s'unir pour constituer un enseignement de la langue russe. Qui empêcherait par exemple Rouen d'avoir à son École supérieure un professeur qui ferait en même temps

des cours au Havre et à Caen? Les chemins de fer ont singulièrement rapproché les distances. Aix pourrait avoir un cours d'histoire ou de littérature russe, Marseille un cours de langue. Avec un peu de bonne volonté et de légers sacrifices, il sera facile de résoudre le problème, de doter la province de chaires sérieuses; quand à leur tour elles auront fait des élèves sérieux, la question se posera de voir dans quelle mesure la langue russe pourra être introduite dans l'enseignement secondaire. Jusque-là il faut bien se garder de vouloir faire des élèves avant d'avoir fait des professeurs. Ce serait, comme dit le proverbe, vouloir mettre la charrue avant les bœufs.

ADAM MICKIEWICZ

La Pologne a fêté cette année le centenaire du plus grand de ses poètes, de celui qu'elle considère comme son poète national, d'Adam Mickiewicz. Deux monuments ont été érigés en son honneur, l'un à Cracovie, l'autre à Varsovie. Depuis un quart de siècle le gouvernement autrichien a donné de nombreuses preuves de bienveillance aux Polonais de Galicie, et montré tout le prix qu'il attachait à leur concours politique. Les Galiciens sont pour lui des alliés ou, comme on dit chez nos voisins d'Helvétie, des confédérés. La situation est tout autre dans la Pologne russe; depuis la néfaste insurrection de 1863, Russes et Polonais sont restés au fond dans un état d'hosti-

lité qu'on peut déplorer, mais qu'on est bien obligé de constater. La langue polonaise a été proscrite de la vie publique, elle ne garde plus qu'une place restreinte dans l'église et dans l'école. Elle tient bon cependant, et grâce à une littérature vivace, énergique, infatigable, elle impose le respect même à ses redoutables vainqueurs. Ce serait exagérer que de rappeler ici le mot célèbre :

> Græcia capta feros victores cepit et artes
> Intulit agresti Latio.

Le pays de Pouchkine, de Touguenev, de Tolstoï n'a pas besoin d'aller chercher les arts et les lettres chez les voisins qu'il a soumis. Mais il sait rendre hommage à leur génie. Les œuvres des grands romanciers polonais, d'un Sienkiewicz, d'une Orzeszko, n'ont peut-être trouvé nulle part des traducteurs plus nombreux, des lecteurs plus assidus, que sur les bords de la Neva ou du Volga. On ne connaît pas en Russie Mickiewicz par toutes ses œuvres; il en est qui pendant longtemps encore seront arrêtées pas la censure aux frontières de l'empire; mais on sait qu'il fut l'ami et le rival de Pouchkine, que Gœthe l'ho-

nora de son estime, qu'il marche de pair avec Byron ou Victor Hugo; et nul, même parmi ceux qui ne l'ont pas lu, ne lui refuse le tribut d'admiration qui lui est dû. Cependant Mickiewicz n'a pas ménagé la Russie du temps passé, il a pris vis-à-vis d'elle une attitude de défi comme Victor Hugo vis-à-vis du second empire.

Imaginez que Napoléon III eût permis aux admirateurs de Victor Hugo d'ériger sa statue en plein Paris. Imaginez que l'Allemagne autorise les Strasbourgeois à dresser le buste de Rouget de l'Isle dans la ville où pour la première fois fut chantée la *Marseillaise*. On comprend que les Polonais du XIXe siècle pleurent toujours sur la patrie perdue, qu'ils s'obstinent à nourrir d'invincibles, mais hélas! jusqu'à nouvel ordre, bien peu réalisables espérances. Les hommes de ma génération se sont essociés naguère à ces rêves généreux. Leur accomplissement paraît aujourd'hui plus éloigné que jamais. En face des progrès formidables du monde germanique on ne peut souhaiter qu'une chose : c'est qu'il s'établisse entre les Russes et les Polonais de leur empire

un *modus vivendi* conforme aux intérêts politiques et à la dignité des deux parties. L'érection du monument de Mickiewicz à Varsovie apparaît non pas seulement comme un légitime hommage rendu à l'un des plus grands génies littéraires de notre siècle, mais aussi comme le symbole d'une ère nouvelle de justice et d'apaisement.

I

Le poète n'a jamais vécu dans cette capitale où son image triomphante se dresse aujourd'hui. Quand il débuta dans la vie littéraire il eut à soutenir de rudes batailles contre les poètes et les critiques de l'école varsovienne. Ces conflits d'école et de province sont depuis longtemps oubliés. Riverains du Niemen ou de la Vistule, du haut Dnieper ou de la Warta, tous les Polonais sont aujourd'hui d'accord pour saluer dans la personne d'Adam Mickiewicz la plus haute incarnation du patriotisme littéraire et de la poésie nationale.

Il était né le 24 décembre 1798, à Zaosie, dans le Palatinat de Novogrodek en Lithuanie, dans

ce pays d'étangs et de forêts dont les grandioses et pittoresques paysages firent une profonde impression sur son imagination juvénile, dont les croyances et les légendes se reflètent dans la plupart de ses œuvres. Son père, de petite noblesse polonaise, remplissait les fonctions d'avocat; il connut tout jeune encore ce monde de paperassiers et de chicaniers qu'il a si plaisamment dépeints dans certaines pages de *Monsieur Thadée*. Il fut bercé par des histoires de revenants, de fantômes, de loups-garous. Il y crut comme croient tous les enfants, mais plus longtemps qu'ils ne le font d'ordinaire. La foi aux songes, aux vampires, aux bons et aux mauvais anges, le hanta jusqu'à la fin de ses jours; à côté du mysticisme chrétien, qui a possédé tant de grandes âmes, il y eut toujours chez lui une sorte de mysticisme païen auquel il ne réussit point à se dérober. Pour bien comprendre certaines parties de son œuvre, il est indispensable d'étudier les croyances populaires de la Russie Blanche[1]. Comme chez

1. Cette étude est aujourd'hui facile, grâce aux beaux travaux de M. Schein, *Matériaux pour l'étude de la vie et de la*

nos paysans bretons, cette croyance aux superstitions païennes se combinait fort bien avec un catholicisme ardent. Mickiewicz avait hérité de sa mère une dévotion sincère à la Vierge : elle lui avait sauvé la vie dans sa première enfance. C'est la muse qu'il invoque au début de *Pan Tadeusz* :

Vierge sainte qui défends la claire Czenstochowa, qui rayonnes sur la porte d'Ostra Brama, toi qui protèges le château de Novogrodek et son peuple fidèle, jadis enfant, tu m'as par un miracle rendu à la santé lorsque, voué à ton service par une mère en pleurs, je rouvris une paupière mourante, et le jour même, je pus aller à pied au seuil de ton sanctuaire rendre grâce à Dieu pour la vie qu'il m'avait rendue. Ainsi tu nous rendras à notre patrie.... Transporte mon âme désolée vers ces collines boisées, vers ces prairies verdoyantes qui s'étendent bien loin au-dessus du Niémen azuré....

Cette dévotion, on en retrouve la trace dans un grand nombre de poésies de Mickiewicz; il fut

langue des populations du nord-est (Saint-Pétersbourg, imprimerie de l'Académie des Sciences. 1887, 1890, 1893). Le dernier biographe de Mickiewicz, M. Kallenbach, t. I, p. 150, regrette, à propos de *Dziady*, que cette fête populaire n'ait pas été sérieusement étudiée au point de vue du folklore. M. Kallenbach me permettra de lui signaler le second volume de M. Schein, p. 582 et suivantes. Il serait intéressant que cet ouvrage fût étudié par les folkloristes polonais.

avant tout un catholique pratiquant. A l'époque où il entra dans la vie, les Polonais ne pouvaient se résigner à considérer l'asservissement de leur patrie comme définitif. Ils avaient espéré que la Révolution française, qui ébranlait les trônes, qui remaniait la carte de l'Europe, ferait aussi quelque chose pour leur antique république et leur rendrait la liberté et la patrie. Ils avaient salué avec enthousiasme l'héritier couronné de cette révolution, Napoléon. Ils avaient mis au service de la France des légions de volontaires qui s'étaient signalés par leur valeur sur les champs de bataille de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, et même de Saint-Domingue, et dont les principaux chefs figurent en glorieuse compagnie sur l'Arc de triomphe [1].

La France, qui était en politique l'espoir suprême des Polonais, était aussi en littérature le modèle accompli. La *Henriade* et les *Jardins* trouvaient sur les bords de la Vistule et du Niémen des traducteurs enthousiastes, des imita-

1. Voir mon étude sur la Pologne napoléonienne dans l'*Histoire générale* de MM. Lavisse et Rambaud.

teurs fanatiques. Adam Mickiewicz avait quatorze ans quand les troupes de la Grande Armée traversèrent la Lithuanie. Il vit arriver à Kowno le roi Jérôme, suivi d'un brillant état-major. Dans le poème auquel nous avons déjà fait allusion, il a raconté en vers magnifiques l'impression que ce spectacle éblouissant lui avait laissé.

Année 1812! Oh! qui a pu te voir dans notre pays? Le peuple t'appelle encore l'année d'abondance, le soldat, l'année des combats; les vieillards aiment à s'entretenir, les poètes à rêver de toi. Depuis longtemps un prodige céleste t'avait annoncée (la comète de 1811), de sourdes rumeurs couraient parmi le peuple. A l'approche du soleil printanier, d'étranges pressentiments avaient saisi le cœur des Lithuaniens, une attente joyeuse et mélancolique comme celle de la fin du monde.

... Des bandes de panaches et de bannières étincellent sur les coteaux, se déroulent sur les prairies. C'est la cavalerie.... Étranges costumes.... Armures nouvelles pour les yeux. Tous s'élancent vers le Nord : chevaux, hommes, canons, aigles défilent nuit et jour; dans le ciel des lueurs flamboient, la terre tremble, on entend comme des bruits de tonnerre. La guerre! la guerre! Il n'est pas un coin en Lithuanie où sa rumeur n'ait pénétré.... La bataille. Où? De quel côté? demandent les jeunes gens. Ils saisissent leurs armes; les femmes élèvent les mains au ciel. Tous, sûrs de vaincre, s'écrient en pleurant : Dieu est avec Napoléon, Napoléon est avec nous.

O printemps! Heureux qui t'a vu dans notre pays, prin-

temps mémorable de la guerre, printemps de l'abondance. O printemps! Heureux qui t'a vu riche en blés, en verdure, étincelant d'hommes, plein d'événements et gros d'espérance. Je te vois encore, admirable rêve. Né dans l'esclavage, enchaîné dès le berceau, je n'ai connu qu'un tel printemps dans ma vie.

Malgré le lamentable échec de la Grande Armée et la chute de Napoléon, Mickiewicz ne cessa jamais d'espérer qu'un jour quelque descendant de sa famille remonterait sur le trône et rétablirait cette Pologne, dont le grand homme avait en quelque sorte tracé l'ébauche en créant l'éphémère duché de Varsovie.

Après avoir achevé ses études au gymnase de Novogrodek, Mickiewicz entra à l'université de Wilna. En annexant les pays lithuaniens, le gouvernement russe n'avait point songé à les russifier. L'empereur Alexandre Ier avait confié au prince Adam Czartoryski le rôle de curateur de l'université de Wilna; l'éducation s'y donnait conformément aux traditions classiques, polonaises et catholiques. Les principaux professeurs dont Mickiewicz suivit les leçons étaient Borowski, un bon rhétoricien qui contribua peut-être à déter-

miner la vocation poétique de son élève et qui eut le mérite de la deviner; l'Allemand Groddek, un solide philologue classique; l'historien Lelewell, qui nous semble aujourd'hui bien confus et bien pénible à lire, mais qui fut à coup sûr, pour le temps où il vivait, un grand érudit doublé d'un grand patriote. Tout en suivant les cours, Mickiewicz étudiait les littératures étrangères, notamment celles de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Russie, et commençait à soupçonner l'existence de genres et de types littéraires tout autres que ceux qui charmaient alors ses contemporains polonais. Il avait étudié à fond les classiques du siècle d'or, notamment Kochanowski, le Malherbe de la Pologne; parmi les contemporains il s'était surtout attaché à Trembecki (mort en 1812), un poète de l'école française, au talent pittoresque et original, dont il a commenté et imité d'abord les œuvres. C'est ainsi que notre Lamartine imita Parny sans se douter qu'il devait le dépasser et le faire oublier. Tout en poursuivant ses études, Mickiewicz s'était affilié à une société secrète d'étudiants dite des *Philomathes*; comme son

nom l'indiquait, cette société se proposait avant tout d'étudier les sciences et ensuite de les faire servir à l'intérêt de la patrie polonaise. Naturellement elle devait tôt ou tard exciter les soupçons du gouvernement russe.

Le premier amour du jeune étudiant détermina sa vocation poétique. Il avait alors vingt ans. Il s'éprit d'une tendre passion pour une jeune compatriote, Marie Wereszczaka. Elle prit plaisir à coqueter avec lui; il lui lut le *Werther* de Gœthe, la *Valérie* de Mme de Krudener, aujourd'hui bien oubliée et qui a joué un grand rôle dans l'œuvre littéraire de Mickiewicz. Marie, Maryla, comme l'appelait le poète, était fiancée comme la Charlotte de *Werther* et resta fidèle à ses premiers engagements. Cet amour déçu, que le poète savait d'ailleurs sans espoir, lui inspira quelques-uns de ses plus beaux vers; dans ses sonnets, dans ses élégies, dans certaines parties des *Dziady*, on trouve des accents qui rappellent les plus belles pages de la *Nouvelle Héloïse*, de *Werther*, la *Tristesse d'Olympio*, les *Nuits* et le *Souvenir* d'Alfred de Musset.

Les jeunes poètes ne vivent, hélas! ni de leurs vers, ni de leurs amours. En 1819, Adam Mickiewicz fut nommé professeur au gymnase de Kowno. En 1822, il publia un recueil de ballades et de romances, écrites pour la plupart sous l'inspiration de Maryla, et en 1823, un volume comprenant deux parties des *Dziady* et *Grazyna*. Les ballades étaient une nouveauté dans la littérature polonaise : elles chantaient des traditions populaires qui n'avaient rien de commun avec les héros ou les mythes classiques, dans un cadre également emprunté aux croyances populaires, les *Dziady* (les Aïeux) mettaient en scène le poète lui-même et racontaient les principaux épisodes de son amour malheureux pour Maryla. La plainte de l'amant trompé est un motif éternel en poésie. Les classiques eussent employé la forme banale de l'élégie ou de l'idylle. Mais Mickiewicz cherchait un cadre nouveau pour des sentiments éternels. Il le trouva dans le folklore du peuple lithuanien. En russe blanc et en polonais, le mot *dziady* veut dire les ancêtres, les trépassés; la fête des *dziady*, c'est l'ensemble des rites que les paysans

célèbrent en l'honneur des défunts. Ces rites, l'Église les condamne, mais elle n'a encore pu les supprimer. Dans le cadre fantastique des superstitions populaires, l'amoureux désespéré se présente tour à tour sous la forme d'un revenant, d'un solitaire égaré la nuit, enfin sous le nom de Gustave. C'est le héros du roman de Mme de Krudener, *Valérie*. Ce nom, Maryla ne l'avait pas oublié et le poète le prit à dessein pour être sûr d'être reconnu. Songeons que la scène de ce roman se passe sur un très petit théâtre, que dans les villes et les bourgades de Lithuanie tout le monde savait l'histoire des amours malheureuses d'Adam et de Maryla — comme à Wetzlar tout le monde connaissait les aventures de Charlotte. Maryla d'ailleurs, autant qu'on peut juger, n'était point fâchée de la gloire que le poète lui préparait. Les peuples slaves et germains ont sur ces questions délicates des idées autres que nous.

Donc, dans *les Aïeux*, sous la forme d'un poème dramatique ou plutôt d'un épisode dialogué, Mickiewicz met en scène l'histoire de ses amours. Une sorte de prologue nous présente un

vampire, un revenant condamné à s'éveiller tous les ans le jour des Morts pour renaître à la lumière; c'est le spectre d'un jeune homme qui, comme le Werther de Gœthe, est mort de ses propres mains. Il raconte en termes vagues, mais suffisamment intelligibles pour les contemporains, l'histoire de ses tragiques amours.

Pardonne, dit-il à son amante, pardonne si j'ose encore revenir à toi, fantôme du passé, si j'ose troubler pour une heure le bonheur présent.... Peut-être daigneras-tu écouter jusqu'au bout une voix d'outre-tombe et suivre ces souvenirs du temps passé, semblables aux lianes rampantes qui étalent sur les ruines leurs festons verdoyants.

Ce fantôme avait été évoqué par les rites de la fête des Morts, des *Dziady*. Le poète nous fait assister à cette fête elle-même. Il met en scène un mage, un sorcier, assisté d'un chœur de villageois et de villageoises. Ils pratiquent leurs rites païens le soir dans une chapelle. Je doute que ce soit avec la permission ou même la complicité du clergé. Ils évoquent des esprits. J'ignore si le tableau tracé par Mickiewicz est conforme à ce qu'il avait vu pratiquer ou entendu raconter par

des vieillards. Il ne s'accorde pas avec les publications plus récentes sur le folklore, que j'ai eu l'occasion de consulter. En tout cas, c'est le cas d'appliquer la maxime : *Pictoribus atque poetis....* Aux évocations du *Guslarz* apparaissent les âmes les plus diverses, des âmes d'enfants gâtés ici-bas et qui ne peuvent arriver à conquérir le paradis, parce qu'ils ont connu trop de douceurs sur la terre, l'âme désolée d'un seigneur impitoyable que la faim et la soif torturent sans relâche, l'âme d'une jolie fille jadis coquette en ce bas monde et réduite, pour son châtiment, à flotter éternellement entre la terre et le ciel, puis un fantôme silencieux, qui montre un cœur déchiré et sur lequel coule un flot de sang. Ce fantôme se refuse à parler, à remuer, il suit la bergère coquette; le magicien et le chœur s'élancent sur ses traces en répétant le vers qui est comme le *leitmotiv* de tout le morceau :

Co to bendzie, co to bendzie?
Qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir?

Ce que nous allons voir ou plutôt entendre, c'est l'éternelle histoire de l'amant infortuné

racontant ses amours déçues, maudissant celle qui lui a fait rêver un bonheur imaginaire pour le plonger ensuite dans le plus affreux désespoir. Les douleurs que Musset confie à la Muse compatissante, le héros de Mickiewicz les révèle à un curé de campagne, tout effaré d'entendre une si étrange confession. Il ne parle pas seulement en amant éploré, mais en mystique qui croit à des forces secrètes ou supérieures de la nature, « qui ne les révélera ni aux prêtres ni aux savants ».

LE PRÊTRE

Calme-toi. Calme-toi. Reçois une parole de consolation. Mon fils, quels qu'aient pu être tes péchés en ce monde, Dieu, dans l'autre, te tiendra compte de si terribles souffrances.

LE SOLITAIRE

Des péchés.... Quels sont mes péchés, je te prie? Un amour innocent est-il digne d'un tourment éternel? Le même Dieu a créé l'amour qui avait créé la beauté. C'est lui qui, pour l'éternité, a réuni deux âmes par la chaîne de la sympathie. Avant de les avoir tirées de l'abîme de lumière, avant de les avoir créées et revêtues de cette misérable enveloppe, il les avait d'avance vouées l'une à l'autre. Maintenant, quand la main des méchants nous sépare, cette chaîne s'allonge, mais elle ne se brise pas.

Nos cœurs cèdent à l'obstacle qui les sépare : ils ne peuvent plus jamais se rapprocher; mais ils parcourent toujours le même orbite, ils sont assujettis à la même chaîne.

LE PRÊTRE

Si Dieu vous a unis, les hommes ne vous désuniront pas. Peut-être vos épreuves finiront-elles heureusement.

LE SOLITAIRE

Là-haut seulement. Dépouillées de nos corps misérables, nos âmes se réuniront de nouveau. Ici-bas toute espérance est morte pour nous. Ici j'ai dit pour jamais adieu à mon amie.

(*Après un instant de silence.*)

L'image de cette séparation est toujours présente à ma pensée. C'était par une froide soirée d'automne.... J'allais partir le lendemain. J'errais dans le jardin. Je cherchais dans la méditation, dans la prière, l'armure dont je revêtirais mon cœur sensible pour soutenir le dernier coup de son regard. Je marchais au hasard par les charmilles. La nuit était splendide. Je m'en souviens encore aujourd'hui. La pluie était tombée quelques heures avant; toute la terre étincelait de gouttes de rosée. La brume couvrait les vallons; on eût dit un océan de neige. D'un côté, un lourd nuage descendait comme un flot de lave; de l'autre, apparaissait la lune pâle; les étoiles, après avoir fourni leur course nocturne, se plongeaient dans l'azur. Je regarde : au-dessus de ma tête brillait l'étoile du matin. Oh! depuis ce temps-là je la connais bien; nous nous saluons chaque jour. Je regarde sur la terre,... près de la

haie; là-bas, près du pavillon, je l'aperçus tout à coup. Dans sa robe blanche, au milieu des arbres noirs, elle se tenait immobile comme une colonne funéraire. Puis elle se mit à courir comme une brise légère. Ses yeux étaient fixés vers la terre. Elle ne me regardait point. Mais son visage était tout pâle. Je me penche, je la regarde; j'aperçois une larme dans ses yeux. « Demain, lui dis-je, demain je m'en vais.... — Adieu, répondit-elle si bas que je l'entendis à peine, oublie. — Oublier, c'est facile à ordonner. Ordonne, ô mon amie, à ton ombre de disparaître tout à coup et d'oublier de courir après toi. Ah! c'est facile à dire : oublie-moi!... »

Adieu.... Elle arrache une branche, me la donne : « Voilà, me dit-elle (il montre la terre), tout ce qui nous reste ici-bas. Adieu! » et dans la longue avenue, elle disparaît comme un éclair.

LE PRÊTRE

Jeune homme, je compatis profondément à ta douleur. Mais écoute : il en est des milliers de plus malheureux que toi. Moi, qui te parle, j'ai déjà pleuré sur plus d'un tombeau : je prie pour mon père et ma mère; mes deux enfants sont aujourd'hui des anges dans les cieux. Hélas! et celle qui partageait mes jours et mes douleurs, mon épouse que j'aimais si profondément! Mais que faire? Dieu donne, Dieu reprend. Que sa sainte volonté soit faite!...

GUSTAVE

... Il y a peu de temps j'ai visité la maison de ma défunte mère; à peine ai-je pu la reconnaître. Il n'en restait plus que des décombres. Partout des ruines, la solitude, la

désolation; les pieux des palissades, les dalles des parquets ont été enlevés. La cour est envahie par la mousse, l'absinthe, le chardon; tout autour pleure le silence : on dirait un cimetière à minuit. Ah! ce n'est pas ainsi que j'arrivais naguère à cette porte. Après une courte absence quand je revenais chez maman, déjà de bons souhaits me saluaient en hâte; les serviteurs dévoués m'attendaient au delà de la ville. Petits frères et petites sœurs venaient au-devant de moi sur la place. « Gustave! Gustave! » Ils arrêtaient la voiture et couraient à la maison en remportant chacun un gâteau. Maman m'attendait avec sa bénédiction au seuil de sa demeure. Camarades, amis, m'étourdissaient de leurs cris joyeux. Aujourd'hui la solitude, le silence, la nuit,... pas une âme. On n'entend que les aboiements d'un chien.... Ah! mon chien fidèle, mon honnête Corbeau, naguère gardien et favori de la famille. De tous nos serviteurs, de tous nos amis, toi seul es resté.... Épuisé par la faim, engourdi par les ans, tu gardes une porte sans serrure, une maison sans maîtres. Viens ici, viens, mon pauvre Corbeau. Il accourt, il se dresse, il écoute, saute sur ma poitrine, pousse un gémissement et tombe sans vie....

... Là, c'est là qu'elle devint souveraine, maîtresse de mes actions, de mes désirs, de mes pensées.... Depuis ce moment, je ne vécus que pour elle, en elle, avec elle! Tout le pays est encore plein d'elle. Là, pour la première fois, je vis ses traits divins; là, pour la première fois, elle daigna m'adresser la parole. Là, sur la colline, nous lisions ensemble *Rousseau*, sous ces ombrages. Dans ces bois, je cueillais pour elle des fleurs, des fraises; dans ces ruisseaux, assise auprès de moi, elle pêchait la carpe aux nageoires d'argent, la truite aux taches de pourpre et aujourd'hui.... (Il pleure.)

LE PRÊTRE

Pleure; mais hélas! l'amertume des souvenirs nous dévore et ne change rien autour de nous.

GUSTAVE

Aujourd'hui, après tant d'années, après de tels changements dans ces lieux si pleins de bonheur, être si triste aujourd'hui! Si tu prenais une pierre insensible, jouet d'un enfant, si tu faisais avec cette pierre le tour du monde, si tu revenais ensuite dans ta patrie, si tu mettais cette pierre dans le cercueil sous la tête du vieillard qui jouait enfant avec elle, si alors une larme amère ne coule pas de cette pierre, prêtre, jette-la sans jugement tout droit en enfer.

Dans ce pèlerin aux allures étranges le prêtre finit par reconnaître son ancien élève Gustave, le Gustave échappé d'un roman de Mme de Krudener, et dans lequel la rêveuse amie d'Alexandre Ier aurait bien de la peine à retrouver son héros primitif. Les récits de Gustave sont des fragments d'autobiographie; les commentateurs de Mickiewicz n'ont eu qu'à les mettre en prose pour reconstituer des pages entières de son existence. Mickiewicz est essentiellement subjectif; il ne s'intéresse qu'aux épisodes où il a lui-même

figuré. Ce n'est pas à lui qu'on pourrait, comme à Gœthe, appliquer l'épithète d'olympien.... Gustave finit sa longue confession par une requête en faveur des rites païens proscrits par le clergé. « Prêtre, rends-nous la fête des *Aïeux* que l'Église veut supprimer. — Mais c'est une fête païenne », réplique le sage curé. Gustave tient bon ; tout en étant bon chrétien, il réclame le droit de croire au surnaturel du folklore. Ici encore, c'est bien Mickiewicz qui se met en scène ; il voulait absolument conserver, à côté du dogme chrétien, des croyances que l'Église a depuis longtemps condamnées et que la science persiste, de plus en plus, à rejeter. Il était pratiquant ; il se confessait souvent. Ses directeurs de conscience durent avoir plus d'une rude bataille à lui livrer. Les poètes romantiques qui, en Allemagne, en Angleterre, en France, ressuscitaient dans leurs œuvres les êtres légendaires du moyen âge : vampires, sylphes, gnomes, djinns, fantômes horrifiques, ne croyaient pas plus à ces accessoires du matériel littéraire que les poètes classiques du XVIIe ou du XVIIIe siècle ne croyaient aux Muses, à Jupiter

ou à Phœbus. Ce qui distingue Mickiewicz, c'est la foi sincère qu'il prête tantôt aux produits de la tradition populaire, tantôt aux rêves d'une imagination exaltée. Il procède tour à tour de Mme de Krudener (*Valérie*), de Gœthe (*Faust* et *Werther*), de Byron (*Manfred* et *Caïn*), de Jean-Paul Richter, auquel il emprunte l'épigraphe d'un de ses poèmes; mais il peut dire comme André Chénier :

Mon imitation n'est pas un esclavage.

S'il était né, s'il avait été élevé dans une grande capitale comme Varsovie, au milieu de beaux esprits nourris du scepticisme du XVIIIe siècle, il aurait sans doute écrit autrement; on sentirait chez lui le procédé littéraire; mais il a vécu dans une petite ville de Lithuanie, il a passé son enfance en contact avec des gentilshommes campagnards très primitifs, avec des paysans très superstitieux. Il est aussi sincère que peut l'être l'enfant qui croit aux fantômes dont on lui a conté la légende et qui, au besoin, s'en crée à lui-même. En dépit de son éducation classique, il reste par le cœur

et par l'imagination un naïf paysan lithuanien. Ce n'est point par un simple artifice littéraire qu'il a donné pour épigraphe aux *Dziady* le célèbre distique de Shakespeare :

There are more things in heaven and earth
Than are dreamt of in your philosophy.

Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que n'en peut rêver votre philosophie.

Ces vers ont été, au fond, la maxime dirigeante de toute sa vie. Il a toujours méprisé la science, exalté l'imagination.

Outre les *Dziady*, auquel le poète devait ajouter plus tard un autre épisode, les deux volumes publiés à Wilna comprenaient un poème épique : *Grazyna*, des ballades et romances et des poésies lyriques. *Grazyna* est l'histoire d'une héroïne lithuanienne qui revêt l'armure de son époux et meurt en combattant l'ennemi. Ce poème est l'une des rares œuvres purement objectives de Mickiewicz. Les leçons d'héroïsme qu'il prêchait ne furent pas perdues; c'est peut-être *Grazyna* qui inspira le dévouement et les exploits d'Émilie Plater.

Les ballades et romances ont été écrites sous l'influence des écoles allemande, anglaise et russe. Mickiewicz avait été très frappé des ballades de Joukovsky. Les siennes racontent des légendes du pays lithuanien. Quelques-unes dérivent directement des romances chères au XVIIIe siècle. Mickiewicz ne dépouilla pas du premier coup l'empreinte des maîtres qui avaient guidé ses débuts poétiques. Ses meilleures ballades peuvent rivaliser avec celles de Gœthe, de Schiller ou de Victor Hugo. La langue en est souple, riche, pittoresque, harmonieuse. L'une d'entre elles, intitulée *Romantisme*, est une profession de foi tout ensemble littéraire et philosophique. Il s'agit d'une jeune fille qui a cru revoir son amant décédé. Elle se précipite sur le fantôme et tombe évanouie.

« Dites un *Pater*, s'écrient les braves gens. Son âme doit être ici; Jeannot doit être auprès de la Charlotte qu'il a tant aimée de son vivant.

— Et moi — c'est le poète qui parle — j'écoute et je crois. Je pleure et je dis un *Pater*.

— Écoute, fillette, s'écrie un vieillard au milieu du tumulte, croyez-en mes yeux et mes lunettes, je ne vois rien de tout ceci. »

Les esprits sont une invention d'ivrognes, une fantaisie

fruit de la sottise. Cette jeune fille divague et la foule insulte la raison.

Moi je réponds modestement : « Cette jeune fille sent, et la foule croit profondément : le sentiment et la foi m'en disent plus que les lunettes et l'œil du savant.

« Tu connais les vérités mortes, inconnues du vulgaire. Tu vois un monde dans un atome, dans le scintillement des étoiles. Tu ne connais pas les lois vivantes, tu ne verras point de miracles : aie du cœur; regarde dans le cœur. »

Peu importe que ce dernier vers ait été ou non imité de Gœthe [1]. Il résume la profession de foi de Mickiewicz. Il répétera cette idée sous toutes les formes. Parmi ses œuvres de cette période, il faut encore citer l'Ode à la jeunesse inspirée par l'idéalisme de Schiller et qui fit résonner dans la langue polonaise des accents inconnus jusqu'alors.

Sans cœur, sans âme, les peuples sont des peuples de squelettes! Jeunesse, donne-moi des ailes! Que je prenne mon essor au-dessus du vieux monde, dans les domaines célestes de l'illusion, là où l'enthousiasme fait des miracles, secoue la fleur de la nouveauté et revêt l'espérance de reflets d'or!

Que celui dont l'âge assombrit les yeux, celui qui penche

1. Doch werdet ihr nie Herz zu Herz schaffen,
Wenn es euch nicht von Herzen geht.

vers la terre un front sillonné de rides, voie l'horizon du monde tel que l'embrassent ses débiles regards!

Jeunesse! envole-toi au-dessus de la terre, et avec l'œil du soleil pénètre d'un pôle à l'autre les masses de l'humanité!

Regarde en bas. Cet espace assombri d'une brume éternelle, noyé dans un déluge immonde, c'est la terre. Regarde comme sur ces eaux stagnantes s'est élevé un nautile dans sa conque. Il est, tout ensemble, gouvernail, pilote et navire; il fait la chasse aux mollusques inférieurs; tantôt il s'élève, tantôt il plonge dans les profondeurs. Il ne s'attache point à la vague et la vague ne s'attache point à lui; soudain, comme une bulle, il éclate contre un rocher. Nul n'a connu sa vie, nul n'a connu sa fin. C'est l'égoïsme.

Jeunesse! Pour toi le nectar de la vie n'est doux que lorsque tu le partages avec d'autres. Quand les cœurs célestes s'enivrent d'allégresse, c'est qu'un fil d'or les tient réunis.

Ensemble, jeunes amis; le bonheur de tous, voilà notre but à tous. Forts par l'union, éclairés par l'enthousiasme, marchons ensemble, jeunes amis. Celui-là aussi est heureux qui est tombé au milieu de la carrière; s'il succombe, son corps devient un degré pour monter au palais de la gloire. Ensemble, jeunes amis! Certes la route est âpre et glissante, la violence et la faiblesse en interdisent l'accès. La violence, repoussons-la par la violence; la faiblesse, apprenons dès nos premières années à lutter contre elle!

Celui qui, enfant, sut au berceau briser la tête de l'hydre, jeune homme, étouffera les centaures, arrachera sa victime à l'enfer, ira chercher les lauriers jusqu'au ciel. Monte là où le regard ne peut monter; brise ce que

la raison ne peut briser. Jeunesse, ton vol est puissant comme celui de l'aigle, ton bras comme la foudre.

Épaule contre épaule! Enveloppons de notre chaîne le cercle du monde. Concentrons nos pensées dans un même foyer, dans un même foyer nos âmes. Sors de ton orbite, globe terrestre. Nous te lançons dans des routes nouvelles et, dépouillant ton écorce pourrie, tu retrouveras les années de ton printemps.

Dans les régions du chaos et de la nuit troublées par la lutte des éléments, au seul *Fiat* du Seigneur, le monde des choses se mit en équilibre, les vents mugirent, les ondes coulèrent, les étoiles firent resplendir l'azur.

Ainsi dans le monde de l'humanité règne encore la nuit sombre, les éléments des passions luttent encore; mais que l'amour exhale sa flamme, le monde spirituel sortira du chaos. La jeunesse le fera éclore dans son sein, l'amitié l'affermira dans une éternelle harmonie.

Les glaces des cœurs humains éclatent; les préjugés cessent d'obscurcir les âmes. Salut, aube de la liberté! derrière toi se lève le soleil de la rédemption.

II

La carrière du jeune poète fut brusquement interrompue par la persécution qui s'abattit en 1823 sur une partie de la jeunesse lithuanienne. Le gouvernement russe avait pris ombrage des sociétés secrètes qui s'étaient formées parmi les

étudiants. Elles étaient assez inoffensives; mais elles constituaient des écoles de patriotisme et partant de révolte. Mickiewicz fut arrêté le 23 octobre, à Kowno, et interné à Wilna avec un grand nombre de ses anciens camarades dans le couvent des basiliens converti en prison. La détention, ainsi qu'on en peut juger par les récits du poète lui-même, fut relativement assez douce; les jeunes gens corrompaient leurs gardiens, pouvaient librement communiquer entre eux, se réunir pour prendre le thé, chanter des chansons patriotiques.

Mickiewicz a très fidèlement relaté cet épisode de sa jeunesse dans la troisième partie des *Dziady* où il se met en scène sous les noms de Gustave et de Konrad. Un seul personnage est purement imaginaire dans le tableau tracé par le poète, c'est celui du caporal qui a fait les campagnes de Napoléon et qui raconte les miracles de la Vierge en Espagne.

Cette épreuve inattendue exerça sur l'âme du jeune poète une influence salutaire; elle lui fit oublier les tortures de l'amour dédaigné, elle lui

révéla un amour supérieur, celui de la patrie, quelque peu idéalisée et dont Mickiewicz devait faire un jour la nation type, le Christ des nations, martyrisé pour les péchés du monde. Dans tous ses amours, on ne saurait trop le répéter, il y eut toujours quelque chose de mystique, d'exalté, de supra-terrestre. Le poète raconte cette évolution morale dans l'épisode des *Dziady* auquel j'ai fait allusion plus haut. Il l'a symbolisée dans l'inscription que Gustave prisonnier écrit sur les murs de sa cellule : *Hic obiit Gustavus, natus est Konradus.*

Après six mois de prison, le poète fut relâché. Quelques-uns de ses camarades furent condamnés à la forteresse, à la déportation dans l'intérieur de l'empire, en Sibérie. Plus heureux, Mickiewicz fut simplement envoyé à Pétersbourg, où il reçut l'ordre d'aller occuper un poste au gymnase d'Odessa. C'était l'exil honorable avec une liberté relative et les moyens de vivre, mais c'était l'exil. Le poète ne savait pas quand il lui serait donné de revoir son pays natal.

Obligé bien malgré lui de visiter un pays qu'il

regardait comme le principal auteur des maux de sa patrie, le poète arrivait nécessairement en Russie avec des impressions défavorables, des préventions hostiles. Ces impressions, il les a racontées plus tard (en 1832) dans une série de poèmes pleins de verve et d'amertume : *la Grande Route*, *les Faubourgs*, *Saint-Pétersbourg*, *le Monument de Pierre*, *la Revue*, *la Veille de l'inondation*. Ce sont des pamphlets à la Juvénal; l'Agrippa des *Tragiques*, le Victor Hugo des *Châtiments* salueraient dans leur auteur un membre de la grande famille satirique. Ces poèmes vengeurs, éloquents, parfois injustes — la haine ne raisonne guère — ont été rattachés par l'auteur à la troisième partie des *Dziady*.

Cependant la Russie ne fut pas aussi inhospitalière à l'exilé qu'il avait pu d'abord se l'imaginer. A Pétersbourg, à Odessa, à Moscou, il trouva le plus courtois accueil chez les représentants les plus illustres de la littérature russe, les Joukovsky, les Pouchkine, les Kozlov, les Viazemsky. L'histoire de ces relations littéraires constitue, au milieu des luttes acharnées de la

Russie et de la Pologne, un épisode des plus nobles et des plus consolants [1].

De Pétersbourg, l'exilé fut envoyé à Odessa, où il devait remplir les fonctions de professeur au gymnase; en réalité, il n'occupa point sa chaire et jouit d'un loisir absolu. Il en profita pour visiter la Crimée. Un monde nouveau se révéla à ses yeux émerveillés. Avec Lermontov et Pouchkine, la Crimée et le Caucase avaient renouvelé la poésie russe. Mickiewicz subit le même enchantement. Pour traduire ses impressions, il adopta un genre littéraire importé naguère en Pologne par Sep Szarzynski (mort en 1581), fort négligé depuis, le sonnet. A Odessa, il avait écrit des sonnets lyriques, érotiques, inspirés de Pétrarque, pleins de grâce et de sentiment; en Crimée, il cisela des joyaux poétiques aussi parfaits de forme que peuvent l'être ceux de M. Heredia; j'ajouterai, n'en déplaise à notre illustre contemporain, qu'ils renferment peut-être plus d'idées que les siens. Sur les ruines du khanat de Crimée, Mickiewicz songeait aux épreuves de sa patrie. Je parlais

1. Voir plus loin l'étude sur Mickiewicz et Pouchkine.

tout à l'heure de Pouchkine et de Lermontov : il y aurait un joli chapitre d'histoire littéraire à écrire sur l'orientalisme en poésie. Mickiewicz y figurerait glorieusement à côté des deux maîtres russes, en compagnie de Gœthe, de Rückert, de Byron, de Thomas Moore et de notre Victor Hugo.

Certains compatriotes de Mickiewicz lui reprochaient la complaisance avec laquelle il accueillait les bons procédés des Moscovites. Tout en se laissant aller aux douceurs d'une vie plus facile que celle à laquelle il aurait pu s'attendre, il n'oubliait pas son pays. Il lisait *la Conjuration de Fiesque*, de Schiller, et *le Prince*, de Machiavel. Il s'armait pour une crise qu'il croyait prochaine et en attendant cette crise, il écrivit, pour y préparer ses compatriotes, un récit épique intituté *Konrad Wallenrod*. Le sujet est un épisode de la lutte des Lithuaniens païens contre les chevaliers Teutoniques. Le héros, Konrad Wallenrod, est un Lithuanien enlevé jeune à sa patrie, converti au christianisme et réduit à servir chez les Allemands; le jour où il découvre sa véritable origine, il médite

une vengeance extraordinaire; il se signale par sa bravoure, force l'admiration de ses frères d'armes et réussit à se faire élire grand maître de l'ordre. Une fois établi dans ce poste d'honneur, il entraîne les chevaliers dans des expéditions désastreuses, ruine l'ordre qui avait naguère asservi son pays et meurt châtié de sa trahison par un tribunal vehmique. Telle est, en deux mots, la trame du poème. L'auteur lui a donné pour épigraphe un mot de Machiavel, renouvelé d'ailleurs de l'antiquité : *Bisogna esser volpe e leone.* « Il faut savoir être renard et lion tout ensemble. » Autrement dit, un peuple asservi doit faire semblant d'obéir à ses vainqueurs et préparer la revanche par tous les moyens. Le censeur de Pétersbourg ne comprit pas la portée du poème. Il n'exigea de l'auteur que quelques lignes de respectueux hommage à l'empereur Nicolas et la suppression d'un seul vers, qui donne, il est vrai, la clef de l'œuvre entière :

Tu es un esclave; la seule arme de l'esclave, c'est la tra-
[hison.

Konrad, malgré certaines défaillances, certains

défauts de composition, renferme des tirades épiques, des morceaux lyriques d'une incomparable beauté. Les poèmes les plus achevés de *la Légende des Siècles* peuvent seuls en donner quelque idée. L'œuvre débute par une clairvoyante allusion aux rapports historiques de la Pologne tels que les comprend le poète.

Depuis cent ans écoulés l'ordre Teutonique nage dans le sang des païens du nord; déjè le Prussien a plié le col sous le joug ou pour sauver sa vie a déserté sa patrie. L'Allemand l'a poursuivi dans sa fuite, l'a fait prisonnier, l'a massacré jusqu'aux frontières de Lithuanie.

Le Niémen sépare les Lithuaniens de leurs prisonniers; d'un côté brillent les faîtes des temples païens, murmurent les forêts, asiles des Dieux; de l'autre, plantée sur une éminence, la croix insigne des Allemands cache son front dans le ciel, étend vers la Lithuanie ses bras redoutables, comme si elle voulait étreindre, asservir toutes les terres lithuaniennes.

D'un côté les jeunes Lithuaniens — bonnets en peau de loup-cervier, vêtements en peau d'ours, — l'arc sur l'épaule, la main pleine de dards, se glissent, suivant les mouvements des ennemis; de l'autre, sous le casque et la cuirasse, l'Allemand se tient immobile sur son cheval, les yeux fixés sur les remparts ennemis il charge son mousquet, égrène son chapelet.

Les uns et les autres ils gardent les passages; ainsi le Niémen, jadis renommé pour son hospitalité, le Niémen qui unissait les États de deux peuples est maintenant

pour eux le seuil de l'éternité. Nul, sans risquer sa vie ou sa liberté, ne peut franchir ses ondes interdites. Seule une branche de houblon lithuanien, attirée par les charmes d'un peuplier prussien, s'élance le long des saules et des herbes aquatiques, allonge hardiment ses bras, comme au temps jadis, franchit les flots, gracieuse guirlande, et sur la rive étrangère va se joindre à son amant. Seuls les rossignols de la chênaie de Kowno, comme au temps jadis, échangent leurs chansons lithuaniennes avec leurs frères des monts Zapuszczanski, ou développant leurs libres ailes vont se rendre visite sur des îlots communs.

Et les hommes! Les hommes, la guerre les a séparés. L'antique amitié des Prussiens et des Lithuaniens, ils l'ont oubliée. Seul l'amour la rapproche parfois... J'ai connu deux amants.

O Niémen bientôt s'élanceront sur tes ondes des hordes qui apporteront le meurtre et l'incendie; bientôt tes rives jusqu'alors épargnées, la hache les dépouillera de leurs vertes couronnes, le grondement des canons fera fuir les rossignols de leurs bois; les liens qu'avait formés la chaîne d'or de la nature, la haine des nations les a tous brisés. Elle a tout brisé, mais les cœurs des amants s'unirent de nouveau dans les chants du waïdelote [1].

Tous les patriotes savent par cœur les beaux vers du chant du waïdelote où Mickiewicz a défini le rôle national de la poésie.

O poésie populaire, tu es l'arche d'alliance entre les temps anciens et les temps nouveaux; en toi le peuple

1. Prêtre, mage lithuanien.

dépose les armes de ses chevaliers, la trame de ses pensées, la fleur de ses sentiments.

Arche! nul coup ne pourra te briser tant que ton peuple ne te dédaignera point. O poésie populaire, tu veilles au seuil du sanctuaire des souvenirs nationaux; tu as les ailes et la voix de l'archange; tu tiens aussi parfois le glaive de l'archange.

Konrad Wallenrod a peut-être contribué à provoquer la malheureuse révolution de 1830; elle n'eut pas les mêmes résultats que la politique, tout ensemble héroïque et perfide, de Wallenrod. D'une façon générale, l'œuvre de Mickiewicz a dû entretenir chez ses compatriotes des sentiments héroïques, des illusions généreuses qui jusqu'ici n'ont abouti qu'à de lamentables désastres. Tout en conseillant l'emploi de moyens très humains, comme la trahison, Mickiewicz a toujours prêché un indomptable idéalisme. « Mesure, dit-il quelque part, tes forces à ton but et non ton but à tes forces. » En 1830, en 1863, les Polonais n'ont que trop écouté ses conseils. Beaucoup reconnaissent aujourd'hui que les circonstances tracent d'autres devoirs aux hommes de la génération présente; tous ou presque tous

sont d'accord pour glorifier le poète qui ne voulut jamais désespérer de l'avenir.

Le mysticisme dont nous avons déjà noté les premiers germes chez Mickiewicz se développa encore pendant son dernier séjour à Pétersbourg, sous l'influence de son compatriote le peintre Oleszkiewicz, un doux maniaque dont les tableaux sont un peu oubliés, mais dont la physionomie visionnaire revit probablement dans l'abbé Pierre de la troisième partie des *Aïeux*. C'est à Pétersbourg que Mickiewicz connut la célèbre pianiste Marie Szymanowska, née Wolowski, dont il devait plus tard épouser la fille. C'est encore à Pétersbourg qu'il écrivit un poème oriental intitulé *le Farys*, poème dont il offrit plus tard la traduction française à notre célèbre compatriote, David d'Angers. C'est la description de la course d'un cavalier arabe à travers le désert, tableau symbolique des obstacles que le génie réussit à franchir pour atteindre l'idéal rêvé. Il serait intéressant de comparer ces vers fougueux au *Mazeppa* de Hugo; pour ceux de mes lecteurs — et ils sont légion — qui ne lisent point le polonais,

mais qui s'y connaissent en musique, je signalerai un autre terme de comparaison, le mouvement furieux, la fougue fantastique du *Roi des aulnes* de Schubert.

Malgré l'accueil affectueux qu'il avait trouvé, malgré la sympathie qu'y rencontraient les œuvres de son génie, la Russie n'était pour Mickiewicz qu'un lieu d'exil. Du moment où il ne pouvait retourner en Lithuanie, il préféra passer à l'étranger. D'ailleurs, la police et la censure commençaient à s'émouvoir; à Varsovie, défense était faite aux journaux de s'occuper de ses œuvres; à Pétersbourg, le poète se sentait surveillé. Au mois de mai 1829, il réussit à se procurer un passeport et partit pour l'Allemagne.

III

Il visita Berlin, où il suivit quelques leçons du célèbre Gans; Dresde, où vivait une nombreuse colonie polonaise et où ses compatriotes retrouvaient tant de souvenirs de leur histoire; Prague, où il put constater les généreux efforts du peuple

tchèque pour renouer la chaîne de ses glorieuses traditions; Karlsbad, où il rencontra un compagnon de sa jeunesse, Édouard Odyniec, un poète de talent dont les œuvres, notamment des traductions de Byron, occupent un rang fort honorable dans la littérature polonaise.

Odyniec accompagna Mickiewicz dans ses voyages en Allemagne, en Suisse, en Italie. Il nota au jour le jour, dans des lettres écrites en polonais, les conversations de son ami, les incidents de leurs excursions. Plus tard, en 1867, il publia ces curieux récits. Malheureusement, il eut l'idée de les remanier et de les embellir, et on peut craindre que certains détails n'aient été amplifiés, exagérés par l'imagination du vieillard. Mickiewicz n'était plus là pour réclamer et faire rectifier les erreurs. D'autre part, l'édition a paru à Varsovie sous le contrôle de la censure, et bien des souvenirs ont dû nécessairement être sacrifiés. Néanmoins, malgré des inexactitudes et des lacunes, ces lettres constituent une série de documents fort importants pour la biographie du poète et une lecture des plus attachantes.

L'épisode le plus intéressant du voyage en Allemagne, c'est la visite que les deux poètes firent ensemble au patriarche de la littérature allemande, à Gœthe. Le maître accueillit ses jeunes confrères avec la plus grande bienveillance et voulut même conserver dans sa galerie le portrait d'Adam Mickiewicz. La photographie n'était pas encore inventée ; le peintre Schmeller prit une esquisse, qui nous a été conservée [1]. Mickiewicz rencontra, à Weimar, David d'Angers, qui fit son médaillon et auquel il offrit en échange la traduction française du *Farys*. C'est la seule de ses œuvres qu'il ait pris la peine de mettre lui-même en notre langue.

Les deux voyageurs visitèrent encore ensemble Francfort, Bonn, Heidelberg, Strasbourg. Durant ces voyages, Mickiewicz observait beaucoup, causait peu, écrivait encore moins. Odyniec le sollicitait en vain de noter ses impressions. Au moment de quitter l'Allemagne, il le pria de lui communiquer son journal. Mickiewicz ouvrit son

1. Voir la *Revue encyclopédique Larousse*, n° du 3 déc. 1898. J'y ai donné de curieuses illustrations que je ne puis reproduire ici.

portefeuille et lui montra une feuille où il avait écrit ces deux lignes :

ALLEMAGNE. Hambourg, Bifteck, — Weimar, Gœthe, — Bonn, Pommes de terre.

Et c'était tout. Le poète avait parfois des moments d'*humour* qui contrastaient singulièrement avec la tournure grave et mystique de son esprit.

La France attirait peu Mickiewicz; il se contenta de toucher à Strasbourg sans pousser plus loin. Il gagna l'Italie par la Suisse. En passant le Splügen, il donna un dernier adieu au souvenir de Maryla dans des vers d'une tournure tout antique que Virgile n'eût point désavoués, qu'André Chénier eût signés avec enthousiasme :

Ne pourrai-je donc jamais me séparer de toi?... Sur terre, sur mer, me suivras-tu partout? Sur les glaciers, je vois briller les traces de tes pas; dans les cascades des Alpes, j'entends le son de ta voix....

... Oh! je te conduirais par la main à travers ces rochers, je me jetterais le premier dans l'écume des torrents, j'entasserais des cailloux pour que ton pied n'eût même pas à effleurer la surface des ondes. Je réchaufferais de mes baisers tes mains engourdies par le froid. Puis nous reposerions dans le chalet des montagnards; je me dépouille-

rais de mon manteau pour t'en couvrir, et là, devant le feu des bergers, tu dormirais, tu t'éveillerais sur mon cœur.

Mickiewicz séjourna en Italie, d'octobre 1829 à juillet 1830. Ce séjour a laissé peu de traces dans ses écrits. Il était trop absorbé par les spectacles extérieurs, par les charmes de la vie sociale pour avoir le temps de se recueillir. L'image de Maryla s'effaçait de plus en plus de son cœur et d'autres allaient la remplacer. Ce fut d'abord celle d'une belle Italienne, une certaine signora Rachel qui accompagna le poète de Milan à Venise et paraît lui avoir inspiré un caprice éphémère, puis celle d'une jeune compatriote, Eva Ankwicz, dont la famille avait accueilli Mickiewicz avec la plus affectueuse bienveillance; mais le père était un riche magnat, le poète était pauvre; Eva Ankwicz resta pour lui une sœur. Il écrivit pour elle la pièce intitulée *A mon cicerone*, qui se termine par ces vers significatifs : « Tu sais pénétrer le fond des cœurs; tu devines leur passé. Peut-être sais-tu aussi l'avenir du pèlerin. » Autrement dit, l'avenir du pèlerin dépend de toi. Plus tard il lui

fit jouer un rôle dans la troisième partie des *Dziady* (scène V).

Il met dans sa bouche quelques vers mystiques d'un lyrisme exquis. Quant à son père, il l'a peut-être dépeint dans *Pan Tadeusz* (chant X), sous les traits de l'orgueilleux pannetier Horeszko qui refuse sa fille au pauvre Jacek Soplica :

Ah! s'il m'avait refusé ouvertement.... Car il savait nos sentiments, s'il n'avait pas reçu mes visites. Qui sait? Je serais peut-être parti, je me serais fâché, je l'aurais injurié.... A la fin je l'aurais laissé tranquille. Mais lui, dans son orgueil perfide, il inventa un autre artifice. Il affecta de dire qu'il ne lui était même pas venu à l'esprit que je pusse aspirer à une telle alliance, etc.

Les admirateurs du génie de Mickiewicz ont peut-être le droit de regretter que cette union ne se soit pas réalisée. Elle lui eût apporté la société d'une compagne tout ensemble pieuse, patriote et intelligente qui aurait excité et discipliné son génie; elle lui eût assuré une situation matérielle qui lui aurait permis d'écouter en paix les inspirations de la muse; elle l'aurait maintenu dans une sphère sereine, loin des tempêtes politiques et des affres de la lutte pour la vie. L'orgueilleux

magnat Ankwicz se croyait d'une trop grande famille et aurait cru déroger en s'alliant à un Mickiewicz. Il se trompait singulièrement; qui saurait aujourd'hui son nom si Mickiewicz ne l'avait honoré de son amitié?

Henriette Ankwicz, son amie Marceline Lempicka, le prêtre Choloniewski exercèrent une sérieuse influence sur la vie spirituelle de Mickiewicz. Il était profondément catholique, très croyant, à l'occasion superstitieux; mais sa foi s'était refroidie pendant un long séjour chez les orthodoxes et chez les luthériens. Elle se réchauffa au contact affectueux de ses compatriotes; Lamennais et Montalembert, que le poète rencontra dans la ville éternelle, confirmèrent encore chez le poète, je ne dirai pas cette conversion, mais ce renouveau de la croyance et des pratiques religieuses. Il avait plus que jamais besoin de la foi pour supporter les épreuves personnelles qui l'attendaient et celles qui allaient fondre sur son pays. Il n'espérait rien de bon pour lui; au mois de novembre 1830, à la veille même de la révolution néfaste de Varsovie, il écrivit les vers

célèbres *A la mère polonaise*. Ces vers n'étaient certes pas un chant d'insurrection. Ils ne prédisaient aux jeunes patriotes que des échecs, des misères, des douleurs, la prison, l'exil.

Mickiewicz vit éclater la révolution de novembre sans surprise, mais sans enthousiasme. Il n'écrivit point pour elle de chants de guerre, il ne lui a consacré que trois poèmes, dont l'un, *la Redoute d'Ordon*, est assurément l'une de ses œuvres le plus remarquables. Il était à Rome, bien loin de son pays, quand il apprit le soulèvement de Varsovie; les communications étaient lentes et coûteuses. Le voyageur, peu ménager de sa bourse, l'avait précisément vidée au service d'un ami, le poète-philosophe Étienne Garczynski. Cependant il était le barde national de la Pologne; il devait à son pays, il se devait à lui-même d'aller le rejoindre au moment où ses destinées se jouaient sur les champs de bataille. Qu'aurions-nous pensé de Victor Hugo s'il était resté à Guernesey, au lendemain de Sedan, à la veille du siège de Paris? Mickiewicz ne pouvait songer à passer par la Galicie; il gagna la Grande-Pologne, le duché de

Posen. Il vécut quelque temps sur la frontière, attendant une occasion de la franchir qui ne se présenta point. Ses compatriotes n'avaient, hélas! que trop suivi les conseils idéalistes qu'il leur donnait naguère. Ils avaient « mesuré leur force à leurs desseins, et non pas leurs desseins à leur force ». Ils avaient abouti à un échec fatal, inévitable. Le poète de *Wallenrod* n'avait pu s'associer à leurs luttes; il voulut partager leur exil. Jusque-là il avait voyagé avec un passeport russe; il avait été reçu avec considération par les représentants diplomatiques du gouvernement russe. Il se fit volontairement émigré.

L'Allemagne n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui : une partie de ses peuples était accessible aux idées généreuses; les malheurs de la Pologne excitaient de nombreuses sympathies. Mickiewicz trouva à Dresde un asile qu'on lui eût certainement refusé un demi-siècle plus tard. C'est à Dresde que l'illustre romancier Kraszewski fut arrêté en 1883, sous prétexte d'avoir voulu attenter à l'intégrité de l'empire allemand en faisant de l'espionnage au profit de la France!

Plus heureux, Mickiewicz trouva dans la capitale de la Saxe une hospitalité qui lui permit de reprendre des travaux littéraires trop longtemps interrompus par ses voyages. Sous l'impression des nouveaux désastres qui venaient d'accabler sa patrie, il écrivit l'épisode qui figure dans ses œuvres comme la troisième partie de *Dziady*. Il n'était pas en état de chanter les événements d'une guerre à laquelle il était resté étranger. Il avait retrouvé à Dresde quelques Lithuaniens. Il revint sur ses souvenirs de jeunesse. Il entreprit de raconter les persécutions qui, dix ans plus tôt, avaient brisé sa carrière, jeté quelques-uns des hommes de sa génération dans la prison ou dans l'exil. Il fit de ce douloureux épisode un drame en vers, ou plutôt une série de scènes dont, sous les noms de Gustave et de Konrad, il est tour à tour le protagoniste. Il nous introduit d'abord dans ce couvent des basiliens où il avait été enfermé en attendant l'arrêt qui l'obligea à quitter la Lithuanie; il met dans la bouche de ses compagnons le récit de leurs angoisses. Un prisonnier anonyme, dans lequel on reconnaît aisément le

poète, dort dans sa cellule. Les bons et les mauvais anges se disputent son âme. Tout à coup le prisonnier s'éveille, et sur les murs de sa cellule il trace cette inscription : *Gustavus obiit. Hic natus est Conradus.* Gustave est mort; c'est-à-dire le héros romanesque de Mme de Krudener, l'adorateur de Maryla, le poète des élégies amoureuses; ici Konrad est né : Konrad, c'est-à-dire le héros épique (Konrad Wallenrod), l'homme d'action qui conduira son peuple à de meilleures destinées. Mais ce Konrad, dans la pensée de Mikiewicz, n'est pas un chef guerrier, un homme politique, il est bien plus, c'est le *vates* qui, par la seule vertu de la poésie, transporte les masses, renverse les trônes, renouvelle la face du monde. Mickiewicz a vu échouer les combinaisons des hommes politiques et la valeur des guerriers. Mais il croit à l'existence d'une vertu supérieure, émanée du ciel; il croit qu'il y a des hommes qui, même dans les fers, peuvent « faire crouler ou relever les trônes par la seule puissance de la pensée et de la foi ». Il sera cet homme. Au milieu des récits de ses camarades, Konrad s'ab-

sorbe tout à coup dans une rêverie profonde. Il entonne d'abord un chant de vengeance; puis, resté seul dans sa cellule, il se raconte à lui-même les pouvoirs étranges dont il est doué, la vertu surnaturelle de ses chants. Il incarne tout un peuple, il provoque le Créateur, il le somme de faire régner ici-bas la justice; son adjuration se termine par un blasphème; il tombe évanoui. On me permettra de citer en entier ce morceau célèbre.

KONRAD

Seul.... Qu'ai-je besoin des hommes? Suis-je un chanteur pour les hommes? Où est l'homme qui écoutera jusqu'au bout toute la pensée de mes chants, dont l'œil embrassera tous les rayons de son âme? Malheureux celui qui fatigue sa voix et sa langue pour les hommes! La langue ment à la voix et la voix à la pensée. La pensée s'envole rapide de l'âme, avant de se briser sur les paroles; les paroles absorbent la pensée et tremblent au-dessus de la pensée, comme le sol au-dessus d'une rivière souterraine, invisible. Au tremblement du sol, les hommes devineront-ils la profondeur des abîmes, devineront-ils la direction de leurs ondes?

Le sentiment s'agite dans l'âme, s'enflamme, s'embrase comme le sang dans ses profonds et invisibles canaux. Autant les hommes voient de sang sur mon visage, autant seulement ils devinent de sentiment dans mes hymnes.

O mon chant, tu es une étoile au delà des confins du monde. Le regard humain envoyé à ta poursuite ne saurait t'atteindre même avec des ailes de cristal. Il se heurtera seulement contre la voie lactée ; il verra bien qu'il y a là des soleils, mais il ne pourra ni les compter ni les mesurer. Vous, mes chants, vous n'avez besoin ni des yeux ni des oreilles de l'homme.

Coulez dans les profondeurs de mon âme, resplendissez sur ses hauteurs, comme des torrents souterrains, comme des étoiles supracélestes.

Toi, Dieu! toi, nature, écoutez-moi. Voici une harmonie, voici des chants dignes de vous.

Je suis le maître! Maître, j'étends mes mains; maître, je les étends jusqu'au ciel, je les pose sur les étoiles, comme sur les verres d'un harmonica. D'un mouvement tantôt rapide, tantôt lent, les étoiles s'ébranlent à mon souffle : des millions de tons en découlent; dans ce million, c'est moi qui les produis tous, moi qui les connais tous. Je les accorde, je les divise, je les unis, je les combine en arcs-en-ciel, en accords, en strophes. Je les épanche en sonorités, en rubans d'éclairs.

Je retire les mains, je les étends au delà des limites du monde; ces globes de l'harmonica se sont arrêtés. Je chante moi-même.... J'écoute mes chants.... Ils sont longs, modulés comme les souffles des vents; ils pénètrent les abîmes de l'océan des peuples. Ils gémissent comme la douleur, ils hurlent comme la tempête; les siècles leur font sourdement écho. Chaque son vibre et rayonne à la fois; je l'ai dans l'œil, je l'ai dans l'oreille. Aussi quand le vent soulève les nuages, je reconnais sa vitesse à son sifflement, je le vois dans le mouvement des nuages.

De tels chants sont dignes de Dieu et de la nature. C'est l'hymne grandiose, c'est l'hymne création. C'est

l'hymne force, c'est l'action, c'est l'hymne immortalité. Je sens l'immortalité, je créé l'immortalité. Qu'as-tu pu faire de plus grand, ô Seigneur?

Regarde comme je tire ces pensées de moi-même; je les incarne dans des paroles; elles volent, elles se répandent sous les cieux, elles roulent, elles jouent, elles resplendissent; les voilà loin; je les sens encore. Je me réjouis de leurs charmes, je palpe leurs contours arrondis, je devine leurs mouvements par la pensée. Je vous aime, ô mes enfants inspirés, mes pensées! mes étoiles! mes sentiments! mes orages! Au milieu de vous je me dresse comme un père au milieu de ses enfants. Toutes vous êtes à moi!

Je vous foule aux pieds, vous tous poètes, vous tous sages et prophètes que l'univers admirait jadis. Si vous pouviez errer encore parmi les enfants de votre âme, s'il vous était donné d'écouter toutes les louanges, tous les applaudissements et de les trouver justes, de sentir rayonner sur vos fronts tous les feux d'une gloire éternelle, d'entendre toute la musique des louanges, de recueillir toutes les palmes entassées par les siècles et les générations, vous ne sentiriez pas la plénitude de bonheur et de force dont je jouis aujourd'hui dans cette nuit solitaire où je chante pour moi, pour moi seul.

Oui, je suis sensible, je suis fort et intelligent. Jamais je ne l'ai éprouvé comme aujourd'hui. Aujourd'hui je touche à mon zénith. Ma puissance atteint son apogée; aujourd'hui je saurai si je suis le plus grand de tous ou seulement une victime de l'orgueil. Aujourd'hui c'est l'instant du destin; aujourd'hui je tendrai par un suprême effort les ressorts de mon âme; aujourd'hui c'est l'heure de Samson, l'heure où, prisonnier aveugle, il méditait au pied de la colonne. Je vais dépouiller mon corps et, pur

esprit, m'envoler. C'est le vol qu'il me faut. Je franchirai l'orbite des planètes et des étoiles. J'irai juxqu'aux régions où la nature confine au Créateur.

Je les ai,... je les ai, je les ai, mes deux ailes; elles me suffiront. Je les étendrai du couchant à l'aurore : de la gauche j'atteindrai le passé, de la droite l'avenir, et sur les rayons du sentiment, j'arriverai jusqu'à toi et je pénétrerai tes sentiments, à toi qui, dit-on, sens dans le ciel.

M'y voici. Vois-tu quelle est ma puissance, vois-tu jusqu'où mes ailes peuvent atteindre?

Mais je suis homme, et là-bas sur la terre mon corps est resté. C'est là-bas que j'ai aimé, c'est dans ma patrie qu'est mon cœur. Mais mon amour sur la terre, mon amour ne s'est pas posé sur un seul homme comme un insecte sur une rose, ni sur une famille, ni sur un siècle. J'aime un peuple tout entier. J'ai étreint dans mes bras toutes ses générations passées et à venir; je les ai pressées sur mon sein comme un ami, comme un amant, comme un époux, comme un père. Je veux le relever, le rendre heureux; je veux qu'il fasse l'admiration du monde. J'ignore les moyens; je suis venu ici les chercher; je suis venu armé de toute la puissance de la pensée, de cette puissance qui a ravi ta foudre aux cieux, qui a découvert la marche de tes planètes, pénétré les abîmes de la mer. J'ai bien plus : j'ai cette puissance que les hommes ne donneront pas, j'ai le sentiment qui se couve en lui-même, comme un volcan, et qui parfois se traduit seulement par la fumée des paroles. Et, cette puissance, je ne l'ai prise ni à l'arbre de l'Eden, au fruit de la science du bien et du mal, ni aux livres, ni aux traditions, ni aux solutions des problèmes, ni aux mystères de la magie. Je suis né créateur. D'où te sont

venues tes forces, de là viennent aussi les miennes. Car tu n'es pas allé les chercher.... Tu les possèdes, tu ne crains pas de les perdre,... moi non plus. Que tu me l'aies donné ou que je l'aie pris où tu l'as pris toi-même, j'ai l'œil vif et puissant. Dans mes moments de force, si je regarde les caravanes des nuages, si j'écoute les oiseaux voyageurs emportés sur une aile dont on aperçoit à peine le mouvement, je n'ai qu'à vouloir : mon regard les arrête comme dans un filet. Les oiseaux font entendre un chant plaintif, mais tant que je ne les lâcherai point, tes vents ne pourront les enlever. Si je contemple une comète de toute la force de mon âme, tant que mes yeux la fixent, elle ne bougera point. Seuls les hommes dépravés, vains, mais immortels, ne me servent point, ne me connaissent pas, nous ignorent tous deux, moi et toi. Je cherche le moyen d'agir sur eux, ici, dans le ciel. Ce pouvoir que j'ai sur la nature, je veux l'exercer sur les âmes. D'un geste je gouverne les oiseaux et les étoiles; ainsi je dois gouverner mes semblables non par les armes — l'arme repousse l'arme, — non par les chants — ils sont longs à venir, — non par la science — elle se corrompt vite, — non par les miracles,... ils font trop de bruit. Je veux gouverner par le sentiment qui est en moi. Ce que je veux, qu'ils le devinent à l'instant même, qu'ils l'accomplissent pour leur bonheur; et s'ils résistent, qu'ils souffrent et succombent. Que les hommes soient pour moi comme la pensée et les paroles dont, quand il me plaît, je forme mes chansons. C'est ainsi, dit-on, que tu règnes.

Tu sais que je n'ai point corrompu la pensée, appauvri la langue. Si tu me donnais un pouvoir égal sur les âmes, je ferais de mon peuple comme un cantique vivant, je ferais un miracle plus grand que les tiens; je créerais un cantique de bonheur.

Donne-moi l'empire des âmes. Cet édifice mort que la foule appelle le monde et qu'elle loue par habitude, je le méprise tellement, que jusqu'ici je n'ai pas essayé de voir si ma parole ne pourrait pas le détruire en un instant. Mais je sens en moi que si je comprimais, si j'illuminais ma volonté, si j'en tendais les ressorts, je pourrais éteindre cent étoiles, en allumer cent autres. Car je suis immortel, et dans l'orbite de la création il est d'autres immortels; il n'en est point de plus grand que moi. O toi le plus haut dans les cieux, c'est toi que j'ai cherché, moi le plus haut des êtres qui sentent dans cette vallée terrestre. Je ne t'ai pas encore rencontré jusqu'ici; je devine que tu es. Il faut que je te rencontre, il faut que je sente ta supériorité. Je veux la puissance, donne-moi ou indique-moi les moyens de l'avoir. J'ai entendu raconter qu'il existait naguère des prophètes, maîtres des âmes, et je le crois; mais ce qu'ils pouvaient, je le peux. Je veux avoir la puissance telle que tu la possèdes. Je veux régner sur les âmes, comme tu règnes sur elles.

(*Long silence. Konrad reprend d'un ton ironique :*)

Tu gardes le silence,... tu gardes le silence. Je sais maintenant,... je te connais bien. J'ai compris qui tu es et comment tu gouvernes. Menteur celui qui t'a appelé amour : tu n'es que sagesse.... C'est par la pensée, ce n'est point par le cœur que les hommes connaîtront tes voies. C'est par la pensée, non par le cœur qu'ils découvriront le dépôt de tes armes. Celui-là seul qui s'est plongé dans les livres, dans les métaux, dans les nombres, dans les cadavres, celui-là seul a réussi à s'assurer une part de ta puissance.... Il invente un poison, la poudre, la vapeur; il invente des rayons, des fumées, des bruits; il invente la légalité et la chicane pour en imposer aux savants et aux ignorants. Tu as donné aux pensées la

jouissance du monde; tu laisses les cœurs dans une torture éternelle. Tu m'as donné la vie la plus courte et le sentiment le plus fort....

Tu te tais.... Cependant tu as combattu en personne contre Satan. Je te provoque solennellement. Ne me méprise pas. Je ne suis pas seul, bien que seul je me sois élevé jusqu'à toi. Sur la terre je suis par le cœur associé à un grand peuple. J'ai derrière moi des armées, des puissances, des trônes. Si je me mets à blasphémer, je te livrerai des combats plus sanglants que Satan lui-même. Il combattit avec des intelligences, moi je ferai appel aux cœurs. J'ai souffert, j'ai aimé, je suis né dans les tourments et dans l'amour. Quand tu m'as ravi le bonheur de ma vie, j'ai ensanglanté mes poings sur ma propre poitrine. Je ne les ai point levés contre le ciel.

Maintenant mon âme est incarnée dans ma patrie, mon corps a absorbé mon âme; moi et la patrie c'est tout un. Je m'appelle million; car c'est pour des millions que j'aime et que je souffre des tortures. Je regarde ma pauvre patrie, comme un fils contemple son père attaché sur la roue; je sens les souffrances de toute ma nation, comme une mère sent dans son sein les douleurs de son fruit. Je souffre, je délire. Et toi, sagement, joyeusement, tu gouvernes toujours, tu juges toujours, et on dit que tu es infaillible. Écoute, s'il est vrai — comme on me l'apprit à croire avec une foi filiale dès mon arrivée en ce monde, — s'il est vrai que tu aimes, que tu as aimé ce monde en le créant, si pour ta création tu as une âme paternelle, s'il était un cœur sensible dans le nombre des êtres que tu as enfermés dans l'arche et sauvés du déluge, si ce cœur n'est point un monstre né par hasard et condamné à mourir avant l'âge, si sous ton gouvernement le sentiment n'est point le désordre, si tu ne consi-

dères pas un million d'hommes criant au secours comme le règlement d'un compte embrouillé, si l'amour est bon à quelque chose dans ton univers et n'est pas seulement de ta part une erreur de calcul....

(*Ici, chœur des démons qui encouragent Konrad à blasphémer, et des anges qui gémissent sur sa chute.*)

Tu te tais.... Je t'ai ouvert le fond de mon cœur.... Je t'en conjure, donne-moi le pouvoir, donne-m'en une part misérable, une part de ce que l'orgueil a conquis sur la terre. Avec cette seule part, que de bonheur je créerais!... Si tu ne veux pas la donner au cœur, donne-la à l'intelligence. Tu le vois, je suis le premier des hommes et des anges. Je te connais mieux que tes archanges, je suis digne de partager avec toi le pouvoir. Si je n'ai pas deviné, réponds.... Tu te tais.... Je ne mens pas.... Tu te tais.... Tu comptes sur la vigueur de ton bras. Sache que le sentiment brûle ce que la pensée ne brise pas. Regarde mon foyer, le sentiment. Je l'assemble, je le concentre pour qu'il brûle plus puisamment, je l'enserre dans le trépied de fer de ma volonté, comme la charge dans le canon destructeur.

(*Voix des démons* :) Joue! Feu! (*Voix des anges* :) Pitié, Seigneur!

Réponds, car je vais foudroyer ta nature; si je ne la réduis pas en ruine, j'ébranlerai toute l'étendue de ton empire. Car je ferai retentir ma voix à travers toute la création, une voix qui passera de génération en génération. Je crierai que tu es non pas le père du monde, mais....

(*La voix du diable* :) Le tsar.

(*Konrad reste un instant immobile, chancelle et tombe évanoui.*)

Il serait trop long de discuter ici la genèse de ce morceau célèbre dans lequel on retrouverait en cherchant bien l'influence du *Prométhée* d'Eschyle et de Gœthe, du *Moïse* et du *Stello* d'Alfred de Vigny, peut-être aussi des doctrines de Schelling. L'ampleur du style, l'allure dithyrambique des couplets, la richesse des images, l'audace extraordinaire de la pensée en font assurément un des morceaux les plus remarquable de toutes les littératures. Il produisit une impression prodigieuse sur les compatriotes de l'auteur; les malheurs qu'ils avaient subis et l'ardeur de leur foi catholique les prédisposaient, eux aussi, au mysticisme; certains crurent vraiment voir dans le poète le Messie, l'homme providentiel qu'ils attendaient. D'ailleurs, à ce morceau d'une forme si étrange, Mickiewicz en fait succéder un autre d'allures encore plus mystiques, qui nous semble bien bizarre aujourd'hui et qui paraît avoir été écrit dans un état psychologique où la pensée confine au rêve, où l'hallucination se confond avec la réalité. C'est la vision du prêtre Pierre, personnage dans lequel Mickiewicz a, dit-on, mis

quelques traits du caractère de son mystique ami le peintre Oleszkiewicz. Ce prêtre a relevé Konrad évanoui, exorcisé les démons qui le possédaient. Mais qui l'exorcisera lui-même? Il n'entreprend pas de lutter contre Dieu, de le provoquer à un duel nécessairement inégal. Il fait mieux ou pire. Il lui arrache les secrets de l'avenir. Il révèle au peuple la venue d'un sauveur. Parmi ces jeunes gens arrachés à leur patrie,

Un enfant est sauvé... Il grandit.... C'est un vengeur.... Sa mère fut une étrangère. Son songe est celui des héros d'autrefois. Son nom sera 44.

Mickiewicz avait beaucoup pratiqué les écrivains mystiques, Saint-Martin notamment; il y avait trouvé sur la puissance des nombres des considérations que je me garderais bien de chercher à résumer. J'aurais trop peur de ne pas les comprendre et de n'être pas compris.... Hélas! dans l'émigration beaucoup crurent comprendre et les rêveries suscitées par le poète furent pour ses compatriotes tour à tour une source d'espérances radieuses et d'amers désenchantements [1].

1. Quelques-uns crurent la prophétie réalisée quand Napo-

Ce héros 44, le prêtre Pierre le décrit ainsi : « C'est un homme formidable, il a trois fronts et trois visages.... Trois cités s'étendent à ses pieds,... trois limites du monde tremblent quand il appelle. » Il ne faudra pas nous étonner quand nous verrons plus tard le poète qui avait écrit ces vers faire de sa chaire un trépied de sibylle et tomber dans les rêveries fantastiques du messianisme.

A cette vision du prêtre Pierre vont succéder des scènes plus réalistes ; toutefois le surnaturel y jouera encore son rôle, soit par l'intervention des anges, soit par l'interprétation que le poète prête à certains événements, soit par les prédictions qu'il placera encore dans la bouche de ses héros. Le surnaturel, ce n'est pas pour Mickiewicz, comme pour Gœthe, un simple procédé, une *machine poétique*. Il y vit et il en vit. Il aurait pu lui appliquer le mot de saint Paul : *In illo vivimus, movemur et sumus*. Il est, par sa foi

léon III monta sur le trône. En effet, avec XLIV on pouvait, avec un peu de bonne volonté, faire XLN, ce qui peut vouloir dire en polonais XIAZE LUDWIK NAPOLEON (le prince Louis-Napoléon). Lui aussi devait tromper les espérances que l'émigration avait mises en lui.

naïve, un paysan de la Russie Blanche, un chrétien du moyen âge. Comme les enfants, il croit surtout au surnaturel qu'il s'est créé lui-même.

De la prison où les détenus attendent l'arrêt fatal, il nous transporte dans la chambre d'un sénateur russe. Les démons obsèdent son sommeil, lui suggèrent les plus terribles cauchemars. Il rêve tour à tour qu'il est au comble des faveurs, puis qu'il est tombé en disgrâce. De Wilna, nous passons sans transition dans un salon de Varsovie. De beaux messieurs et de belles dames s'entretiennent sur un ton assez léger des misères de la Lithuanie.

Un poète menace de lire un poème didactique sur la culture des petits pois. Un patriote essaie en vain d'intéresser cette société frivole aux persécutions des philarètes, aux tortures subies par l'un d'entre eux, Cichowski. On écoute d'une oreille distraite ce poignant récit; on se demande s'il peut constituer la matière d'un poème. Les classiques, auxquels Mickiewicz n'a point pardonné leurs critiques du temps jadis, réclament en faveur du passé des idylles, de la mythologie.

A vrai dire, je n'aime point beaucoup cette scène. Sans doute elle se rapporte en 1824, mais elle a été écrite en 1832. Or, Varsovie venait d'être le théâtre de sanglants épisodes plus dignes d'être chantés sur le mode héroïque. Mickiewicz a eu la rancune un peu longue. Ce n'était pas le moment pour le poète patriote de venger les injures du poète romantique. S'il était resté jusqu'à la fin de ses jours en pleine possession de son génie, s'il avait donné lui-même une édition définitive de ses œuvres, il en eût peut-être retranché cette scène. Elle ne constitue pas un hors-d'œuvre. Il n'y a point de hors-d'œuvre dans un poème dialogué qui consiste uniquement en une série d'épisodes plus ou moins rattachés les uns aux autres. Mais elle laisse une impression pénible. J'ignore si les critiques polonais ont déjà fait cette objection; ils sont encore sous le charme douloureux qui se dégage de la personne du poète. Ils la feront certainement plus tard, quand le recul des siècles leur donnera la liberté d'appréciation qui semble parfois leur manquer encore aujourd'hui.

De Varsovie nous revenons à Wilna, chez le

sénateur. Mickiewicz n'épargne point cet ennemi de ses compatriotes. Il le représente sous les côtés les plus ignobles, les plus bas. Il traite en conspirateur le fils d'un marchand russe qui vient réclamer une créance, il écoute avec volupté le récit des tortures infligées à un étudiant polonais, il reçoit plus que brutalement une mère qui vient lui demander la grâce de son fils. Il menace de la potence un prêtre qui a osé s'intéresser à la mère et au fils. Parmi ses complaisants figurent un général russe, Baïkov, et un médecin polonais dans lequel il n'est pas difficile de reconnaître Becu, le beau-père du poète Slowacki. Slowacki ne pardonna jamais à Mickiewicz le rôle qu'il avait fait jouer au mari de sa mère.

Après les affaires, les plaisirs. Le salon du sénateur est envahi par un essaim de jolies femmes et de danseurs. Un bal s'organise sur l'air du menuet de *Don Juan*. Ce n'est pas sans motif que Mozart intervient ici. Tout à coup, le menuet s'arrête; la musique joue les mesures lugubres qui annoncent dans l'opéra l'arrivée de la statue du Commandeur. Un coup de tonnerre se fait entendre

dans le lointain. Mme Rollison, la mère éplorée qui venait tout à l'heure supplier le sénateur, rentre; son fils vient de se suicider. Tandis qu'elle exhale ses plaintes et ses malédictions, un nouveau coup de tonnerre résonne. On apprend que le Dr Becu vient d'être foudroyé dans son lit :

Tous ceux, dit Mickiewicz dans l'introduction qu'il a mise en tête de cet épisode, tous ceux qui ont parlé de ces temps de persécution et de martyre s'accordent à reconnaître que dans l'affaire des étudiants de Wilna il y eut quelque chose de mystique et de mystérieux. Le caractère mystique, affable, mais inflexible, de Thomas Zan, coryphée de la jeunesse, la religieuse résignation, la concorde, l'amour fraternel des jeunes prisonniers, le châtiment divin qui frappa évidemment les persécuteurs, ont laissé une profonde impression sur l'esprit de tous ceux qui ont pris part à ces événements et qui en furent les témoins; le récit de ces circonstances semble nous transporter au temps ancien des miracles....

Le coup de foudre dont Becu fut la victime donne satisfaction à ce besoin de mystique, de surnaturel qui tourmentait l'âme de Mickiewicz. Il ne se demande pas sérieusement pourquoi au lieu de frapper directement le sénateur, le tonnerre s'est contenté de frapper un acolyte de second ordre. Le prêtre qui tire la morale du poème se

charge, il est vrai, de répondre à cette objection. Quand Dieu épargne des criminels, c'est pour les réserver à des châtiments plus cruels. Dans l'autre monde, c'est possible; dans celui-ci, c'est une autre affaire. La Bible recommandait de ne pas employer en vain le nom du Seigneur. Or, le mystique chrétien ne fait que transgresser ce commandement. Mickiewicz veut laisser ses compatriotes sous une impression consolante; leurs ennemis n'échapperont pas à la justice de Dieu. Dans sa vision, l'abbé Pierre leur a déjà promis un vengeur, un restaurateur de leur nationalité. Le mystérieux 44, l'homme aux trois visages, hante encore notre imagination. Nous n'avons pas oublié les sublimes rêveries de Konrad, sa lutte corps à corps avec l'Éternel, qui s'obstine à ne pas répondre et à refuser la justice à ceux qui persistent à la réclamer. Une dernière scène met en présence les deux illuminés. Au moment où l'abbé sort du salon, scandalisé par l'insolence de ses prédications, il rencontre Konrad, que deux soldats conduisent à la salle d'enquête. Ils se reconnaissent. Konrad lui donne une bague

dont il le prie de partager la valeur entre les pauvres et l'Église :

Faites dire une messe pour les âmes du purgatoire. Je devine ce qu'elles souffrent puisque les limbes sont une prison. Quant à moi, je ne sais s'il me sera permis d'entendre encore une fois la messe. — On te le permettra, répond le prêtre inspiré.... Tu iras dans des contrées lointaines, inconnues; tu figureras dans la foule des grands, des riches, des sages; cherche celui qui en sait plus qu'eux : tu le reconnaîtras, car il te saluera le premier au nom de l'Éternel. Écoute ce qu'il te dira.

Konrád voudrait avoir l'explication de cette prédiction mystérieuse, mais un soldat le sépare de son interlocuteur et ils continuent leur route chacun de son côté.... Ainsi, en dehors de l'homme aux trois visages, du 44 né d'une femme étrangère, nous restons encore dans l'attente d'un autre personnage qui en sait plus que les sages et qui évidemment doit tenir du ciel des pouvoirs encore plus extraordinaires. Le 44 ne s'est jamais présenté; mais le théosophe est venu; le livre de Mickiewicz est tombé aux mains de croyants affolés par leurs misères, prêts à tout croire, à tout espérer, et un jour il s'est trouvé un homme

— était-ce un mystique, un monomane, un charlatan, je ne veux pas me prononcer en ce moment sur la question, — pour croire qu'il était le sage annoncé par le poète, et le poète s'est laissé prendre au mirage créé par son imagination. Toute l'histoire de Towianski et du messianisme est en germe dans cette prédiction de l'abbé Pierre [1].

Le mysticisme qui inspire cette dernière partie des *Dziady* se retrouve dans les œuvres de Brodzinski, de Slowacki, de Krasinski, qui se sont plu à comparer la passion de leur peuple à celle du Sauveur. Il a produit des œuvres admirables au point de vue littéraire, funestes au point de vue politique. Le temps des miracles est passé. Mickiewicz était plus dans le vrai, au temps de Konrad Wallenrod, quand il engageait ses compatriotes à être tout ensemble lions et renards. La politique, hélas! se fait avec la force et la ruse. Elle n'a rien à voir avec l'idéalisme. C'est à elle surtout qu'on peut appliquer le fameux mot

1. George Sand a consacré une étude assez curieuse aux *Dziady* (*Essai sur le drame fantastique : Gœthe, Byron, Mickiewicz*) dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1839.

de Pascal : « L'homme n'est ni ange ni bête, et qui veut faire l'ange fait la bête. » Quoi qu'il en soit, les contemporains du poète prirent, en général, au sérieux les rêveries grandioses qu'il leur proposait : « J'ai lu à genoux les parties imprimées et inédites du poème, écrivait le rival de Mickiewicz, Bohdan Zaleski. Les *Dziady* seront notre véritable épopée nationale. » Cette épopée était destinée à n'être jamais achevée.

A la suite de ce dernier épisode des *Dziady*, Mickiewicz publia les morceaux satiriques sur la Russie dont nous avons déjà parlé. Ils se rattachent d'une façon bien lâche au poème. On peut les considérer comme des récits monologués que l'auteur met dans la bouche de Konrad. Mais ils constituent par eux-mêmes une œuvre absolument indépendante. Ils sont d'une rare éloquence et, au point de vue artistique, supérieurs à certaines scènes assez faibles du poème dramatique.

Dresde était trop près de la frontière russe pour que le poète pût y séjourner impunément après avoir rompu en visière avec le gouvernement du

tsar. La France était alors de tous les pays d'Europe celui où les émigrés avaient reçu l'accueil le plus favorable. Louis-Philippe était en relations assez froides avec l'empereur Nicolas. Mickiewicz se dirigea vers Paris. Mais à Paris l'émigration continuait, hélas! le régime d'anarchie qui avait perdu la patrie. Les partis se disputèrent le poète dont le génie n'avait rien à gagner au contact de leurs dissensions. Il écrivit en style biblique un opuscule intitulé : *le Livre de la nation polonaise et du pèlerinage polonais*, dans lequel il essayait de faire la leçon à ses compatriotes. Il leur prêtait un noble rôle, celui de répandre la parole de Dieu, de prêcher l'idéalisme aux nations corrompues par les doctrines matérialistes; il leur prédisait la résurrection définitive de leur patrie. Cet ouvrage, souvent éloquent, parfois bizarre, n'a plus aujourd'hui qu'un intérêt historique. Il excita en France un sympathique intérêt; il fut non pas traduit, comme on l'a souvent répété à tort, mais mis en français, par Montalembert; il a inspiré à Lamennais *les Paroles d'un croyant*. Par bonheur, Mickiewicz

réussissait à se dérober parfois aux polémiques et aux misères de l'émigration. Il se réfugia dans le souvenir de sa première jeunesse, dans la période antérieure à la persécution de Wilna, l'époque où la Pologne attendait sa délivrance des victoires de Napoléon. En dehors de toute influence mystique, il écrivit, pendant les années 1833-1834, le poème qui constitue son œuvre la plus achevée, *Monsieur Thadée*. J'ai donné ailleurs une analyse détachée de ce poème[1]. Il est divisé en douze chants et compte plus de dix mille vers. Il est très compliqué et difficile à résumer en quelques lignes. Le poète a voulu peindre la vie intime des petites villes et des campagnes lithuaniennes à la veille de l'entrée de Napoléon en Russie, une société de gentilshommes bruyants, grands buveurs, grands chasseurs, essentiellement imbus des traditions locales et de l'esprit de clocher, passionnés pour l'idée polonaise, fanatiques de Napoléon dans lequel ils croient voir le restaurateur définitif de leur nationalité. Tour à tour épique, lyrique, descriptif, familier, le poème

1. Voir *Russes et Slaves*, 2e série (Hachette, 1896, p. 242, 285.)

rappelle tout ensemble *Hermann et Dorothée* qu'il dépasse de beaucoup, l'*Iliade*, *Don Quichotte* et *les Plaideurs*. Il défie les classifications des poétiques officielles; il réclame pour être bien compris dans tous ses détails des études un peu compliquées; mais il constitue à coup sûr un chef-d'œuvre et fait honneur au XIXe siècle. Je ne puis que répéter aujourd'hui ce que j'écrivais il y a quelques années :

> Je serais heureux si je pouvais rappeler l'attention sur *Pan Tadeusz*; mes lecteurs me sauront peut-être gré de leur avoir signalé une source inédite de jouissances littéraires. Pour la plupart, ils ignorent certainement jusqu'au titre du poème. En leur inspirant le désir de le connaître, je voudrais aussi donner à quelque éditeur intelligent, peut-être à quelque traducteur habile, le désir de remettre en circulation une œuvre exquise qui dort depuis trop longtemps sur les rayons poudreux des bibliothèques.

Monsieur Thadée parut à Paris en 1834. Ce fut malheureusement pour l'auteur le chant du cygne. Tout au plus peut-on citer encore de lui une traduction en vers du *Giaour* de Byron et un drame, en français, *les Confédérés de Bar*, dont deux actes seulement nous ont été conservés. Sous

l'influence du mysticisme religieux et d'un patriotisme exalté, Mickiewicz en vint à mépriser la poésie. Le même phénomène s'était produit naguère chez notre Racine, qui renonça au théâtre par un excès de dévotion. Nous l'avons vu se renouveler de nos jours chez Tolstoï, dédaigneux de ses œuvres artistiques et réservant toute l'énergie de sa vieillesse pour des écrits de propagande morale, sociale ou religieuse. Dans les dernières années de sa vie, Mickiewicz disait : « Faire des vers, à un certain âge, est chose ridicule. Que diriez-vous de moi, si maintenant que j'entre dans la vieillesse (il avait alors cinquante ans passés), je rimais des sonnets? On me pardonnera mes sonnets en considérant que je les ai composés étant jeune. »

Après la publication de *Pan Tadeusz*, Mickiewicz se consacra désormais à la propagande politique et religieuse. Son influence ne fut pas étrangère à la fondation d'un ordre monastique, *les Résurrectionnistes*, qui existe encore aujourd'hui et dont le nom dit assez l'objet.

En 1834, il se maria avec la fille de l'amie de

sa jeunesse, de la célèbre pianiste Marie Szymanowska. Les charges qu'ils s'étaient imposées lui rendirent bientôt impossible la vie à Paris. Il dut accepter pour vivre une chaire de littérature latine à l'Académie de Lausanne [1]. Il avait fait d'excellentes humanités et réussit dans une fonction si nouvelle pour lui. En 1840, le gouvernement français, sur les instances du prince Adam Czartoryski, créa pour Mickiewicz, au Collège de France, une chaire de langues et de littératures slaves. Le titre de chargé de cours fut donné au poète ; une subvention lui fut allouée pour faire le catalogue des manuscrits slaves de la Bibliothèque nationale. Fonction honorifique s'il en fut ; car il n'était en matière slave ni philologue ni paléographe. Il était désormais à l'abri du besoin, mais, plus que jamais, hélas ! éloigné de la poésie.

Son cours a été imprimé en cinq volumes [2]. Certaines leçons sont fort remarquables, mais le

1. Sur Mickiewicz à Lausanne, voir mes deux articles dans la *Bibliothèque Universelle* de mars-avril 1899.

2. Voir mon étude sur *la Chaire de littérature slave au Collège de France* (*Russes et Slaves*, t. II, p. 208 et suiv.).

professeur était insuffisamment documenté, les méthodes scientifiques n'étaient pas son fait; il subissait l'influence d'un auditoire cosmopolite qui ne venait pas précisément par amour de la science pure. Un grand poète est rarement un bon professeur; lyrisme et pédagogie s'accordent mal ensemble. Relisez le livre de Victor Hugo sur Shakespeare, et demandez-vous quel professeur il aurait fait si on l'avait chargé d'enseigner les littératures romanes à l'Université d'Oxford ou de Cambridge. Au bout de très peu de temps, Mickiewicz dévia complètement de l'objet de son enseignement. Dans la dernière scène des *Dziady*, il avait annoncé la venue d'un homme qui serait sage entre les sages et dont il devait suivre les conseils. Il crut l'avoir rencontré dans la personne d'un mystique, d'autres disent un fourbe, un charlatan, appelé Towianski. De profondes douleurs domestiques — une grave maladie de sa femme — avaient encore exaspéré chez le poète la sensibilité morbide, la tendance mystique, dont nous avons signalé tant de manifestations. A dater du jour où il rencontra cet homme néfaste, Mickie-

wicz fut perdu pour l'enseignement, comme il l'était déjà pour la poésie. A côté de l'épitaphe de Gustave, *Obiit Gustavus*, il aurait pu écrire : *Obiit poeta, obiit professor.*

L'auditoire du Collège de France devint le théâtre de scènes étranges : des hommes sanglotaient, des femmes s'évanouissaient. On distribuait des images représentant Napoléon pleurant sur la carte de l'Europe. Le gouvernement de Louis-Philippe dut suspendre, en 1845, un cours qui avait absolument dévié de son objet primitif. Réduit à la moitié de son traitement — on lui conservait l'indemnité de la Bibliothèque nationale, — le poète persista à servir une cause désavouée au point du vue politique par les plus sensés de ses compatriotes, condamnée au poin de vue doctrinal par la cour de Rome. Son mysticisme aboutissait à l'hérésie · c'est parmi les plus croyants qu'on trouve toujours les plus hérétiques. Jamais un libre penseur ne s'avisera d'introduire des idées ou des formes nouvelles dans les cadres d'une église officielle.

Mickiewicz, cependant, ne voulait pas être

hérétique. Il fit tout exprès le voyage de Rome pour persuader au pape que les doctrines de Towianski pouvaient fort bien se concilier avec le catholicisme. Survint la révolution de 1848 avec ses contre-coups à Berlin, à Vienne, en Italie. Le poète crut le moment venu de refaire la Pologne; il avait toujours été hanté par le souvenir des légions de Dombrowski, dont il avait chanté les héros; il organisa en Italie une légion qui devait essayer de gagner la Pologne et qui, naturellement, ne devait pas réussir dans cette tâche impossible. Elle se fondit dans l'armée sarde.

Mickiewicz était un apôtre fanatique de l'idée napoléonienne; quand le neveu de l'Empereur fut appelé à la présidence, le poète professeur put croire que sa chaire allait lui être rendue. Il n'en fut rien. Il fut définitivement révoqué en compagnie de Quinet et de Michelet. A un certain moment ils avaient formé une sorte de triumvirat; ils avaient eu les mêmes auditeurs, suscité les mêmes espérances; un jour même ils avaient paru tous les trois dans la même chaire. Il y a

quelques années, un certain nombre de leurs admirateurs ont fait placer dans la salle du Collège de France où Mickiewicz enseignait naguère un médaillon où leurs trois profils sont réunis. En compensation de la chaire définitivement perdue, Mickiewicz obtint, grâce à l'influence du roi Jérôme qu'il avait rencontré jadis à Kowno et plus tard à Rome, une place de bibliothécaire à l'Arsenal. Il avait, pendant la période d'effervescence, rédigé un journal, *la Tribune des Peuples*, qui fut supprimé au bout de quelques mois.

Malgré ses déboires et ses illusions, il s'obstinait à ne pas désespérer, et quand vint la guerre de Crimée il crut le moment venu où ses rêves allaient se réaliser. Il ne faisait plus de vers polonais, mais il était resté bon latiniste; il écrivit pour Napoléon III une ode *In Bomarsundum captum*. Les humanistes trouveront peut-être quelque plaisir à lire ce morceau peu connu.

AD NEAΪOLIONEM III

CÆSAREM AUGUSTUM

ODE

IN BOMARSUNDUM CAPTUM

Qualis fugacem quum Amphitryonius
Cacum insequutus, belluæ in occiput
Rupes ruens, fumosque et ignes
Guttur in horrisonum retundens,

Auguste Cæsar, te auspice, Gallicus
Ursam Bootæ victor adordiens,
Spelæa lustrat, cædibus tot
Innumerabilibusque furtis

Obscena; quo nunc advolant undique
Gentes latronis funere sospites,
Svecusque, Fennique et Polonus,
Quisque suas sibi res petundo;

Rati tuum illum, romulea manu,
Dirum superbis Cæsarem avunculum,
Auguste, jam per te, secundo
Cum imperio miseris reduci.

Au mois de septembre 1855 Mickiewicz se fit charger d'une mission en Turquie. Il espérait grouper ses compatriotes dispersés dans la péninsule balkanique en un certain nombre de légions et, qui sait?...

Le 26 novembre, il fut pris d'une attaque de choléra foudroyante et fut emporté en quelques heures. Ses restes furent rapportés en France et ensevelis au cimetière de Montmorency, où reposaient déjà quelques-uns des notables de l'émigration : Niemcewicz, Kniazewicz, etc. En 1890, l'empereur d'Autriche autorisa leur translation à Cracovie, dans la cathédrale du Wawel, où reposent les dépouilles des rois et des héros de la Pologne. Aujourd'hui, l'empereur de Russie autorise l'érection d'un monument à Varsovie. Pendant de longues années les œuvres de Mickiewicz avaient été interdites dans la Pologne russe. En 1858, une édition des poésies et du cours de littérature slave a été publiée à Varsovie. Elle n'est naturellement pas complète. Si la dynastie napoléonienne s'était perpétuée chez nous, elle n'aurait sans doute jamais autorisé les *Châtiments*.

En dehors de ses poésies et du cours sténographié par ses amis, Mickiewicz a laissé de nombreux écrits de circonstance et une correspondance fort intéressante. La partie capitale de son œuvre, la seule qui survivra dans les siècles à

venir, ce sont ses poésies. Sa carrière poétique a été courte. Elle n'a duré que dix-huit ans, au milieu de vicissitudes qui devaient nécessairement contrarier l'essor de son génie. Ses vers tiennent tout entiers dans quatre petits volumes. Ils suffisent à lui assurer l'immortalité, à le placer à côté des plus grands poètes de notre siècle : des Gœthe, des Byron, des Hugo. Il a été dans son pays le chantre le plus ému de l'amour malheureux, l'interprète le plus sublime du patriotisme désolé.

MICKIEWICZ ET POUCHKINE

Adam Mickiewicz a été pour la Pologne, il est encore pour elle ce que sont Gœthe et Schiller pour l'Allemagne, le palladium, le symbole radieux de l'unité nationale. Plus la Pologne semble s'effacer de la carte politique de l'Europe, plus elle se rattache au culte de son grand poète. A l'occasion du centenaire de sa naissance les fêtes et les hommages se sont multipliés sur toutes les parties du territoire de l'ancienne République. L'empereur de Russie a autorisé les compatriotes de Mickiewicz à lui élever un monument dans la capitale de ce royaume de Pologne, que des publicistes trop zélés et mal inspirés s'obstinent à vouloir appeler le pays vis-

tulien. Une statue à un grand poète! Ce serait là, en tout autre pays, un événement assez banal, matière à comptes rendus pour quelques reporters, à portraits littéraires pour quelques critiques, à clichés pour quelques journaux illustrés. Dans la capitale de la Pologne russe, le fait prend une importance particulière. Si l'on considère que la publication des œuvres poétiques de Mickiewicz était naguère interdite dans l'empire russe, qu'une partie de cette œuvre — d'ailleurs encore supprimée aujourd'hui par la censure — consiste en une série de pamphlets satiriques et lyriques dans le ton des *Châtiments* ou des *Iambes*, l'érection de la statue du poète apparaîtra non plus comme un fait normal, mais comme un sérieux symptôme de détente et de conciliation. Nous voudrions espérer que cet événement sera le point de départ d'une ère nouvelle. Assurément, Nicolas II ne peut que répéter aux Polonais le mot que son bisaïeul leur disait il y a plus d'un demi-siècle : « Pas de rêves, messieurs, pas de rêves. » Si la Pologne se détachait de la Russie, ce ne serait, hélas! que pour tomber aux mains de l'Allemagne.

Mais si l'on pouvait accorder à ceux qui l'habitent un *modus vivendi* de nature à consoler les blessures de leur patriotisme, à leur faire prendre en patience la situation douloureuse que leur ont léguée des ancêtres si follement téméraires, si généreusement imprévoyants, tous ceux qui, en France, aiment la justice, qui s'intéressent aux gloires et aux misères de la Pologne dans le passé, à la prospérité de la Russie dans le présent, ne pourraient qu'applaudir de tout cœur une politique qui pourrait être tout ensemble très généreuse et très habile.

Dans la vie accidentée de Mickiewicz, un épisode fort intéressant et peu connu est l'histoire de ses relations avec son illustre confrère et rival, Alexandre Pouchkine. Ils étaient presque contemporains. Mickiewicz était né en décembre 1798; la Russie célébrera, le 26 mai 1899, le centenaire de Pouchkine. Leur carrière poétique à tous deux a été courte. Mickiewicz a cessé d'écrire des vers en 1834, Pouchkine a péri d'une mort tragique trois ans après. Tous deux sont restés dans leurs pays respectifs les plus glorieux représen-

tants de l'école dramatique. Au moment où leurs noms vont de nouveau retentir dans tout le monde civilisé, il vaut la peine de rappeler une page touchante de leur histoire. Puissent les deux peuples qu'ils représentent se réunir un jour dans le culte du juste, comme ils s'étaient trouvés rapprochés dans le culte du beau!

I

Le 24 octobre 1824, Mickiewicz, exilé dans l'intérieur de la Russie, quitta son pays natal, la Lithuanie. Il ne devait jamais le revoir. Dans les premiers jours de novembre, il arriva à Pétersbourg. Il séjourna tour à tour dans cette ville, à Odessa, à Moscou, puis encore à Pétersbourg. Il partit pour l'Allemagne le 27 mai 1829. Il passa donc près de cinq ans au milieu des Russes. Il a plus tard retracé ses impressions d'exilé dans une série de poèmes pleins de fiel et d'amertume. Imaginez un poète lorrain exilé tour à tour à Cologne, à Berlin, à Kœnigsberg : vous ne pouvez lui demander ni d'admirer les splendeurs de ces

villes, ni de saluer avec respect les mémoires d'un Frédéric II, d'un Bismarck ou d'un Moltke. Telle était la situation de Mickiewicz au milieu de ceux qu'il appelait les Moabites. Mais si le patriote eut à gémir de son exil, le poète n'eut qu'à se louer du cordial accueil qu'il rencontra chez ses confrères du monde russe. A Pétersbourg, à Moscou, il lia des amitiés durables qui survécurent à la révolution de 1830, à la rupture définitive des peuples, et qui, même après sa mort, ont pieusement veillé sur sa mémoire. A Moscou, à Pétersbourg, la jeunesse libérale de Russie nourrissait des espérances qui ne semblaient pas inconciliables avec les revendications de la Pologne. Ryleev, Bestoujev, qui avaient accueilli l'exilé « comme un frère », furent brusquement arrachés à son amitié, l'un par une mort tragique, l'autre par la déportation en Sibérie. Mais, grâce à Dieu, la tourmente de décembre, en ajournant la réalisation des espérances prématurées, respecta les représentants les plus éminents de la littérature. Mickiewicz les connut presque tous, et fut traité par eux non comme un ennemi suspect, mais

comme un hôte de distinction, comme un maître respecté. Parmi ceux dont il fut l'hôte et l'ami, il suffit de citer au hasard les deux frères Polevoï, qui rédigeaient ensemble à Moscou une revue intitulée *le Télégraphe*, dont le rôle peut être comparé à celui de notre *Globe* vers 1830, les poètes Boratynsky et Venevitinov, Pogodine, le laborieux historien qui fut plus tard le plus redoutable adversaire des revendications polonaises, mais qui alors ne songeait nullement à voir en Mickiewicz l'ennemi de son pays. Il y a un quart de siècle, j'ai eu l'occasion de rendre visite au vieil historien dans sa maison de Dievitchié Pole. Il me montra, les larmes aux yeux, la redingote trouée par la balle qui avait tué Pouchkine. J'ignorais alors ses relations de jeunesse avec Mickiewicz, et je ne me consolerai jamais de ne l'avoir point interrogé à ce sujet. Lorsque Pogodine fonda, vers 1827, *le Messager de Moscou*, Mickiewicz fut le seul étranger invité au dîner littéraire qui fêtait la naissance du nouveau recueil.

Le poète exilé trouvait le même accueil affec-

tueux et déférent chez des slavophiles comme l'amiral Schichkov, ministre de l'instruction publique, les deux Kirievsky, les deux Khomiakov, chez le poète Kozlov, auquel il dédia son *Faris* et qui traduisit plus tard les sonnets de Crimée : « Vous nous l'avez donné fort, nous vous le rendons puissant », disait Kozlov à Édouard Odyniec au moment où Mickiewicz allait définitivement quitter la Russie. Un autre poète russe, critique distingué, le prince Pierre Viazemsky, comblait l'exilé d'attentions délicates; son amitié persista malgré la rupture définitive; quand Mickiewicz mourut, il lui consacra des pages émues et s'occupa de veiller aux intérêts de ses héritiers. Des officiers qui avaient servi en Pologne en avaient rapporté quelques notions de polonais et l'admiration la plus vive pour les œuvres poétiques de Mickiewicz. Ils les mirent à la mode dans les salons moscovites : pour satisfaire la curiosité de ses admirateurs russes, Mickiewicz et quelques amis commencèrent même à compiler une grammaire polonaise, qui ne fut jamais achevée.

Les femmes les plus distinguées se disputaient

sa société. La princesse Zenaïde Volkonsky se plaisait à lui faire les honneurs de ses somptueux salons et acceptait de sa plume des madrigaux d'un tour élégant et délicat. Mme Eudoxie Rostopchine, Mme Bagreev Speransky recherchaient ses hommages. Dans une lettre datée du 17 mars 1852, Mme Eudoxie Rostopchine traçait le portrait « du beau pèlerin », dont l'apparition lui avait laissé un souvenir ineffaçable. « C'était, dit-elle, un jeune homme brun, pâle, à la luxuriante chevelure noire, au regard inspiré, au front rêveur; il portait écrit sur toute sa personne le présage d'un grand avenir, d'une destinée glorieuse et exceptionnelle. C'était l'auteur déjà connu de *Konrad Wallenrod*, qui avait été chercher en Crimée les inspirations brûlantes de ses divins sonnets. C'était Adam Mickiewicz, l'un des plus grands noms du siècle, le poète devant qui tous les autres se sont inclinés depuis. »

A ce témoignage d'une femme enthousiaste, sensible au charme des yeux rêveurs et des cheveux noirs, on peut opposer celui du grave Polevoï : « Quiconque, écrit le publiciste russe,

a connu de près Mickiewicz, l'a aimé non pas comme un poète (bien peu étaient en état de lire ses poésies), mais comme un homme de rares qualités intellectuelles; il vous attirait par la hauteur de ses vues, par l'étendue colossale de ses connaissances et, en particulier, par une sorte de bonhomie qui lui était particulière. Son extérieur était plein de charmes. De beaux cheveux noirs couvraient sa tête merveilleusement modelée; sous son large front marqué du sceau de la méditation, des yeux noirs, expressifs, brillaient de l'éclat du diamant; son nez élégant et assez long indiquait une force extraordinaire de pénétration; son sourire était d'une douceur inexprimable.... »

« Tel il était dans son état normal; mais quand une discussion l'intéressait vivement, quand le sentiment de quelque vérité, de quelque idée élevée voulait jaillir de sa poitrine, alors sa figure prenait une tout autre expression. Il devenait un véritable magicien. Il ravissait ses auditeurs par le charme de ses improvisations, bien que dans notre société, uniquement composée de Russes, il ne parlât habituellement que le français. »

Le prince Viazemsky confirme le témoignage de Polevoï. « Moscou, dit-il, accueillit cordialement Mickiewicz ; elle voyait en lui un homme soumis à la surveillance de l'administration ; mais elle se souciait peu des motifs qui avaient fait prendre cette mesure. Tant d'hommes appartenant aux sphères intellectuelles se trouvaient dans ce cas ! Tout dans Mickiewicz excitait la sympathie. Il était très instruit, de bonne éducation, d'une courtoisie recherchée dans la conversation. Une ombre de mélancolie voilait son visage, mais son caractère était gai, spirituel. Il trouvait le terme propre et le trait. Il parlait avec facilité le français et le russe, et pouvait ainsi entrer en rapport avec diverses classes de la société. Il était partout à sa place : dans le cabinet du savant et de l'écrivain, dans le salon d'une femme d'esprit, à la table d'une joyeuse compagnie. On croyait sur parole à son talent poétique. Bien peu de personnes pouvaient apprécier Mickiewicz poète ; tous appréciaient et aimaient l'homme. »

Mickiewicz avait dans sa langue maternelle un don merveilleux d'improvisation. Ne pouvant se

faire comprendre des Russes en polonais, il improvisait en français. « Il y avait alors en lui, dit Viazemsky, quelque chose de terrible et de prophétique. Les auditeurs silencieux étaient plongés dans une sorte d'extase. » Des connaisseurs tels que Joukovsky et Pouchkine étaient « ébranlés jusqu'au fond de l'âme par cette éruption flamboyante de poésie ».

Certains compatriotes de Mickiewicz s'alarmaient de ses relations amicales avec les Russes. Ils les lui auraient volontiers reprochées comme une trahison. Quarante ans plus tard, quand je me suis avisé d'apprendre le russe — sachant déjà le polonais, — je me suis entendu faire les mêmes objections par les vieux émigrés de 1830. Apprendre la langue du *Moskal* c'était trahir la Pologne. J'eus quelque peine à leur faire comprendre que mes intérêts et mes devoirs n'étaient pas les leurs et que je devais placer au-dessus de leurs légitimes rancunes le culte de la science et de la vérité.

Mickiewicz se défendait de trahir, sur un ton mi-sérieux, mi-plaisant : « Nous montrerons notre

amour pour la patrie, écrivait-il à son ami Czeczot, non pas, comme Don Quichotte, en nous tenant au milieu de la grand'route et en provoquant tout le monde à tort et à travers, mais en faisant comme Charlemagne avait prescrit de mériter l'amour d'Angélique....

« Mon ami, peut-on rapporter à ce noble sentiment du patriotisme des vétilles sans importance? Des dîners, des danses, des chants peuvent-ils offenser la patrie, cette divine amante?...

« Pour te citer la Bible, je te dirai franchement que je suis prêt, non seulement à manger l'excellent bifteck des Moabites, mais même les viandes des autels de Dagon et de Baal *quand j'ai faim*, et cela ne m'empêchera pas d'être un bon chrétien comme auparavant. »

II

Non seulement Mickiewicz vivait au milieu des écrivains russes, mais il lisait leurs œuvres, et il constatait avec douleur que la littérature polonaise était fort en arrière sur celle dont Pétersbourg

et Moscou étaient les principaux foyers; que les classiques de Varsovie, attachés à l'imitation de Delille ou de Voltaire, étaient bien en retard sur les romantiques des deux capitales, tout pénétrés de Gœthe et de Byron, attentifs aux moindres œuvres poétiques de l'Allemagne et de l'Angleterre. Comme patriote, il était humilié de cette supériorité des Russes; comme poète romantique, il ne pouvait que s'en réjouir :

Pour Dieu, écrivait-il à un ami varsovien, laissez en paix ces poètes (français) de second ordre. Où donc, maintenant, sinon à Varsovie, traduit-on Legouvé, Delille, et qui pis est, Millevoye? Les Russes hochent la tête de pitié et d'étonnement. Nous sommes en retard d'un siècle entier en littérature. Ici le moindre petit poème de Gœthe éveille un enthousiasme, un intérêt général, est aussitôt traduit et commenté. Chaque roman de Walter Scott est aussitôt en circulation; chaque nouveau livre de philosophie se trouve immédiatement chez le libraire, et chez nous l'honnête Dmochowski considère les *Géorgiques* de Kozmian[1] comme l'idéal de la poésie polonaise.

Nous n'avons pas encore parlé de Pouchkine. Il était déjà célèbre quand Mickiewicz entra en rapport avec lui. Il avait écrit *Rouslan et Ludmila*,

1. Kajétan Kozmian, né en 1771, mort en 1854, l'un des derniers représentants de l'école classique polonaise.

le Prisonnier du Caucase, *les Frères Brigands*, *les Tziganes*, *le Comte Nouline*, *Boris Godounov*, commencé *Eugène Oniéguine*, fait circuler sous le manteau des vers politiques d'un esprit plus que libéral, qui aujourd'hui encore ne peuvent être imprimés qu'à l'étranger. Son libéralisme russe et le patriotisme polonais de Mickiewicz s'entendaient fort bien. Tous deux étaient grands admirateurs de Byron et considérés dans leurs pays respectifs comme les chefs de l'école romantique. Ils se plurent dès les premières rencontres et leur estime mutuelle prépara les voies à une sincère affection.

« Pouchkine est à peu près de mon âge, écrivait Mickiewicz à son ami Odyniec (mars 1826), il a lu beaucoup et bien, il connaît les littératures modernes, il a des idées élevées sur la poésie. »

« Pouchkine, raconte Polevoï, apprécia Mickiewicz dès leur première rencontre et montra pour lui la plus grande déférence. Habitué à dominer dans le cercle de nos littérateurs, le poète russe était d'une modestie extraordinaire en présence de Mickiewicz; évidemment il s'efforçait de l'exciter

à parler, et quand il exprimait lui-même une opinion, il se tournait vers lui pour obtenir l'approbation du maître. En réalité Pouchkine, ni par l'éducation, ni par la largeur de l'érudition, ne pouvait se comparer à Mickiewicz. Il l'avouait lui-même avec une sincérité qui est toute sa gloire. Combien il estimait le génie de Mickiewicz, on peut en juger par ce qu'il m'a dit en 1829. J'étais à Saint-Pétersbourg et je désirai faire visite à Mickiewicz. Je demandai son adresse à Pouchkine. Il me suffit de le nommer pour que Pouchkine fit de lui un éloge enthousiaste. Il s'étendit longuement sur son confrère polonais, rapportant les impressions que lui avaient laissées ses relations avec lui.

« A la fin il me dit :

« — L'autre jour Joukovsky me disait, en me « frappant sur l'épaule :

« Frère, sais-tu que Mickiewicz pourrait bien « te damer le pion?

« — Tu as tort, répondis-je, de parler au con- « ditionnel. La chose est déjà faite. Je suis « auprès de lui comme si je n'étais pas. »

« Une autre fois j'entendis Pouchkine expliquer à Mickiewicz le plan de son poème de *Poltava*, qui devait primitivement s'appeler *Mazeppa*. Il développait avec feu son idée et s'efforçait de démontrer qu'il avait étudié à fond le caractère de son héros. Mickiewicz, après l'avoir entendu, se contenta de présenter quelques observations. Elles étaient de telle nature qu'elles détruisaient de fond en comble les vues psychologiques de notre poète. »

Les deux rivaux faisaient volontiers assaut de courtoisie. Un jour Pouchkine, rencontrant Mickiewicz dans la rue, s'effaça respectueusement devant lui en disant :

« Arrière le deux, voici l'as.

— Le deux d'atout coupe l'as », répliqua galamment Mickiewicz.

Un soir, dans une réunion donnée en l'honneur de Pouchkine, Mickiewicz improvisa. Pouchkine se leva brusquement de son siège et, se prenant aux cheveux, il se mit à courir par la salle en criant : « Quel génie! Quel feu sacré! Que suis-je auprès de lui? »

Pouchkine mourut sans avoir visité les pays étrangers. Ses amis lui reprochaient son indifférence, son manque de curiosité. Il s'excusait ainsi : « Je me représente les beautés naturelles, disait-il, plus belles qu'elles ne sont en réalité; je voyagerais peut-être pour faire la connaissance des grands hommes; mais je connais Mickiewicz et je sais que je ne trouverais pas plus grand que lui. » L'amitié et l'enthousiasme juvénile aveuglaient l'auteur d'*Oniéguine*; s'il avait seulement poussé jusqu'à Weimar il aurait pu présenter ses hommages à Gœthe; il aurait pu saluer Victor Hugo à Paris et connaître deux génies au moins aussi grands, et à coup sûr mieux équilibrés que Mickiewicz.

Mickiewicz, de son côté, se plaisait à défendre Pouchkine contre les critiques de ses compatriotes. « Il est, disait-il un jour à l'un d'entre eux, le premier poète de sa nation. C'est là son titre de gloire. »

On trouve dans les œuvres des deux poètes l'expression de cette admiration mutuelle. Lisez par exemple, cette épigramme contre Boulga-

rine, un écrivain non sans valeur d'origine polonaise naturalisé dans la littérature russe. Pouchkine le détestait cordialement :

Le mal n'est pas que tu sois Polonais. Kosciuszko était Lech (Polonais). Mickiewicz est Lech. Si tu veux, sois au besoin Tatare ; je n'y vois point de mal ; sois Juif, je n'y vois point de mal ; le mal, c'est que tu es le misérable Boulgarine.

Dans un sonnet sur le sonnet, Pouchkine énumère les maîtres qui se sont illustrés dans ce genre littéraire :

L'austère Dante ne méprisait pas le sonnet. Pétrarque y épancha ses amours. Le chantre de Macbeth aimait à se jouer avec lui. Camoëns lui confiait ses pensées douloureuses.

Et, de nos jours, il charme les poètes. Wodsworth en a fait son instrument. A l'ombre des montagnes de la lointaine Tauride, le chantre de la Lithuanie s'est plu à y renfermer ses rêves.

Ces derniers vers sont une allusion délicate aux sonnets de Crimée. On en trouverait d'autres dans *Doubrovsky*, dans les fragments du *Voyage d'Oniéguine en Crimée*. Pouchkine ne s'est pas contenté de louer son rival. Il a essayé de le

traduire. Il a mis en vers russes deux ballades : *Budrys*, *l'Embuscade*, et le début de *Wallenrod*. De son côté, Mickiewicz a traduit *le Souvenir*.

Je retrouve encore Mickiewicz cité par Pouchkine dans la note qui précède quelques pièces traduites de *la Guzla* de Mérimée sous ce titre peu correct : *Chant des Slaves occidentaux*. On sait aujourd'hui quel mystificateur était Mérimée et comment, par l'ingénieuse fabrication de chants serbes ou monténégrins publiée sous ce nom exotique *la Guzla*, il réussit à duper non seulement les lecteurs français, ce qui était bien facile, mais encore les savants et les poètes slaves. Schafarik attribuait *la Guzla* à un éditeur ragusain, le comte Sorgo. Les poètes ne sont pas tenus d'être des critiques. Alexandre Chodzko, qui devait plus tard enseigner les littératures slaves à Paris, prit au sérieux le recueil de Mérimée et en traduisit trois pièces en vers polonais dans le volume de ses poésies édité à Saint-Pétersbourg en 1829. Pouchkine eut quelques doutes, mais il consulta Mickiewicz. « Ce poète était, dit-il dans la note que j'ai déjà citée, un

critique clairvoyant et un délicat connaisseur de la poésie slave; il ne doutait pas de l'authenticité de ces chants. Un érudit allemand avait même écrit là-dessus une dissertation considérable. » Pouchkine avait raison de regarder Mickiewicz comme un très grand poète; mais il n'était pas et ne fut jamais un esprit critique et n'avait aucune raison spéciale pour connaître la poésie populaire des Slaves méridionaux. Il croyait de bonne foi à la mystification de Mérimée; il avait lui-même traduit une des pièces de la Guzla, *le Morlaque à Venise*. Elle dépeint les mélancolies d'un Slave attiré à Venise par l'attrait du gain et qui regrette son pays natal.

... Je suis venu dans ce grand navire de pierre; mais le ciel m'étouffe et leur pain est un poison pour moi. Je ne puis aller où je veux; je ne puis faire ce que je veux; je suis comme un chien à l'attache.

Les femmes se rient de moi quand je parle la langue de mon pays et ici les gens de nos montagnes ont oublié la leur aussi bien que nos vieilles coutumes. Je suis un arbre transplanté en été; je sèche et je meurs.

... Je ne rencontre pas une figure amie, je suis comme une fourmi jetée par le vent au milieu d'un vaste étang....

Mickiewicz, exilé dans la Venise du Nord,

devait éprouver une sorte d'amère volupté à mettre en vers polonais des stances qui répondaient si bien à l'état de son âme. Il était avant tout homme de foi et la critique n'était pas son fait. Pouchkine finit par avoir des doutes. Il s'informa auprès de Mérimée lui-même, qui révéla de bonne grâce la mystification. Mickiewicz ignora toujours la réponse de Mérimée. Dans une édition de ses œuvres publiée à Varsovie, en 1858, *le Morlaque à Venise* figure encore comme imité du serbe. Il y a mieux, la version en vers polonais fut retraduite en prose française par Christian Ostrowski. On la lit encore dans la quatrième édition de la traduction de Christian Ostrowski (t. I, p. 50, librairie Firmin-Didot). Les curieux pourront se donner le plaisir de comparer la prose de Mérimée et celle d'Ostrowski, la version russe de Pouchkine et la version polonaise de Mickiewicz. Quant au texte serbe, ils sont certains de ne jamais le découvrir.

Les deux poètes se sont rencontrés en des sujets plus graves. Un jour — c'était en 1828, — ils se promenaient ensemble à Pétersbourg, sur la place

où s'élève le monument de Pierre le Grand. Tous nos lecteurs connaissent par la gravure ou la photographie le chef-d'œuvre de Falconnet, la statue équestre du tsar réformateur si fièrement campée sur un bloc de granit apporté des rives de la Finlande. La pluie les surprit; Mickiewicz abrita Pouchkine sous son manteau et tous deux cherchèrent derrière le socle un refuge contre les rafales et le vent. Les réflexions qu'ils échangèrent au pied du monument, Mickiewicz en a conservé ou cru conserver le souvenir dans une pièce écrite trois ans plus tard et intitulée *le Monument de Pierre le Grand.*

Un soir, sous la pluie battante, deux jeunes gens se tenaient abrités par le même manteau, les mains entrelacées. L'un était ce pèlerin venu de l'occident, victime inconnue de l'omnipotence du tsar; l'autre était le poète de la nation russe, célèbre par ses chants dans tous les pays du nord. Ils se connaissaient depuis peu, mais bien; depuis quelques jours déjà ils sont amis; leurs âmes s'étaient rapprochées en dépit des terrestres obstacles. Telles, dans les Alpes, deux roches jumelles, bien que séparées à jamais par l'abîme d'un torrent, entendent à peine la rumeur de leur ennemi, inclinent l'une vers l'autre leurs cimes aériennes. Le pèlerin méditait sur le colosse de pierre et le poète russe parla ainsi à voix basse :

« Au premier des tsars qui fit ces miracles, la seconde des impératrices a élevé ce monument [1]. » Déjà le tsar, coulé sous la forme d'un géant, était assis sur le dos du Bucéphale en bronze et attendait l'endroit où il lancerait son coursier. Mais Pierre ne peut rester sur le sol natal; sa patrie est trop étroite pour lui. On envoie au delà des mers lui chercher un piédestal. On envoie arracher aux falaises de la Finlande un bloc de granit. Docile à l'ordre de la souveraine, il navigue sur la mer, il court sur le continent et dans la capitale se roule aux pieds de la tsarine. Déjà le monticule est prêt, le tsar de bronze, le tsar knoutopotent, s'élance en toge romaine. Son coursier bondit sur le bloc de granit, se dresse sur la crête et se cabre.

Ce n'est point dans cette attitude que, dans l'antique Rome, se dresse le bien-aimé des peuples, ce Marc-Aurèle, qui glorifia tout d'abord son nom par l'expulsion des espions et des délateurs, qui, après avoir réprimé les exacteurs de l'Empire, écrasé les hordes barbares sur les bords du Rhin et du Pactole, rentrait au Capitole pacifié. Son front est beau, noble, affable; sur ce front brille l'idée du bonheur de l'État. Il lève majestueusement une main, comme pour bénir ses sujets assemblés autour de lui, l'autre abaissée sur les rênes semble vouloir retenir l'élan de son coursier. On devine que la foule est groupée sur la route, qu'elle crie : « Voilà l'empereur, voilà notre père qui revient ». L'empereur veut marcher lentement à travers son peuple, gratifier chacun des assistants d'un coup d'œil paternel. Le cheval dresse sa crinière; ses yeux jettent des flammes. Mais il sait qu'il

1. Paraphrase de l'inscription célèbre : *Petro primo Catharina secunda.*

porte le plus chéri des hôtes, le père de millions d'hommes, et lui-même contient son ardeur; les enfants peuvent s'approcher, voir leur père, le cheval marche d'un pas égal sur une route égale; on devine qu'il arrive à l'immortalité.

Le tsar Pierre, lui, a lâché les rênes de son coursier; on voit que, dans sa course, il a tout foulé aux pieds. D'un bond il s'est élancé jusqu'à la crête des roches. Déjà le cheval effaré dresse ses sabots en l'air; le tsar ne le retient pas, le cheval ronge son frein. On devine qu'il va tomber, se briser en pièces. Depuis des siècles, il se dresse, il se cabre, mais il ne tombe pas. Telle une cascade s'envole du haut du granit et, surprise par le gel, reste en l'air suspendue.... Mais, dès que le soleil de la liberté étincellera, dès que le souffle de l'Occident réchauffera cet empire.... Qu'adviendra-t-il de cette cascade de la tyrannie?

Tels sont les propos que Mickiewicz prête à Pouchkine. Il est possible que le poète russe les ait tenus. Il avait été libéral, il l'était peut-être encore en 1828 et cependant il devait savoir que la philosophie d'un Marc-Aurèle eût rendu beaucoup moins de services à la Russie que la brutalité d'un Pierre le Grand. Un éminent critique polonais, M. Spasowicz[1], suppose que Mickiewicz

1. Dans une étude intitulée *Mickiewicz et Pouchkine devant le monument de Pierre le Grand* (Mémoires de la Société Mickiewicz, Lemberg, 1887).

a tout simplement usé d'un artifice littéraire et mis dans la bouche de son ami ses propres pensées. Pouchkine, il est vrai, a dû avoir connaissance des vers de Mickiewicz et ne les a point démentis. Peut-être pensait-il que la chose n'en valait point la peine, peut-être estimait-il que la postérité saurait bien opposer aux vers de Mickiewicz ceux que lui-même a écrits sur Pierre le Grand.

Au début de son poème *le Cavalier de bronze* (1834), il évoque lui aussi la figure du tsar réformateur et il lui apporte l'hommage de la reconnaissance nationale :

Sur le rivage, en face des flots solitaires, il se dressait plein de grandes pensées et regardait au loin. Devant lui le fleuve roulait ses larges ondes : une pauvre barque luttait seule contre elles. Sur les rives couvertes de mousses et de fanges s'élevaient par-ci, par-là, de noires izbas, asile du pauvre Finnois; une forêt impénétrable aux rayons d'un soleil voilé de brume, murmurait à l'entour.

Et il pensait : D'ici nous menacerons le Suédois, ici une ville sera fondée pour le malheur d'un voisin orgueilleux. C'est ici que la nature nous oblige à ouvrir une fenêtre sur l'Europe, à poser un pied solide sur la mer; ici, sur des flots jusqu'alors inconnus, tous les pavillons viendront nous saluer et nous convierons le vaste monde à nos festins....

Je t'aime, création de Pierre, j'aime ton aspect sévère et élégant, j'aime le cours majestueux de la Néva, le granit de ses bords, les grilles forgées de tes enceintes, le crépuscule de tes nuits mélancoliques, j'aime les grandes masses endormies de tes rues désertes et l'aiguille étincelante de l'Amirauté.

Brille donc, ô ville de Pierre, et dure inébranlable comme la Russie. Qu'ils se réconcilient avec toi les éléments vaincus! Que les vagues de la mer finnoise oublient leur haine, leur antique défaite; que leurs vaines fureurs cessent de troubler le sommeil de Pierre.

Dans *le Cavalier de bronze*, Pouchkine raconte un épisode de cette fameuse inondation qui, en 1824, faillit submerger Pétersbourg. Cette inondation, Mickiewicz l'a chantée aussi dans le poème intitulé *Oleszkiewicz*. M. Spasowicz, qui est Polonais mais qui habite à Pétersbourg, a comparé les récits des deux poètes; il n'hésite pas à donner la préférence à celui de Pouchkine. L'imagination de Mickiewicz l'a entraîné trop loin; il a tracé un tableau assurément fort pittoresque, mais peu exact pour qui connaît les lois et les caprices de la Néva. L'étude détaillée des deux morceaux dépasserait les bornes de cet essai. Je renvoie les curieux au travail de M. Spasowicz.

III

Le 17 mai 1829, Mickiewicz quitta la Russie pour voyager en Allemagne, en Suisse et en Italie. Il n'était point parti sans esprit de retour; la révolution polonaise de 1830 fit de lui un émigré. Il n'avait pu y prendre part; mais il ne voulut pas abandonner ses compatriotes dans leur exil. Désormais, la Russie lui était odieuse. Les poèmes qu'il lui a consacrés (*la Grande Route*, *les Faubourgs*, *Saint-Pétersbourg*, *la Revue*) portent l'empreinte d'une haine profonde, tout au moins pour le monde officiel qui a réduit la Pologne en servitude. Ces poèmes sont précédés d'une dédicace : *A mes amis Moscovites* :

Vous souvenez-vous de moi? Chaque fois que je rêve à mes amis morts, exilés, emprisonnés, je pense à vous aussi; vos visages étrangers ont acquis droit de cité dans mes songes.

Où êtes-vous maintenant? La noble tête de Ryleiev, que j'embrassais comme celle d'un frère, est par ordre du tsar suspendue au poteau d'infamie. Malheur aux peuples qui font périr leurs prophètes!

Cette main que me tendait Bestoujev, poète et soldat,

cette main arrachée à la plume et à l'épée, le tsar l'a attachée à la brouette; aujourd'hui elle creuse les mines, rivée à la main d'un Polonais.

Un pire châtiment du ciel a peut-être frappé d'autres d'entre vous; tel peut être déshonoré par un grade, un ruban a vendu son âme pour jamais.... Peut-être sa langue mercenaire célèbre son triomphe. Peut-être dans ma patrie il se souille de mon sang et se fait aux yeux du souverain un mérite de ses malédictions.

On a prétendu que ces vers s'appliquaient à Pouchkine. Je ne le crois pas. Quoi qu'il en soit, l'insurrection de 1830 et la guerre qui l'avait suivie avaient creusé entre les deux poètes un abîme difficile à combler. Pouchkine était patriote et ne pouvait admettre le démembrement de l'empire russe. Mickiewicz rêvait l'indépendance de sa patrie. Évidemment sur cette question brûlante, les deux poètes ne pouvaient s'entendre. Mickiewicz, dans la quatrième partie des *Dziady*, dans les poèmes sur son séjour en Russie, exhalait toutes les rancunes d'un patriotisme ulcéré. Pouchkine exaltait les triomphes de son pays, revendiquait ce qu'il croyait être son droit, défiait la Pologne et l'Europe libérale.

C'est alors qu'il écrivit le célèbre morceau :

Aux détracteurs de la Russie. Il ne s'adressait pas aux Polonais, mais aux étrangers qui agitaient l'opinion publique en leur faveur :

Pourquoi tout ce bruit, orateurs populaires? Pourquoi menacez-vous la Russie d'anathème? Qu'est-ce qui vous agite? Les troubles de la Lithuanie? Halte-là! C'est une querelle des Slaves entre eux, une vieille querelle de famille, déjà réglée par le destin, une question que vous ne sauriez résoudre.

Il y a longtemps déjà que ces peuples luttent; plus d'une fois, sous la tempête, leur parti ou le nôtre a dû s'incliner. Qui sortira vainqueur de cette lutte inégale? Le Polonais présompteux ou le Russe fidèle? Les ruisseaux slaves iront-ils se fondre dans la mer russe, ou cette mer se desséchera-t-elle? Voilà la question.

Laissez-nous; vous n'avez pas lu ces tablettes sanglantes, vous ne la comprenez pas, elle vous est étrangère cette haine de famille. Pour vous, le Kremlin et Praga sont sans voix. Vous vous laissez charmer sans réfléchir par la vaillance d'une lutte insensée et vous nous haïssez. Pourquoi? Répondez.

Le patriotisme de Mickiewicz était trop exalté pour qu'il pût comprendre ce langage. Celui de Pouchkine ne lui permettait pas d'apprécier les mobiles généraux auxquels obéissait son confrère polonais. Dans les vers trouvés après sa mort,

figure un fragment sans titre, dans lequel il n'est pas difficile de reconnaître Mickiewicz :

... Il a vécu parmi nous, chez un peuple étranger ; il ne nourrissait pas de haine contre nous. Nous l'aimions. Pacifique, bienveillant, il fréquentait nos réunions. Nous partagions avec lui nos rêves purs, nos chants. Il était inspiré du ciel et regardait de haut la vie. Bien souvent il nous parlait des temps à venir, où les peuples ayant oublié leurs querelles, s'uniront en une même famille. Il s'en alla vers l'Occident et nos bénédictions l'accompagnèrent. Mais, maintenant, notre hôte pacifique est devenu notre ennemi. Maintenant, dans ses vers, flatteur de la populace turbulente, il chante la haine. De loin nous arrive la voix connue du poète courroucé. O Seigneur, rends la paix à son âme irritée.

Pouckhine se trompe quand il voit dans Mickiewicz un simple révolutionnaire, un démagogue, flatteur de

La grande populace et la sainte canaille.

Il s'obstine à faire de la question polonaise un problème purement russe, quand Mickiewicz y voit avant tout une question internationale. Il est tout ensemble aveugle et injuste. Mais son aveuglement ne lui fait pas oublier les sympathies passées. Il garde au fond du cœur une tendresse

fraternelle pour le noble exilé qui l'abritait naguère sous son manteau aux pieds de la statue de Pierre le Grand. S'il ne comprend pas la vraie cause des troubles auxquels il compatit, il souhaite pourtant que ces troubles s'apaisent, que le Seigneur rende la paix à cette âme désemparée. Ce vœu, les compatriotes de Mickiewicz ont dû, hélas! l'émettre bien des fois. Les vingt dernières années de sa vie ont vu sombrer, non pas au souffle de la vile multitude, mais sous l'influence délétère d'un mysticisme lamentable, ce noble génie, l'un des plus beaux que la muse ait jamais inspirés : « Respect pour le génie qui tombe! pitié pour l'exilé qui souffre et pleure! Nous avons applaudi cette radieuse étoile tandis qu'elle brillait au plus haut des cieux; ne l'insultons pas à présent lorsqu'elle chancelle et pâlit au bord de l'abîme. » C'est par ces paroles que Christian Ostrowski terminait, en 1845, la préface de la troisième édition française des poésies d'Adam Mickiewicz. Elles n'étaient, hélas! que trop justifiées.

Pouchkine s'y serait certainement associé s'il

avait encore vécu à cette époque. Mais sa vie fut courte. On sait comment il périt d'une mort tragique en 1837. Mickiewicz dut être douloureusement ému de cette perte cruelle. Il n'était pas en correspondance avec Pouchkine, mais des amis russes lui donnaient parfois de ses nouvelles. Depuis trois ans il n'écrivait plus de vers et après les événements de 1830 il aurait probablement hésité à glorifier la mémoire d'un « Moskal ». Dans une revue bien oubliée et qui n'eut qu'une durée éphémère, *le Globe*[1], il a consacré à son illustre ami une notice qui a été recueillie dans ses œuvres complètes. J'ai eu la curiosité de rechercher l'article primitif dans la collection du *Globe* (six numéros) que possède la Bibliothèque nationale. Assurément le poète ne revit point les épreuves de sa notice. Elle fourmille de fautes grossières qui défigurent absolument les noms russes et rendent certaines phrases presque inintelligibles. Joukovski devient Joucauschi; Krylov,

1. Ce *Globe* ne doit pas être confondu avec la célèbre revue de Pierre Leroux, qui cessa de paraître en 1832. Il avait été fondé par un nommé Séguin et n'eut que six numéros. Il figure à la Bibliothèque nationale sous la cote Z, 8966.

Krytoff; Viazemski, Diazemsky. Le célèbre poème d'*Oniéguine* est le poème d'*origine* (*sic*). Les Tsyganes sont les Fzyngans, Tsarskoe Selo, Fsarskoe Selo, etc. Mickiewicz était assez dédaigneux en général de ces misérables détails. Un fait assez curieux, c'est qu'il n'a pas osé mettre son nom au bas de l'article. Il a signé *un ami de Pouchkine*. Évidemment, il avait peur de ses compatriotes. Aucun détail précis ne fait allusion aux circonstances que nous avons rapportées plus haut. Le morceau est peu documenté : c'est une notice sommaire, plutôt un article de journal qu'un essai de revue :

La balle qui frappe Pouchkine, écrit Mickiewicz, porte un coup terrible à la Russie intellectuelle. Personne ne le remplacera. Il n'est pas donné à un pays de produire plus d'une fois un homme qui réunit à un si haut degré les qualités les plus diverses et qui semblent s'exclure mutuellement. Pouchkine étonnait l'auditoire par la vivacité, la finesse et la lucidité de son esprit. Il était doué d'une mémoire prodigieuse, d'un jugement sûr, d'un goût délicat et exquis. Quand on l'entendait raisonner sur la politique étrangère et celle de son pays, on l'aurait pris pour un homme vieilli aux affaires (*sic*) et nourri de la lecture quotidienne des débats parlementaires.... Je lui trouvais un caractère trop impressionnable et parfois

léger, mais toujours franc, noble et capable d'épanchement. Ses défauts paraissent unis aux circonstances au milieu desquelles il se trouvait. Ce qui était bon en lui venait du fond de son cœur.

Mickiewicz regrette que Pouchkine se soit laissé enlever par Byron à l'influence de Joukovsky et emporter « dans les solitudes fantastiques et les cavernes du romantisme ». Il lui reproche d'avoir trop imité Byron. « Il n'était pas un fanatique byroniste, nous l'appellerions plutôt byroniaque. » Sous la plume de Mickiewicz ce jugement ne laisse pas d'étonner. Du temps où il était à Pétersbourg un ami russe lui reprochait précisément de rester agenouillé devant Byron. La notice du *Globe* paraît avoir été écrite un peu vite.

Plus tard, Mickiewicz est revenu sur Pouchkine dans son cours du Collège de France. Il lui a consacré environ la moitié d'une leçon (7 juin 1842), une dizaine de pages dans lesquelles il n'évoque d'ailleurs aucun souvenir des temps passés. Il donne à entendre que le poète est mort à point « au moment où le public l'abandonnait, où il n'avait plus la force de faire un pas en avant ».

Il déclare qu'avec lui finit la littérature russe, « que cette littérature est enrayée pour longtemps ».

Pour la Russie de Nicolas, Mickiewicz ne pouvait avoir que des pronostics pessimistes. L'année même où il faisait ainsi l'oraison funèbre de la littérature russe, Gogol publiait le premier volume des *Ames mortes*, Tourguenev esquissait ses premiers essais, Nekrasov commençait sa carrière de poète, Bielinsky arrivait à l'apogée de son talent.

Aujourd'hui, les deux poètes sont entrés dans la gloire. Tous deux avaient eu le pressentiment de leur immortalité.

Dieu! et toi, nature, écoutez-moi, disait le Conrad des *Dziady*; voici des chants dignes de vous, une harmonie digne de vous.

De tels chants sont dignes de Dieu, dignes de la nature. Oui, c'est l'hymne univers, l'hymne création. Cet hymne, c'est la toute-puissance; cet hymne, c'est l'immortalité. Je sens l'éternité, je puis la produire. Qu'as-tu fait de plus grand, ô Seigneur?

Et Pouchkine :

Non, je ne mourrai pas tout entier. Le bruit de mon nom courra par toute l'immense Russie, et tous les peuples qui vivent chez elle me nommeront, et le des=

cendant orgueilleux des Slaves, et le Finnois, et le Toungouse aujourd'hui sauvage, et le Kalmouk ami des steppes.

Les destinées de leurs deux patries ont été, hélas! bien différentes. Si du sein de l'infini ils s'intéressent encore aux choses d'ici-bas, « l'âme troublée » de Mickiewicz doit jouir d'une paix moins sereine que celle de son illustre rival. Puisse le souvenir de leur noble amitié désarmer les haines, faciliter les rapprochements, préparer dans les régions lointaines de l'Orient slave une ère nouvelle d'harmonie et de paix! Dans la sphère pratique des intérêts politiques nous n'avons, hélas! à émettre aucun vœu réalisable. Mais la poésie plane au-dessus des combinaisons éphémères de la diplomatie. Les admirateurs russes, polonais, français même, des deux poètes ne pourraient-ils s'entendre pour faire frapper en leur honneur une médaille qui réunirait leurs deux profils accolés? Cet hommage serait tout ensemble le symbole d'un glorieux passé et — qui sait? — peut-être d'un meilleur avenir.

LA LITTÉRATURE TCHÈQUE

CONTEMPORAINE

I

Le XIXe siècle a été pour la nation tchèque une période de renaissance politique et littéraire. Les restaurateurs de la littérature s'inspirèrent tout ensemble de l'exemple de l'Allemagne et des traditions poétiques de la race slave. On recueillit avec passion des chants populaires dans les pays tchèques et slovaques ; on traduisit ceux des peuples congénères, notamment des Serbes et des Russes. Pour exciter l'orgueil national, on ne recula même pas devant d'audacieuses falsifications. Les Tchèques devaient avoir eu d'antiques

épopées nationales, comme les Serbes et les Russes; mais elles étaient perdues depuis longtemps. Le texte de quelques-uns de ces poèmes fut miraculeusement retrouvé. *Le Jugement de Libuse*, *les Poèmes du manuscrit de Kralove Dvor* enflammèrent une génération plus enthousiaste que scientifique. Leur authenticité, contestée d'abord en Allemagne, a été niée depuis même en Bohême par des arguments qu'il paraît aujourd'hui bien difficile de réfuter [1].

Quelques-uns des créateurs de la nouvelle poésie tchèque renoncèrent bientôt à la muse pour se consacrer à des travaux d'ordre plus sévère. Jungmann se fit lexicographe, Safarik philologue et historien; Palacky se voua aux études historiques; Hanka publia d'anciens textes — on prétend même qu'il en fabriquait — et écrivit des grammaires.

Les deux poètes les plus originaux de cette pre-

1. J'ai traduit ces poèmes dans un volume publié en 1866 dans la *Collection des grandes épopées nationales : Chants héroïques et chants populaires des Slaves*. Leur authenticité est encore pour beaucoup de vieux patriotes un article de foi; elle paraît cependant fort indifférente aux représentants de la jeune génération.

mière période furent Jean Kollar et Ladislav Celakovsky.

Kollar (1793-1852) était originaire du pays des Slovaques. Ce petit peuple, apparenté aux Tchèques, durement opprimé par les Hongrois, a également donné à la Bohême le savant Safarik. Comme Kollar, il était protestant; les réformés avaient conservé la tradition hussite; ils se rattachaient aux plus glorieux souvenirs du moyen âge. Palacky, lui aussi, était protestant. Opprimée au XVIIe et au XVIIIe siècle par la contre-réformation catholique, la Bohême dut en partie sa renaissance littéraire à ces trois représentants d'une religion longtemps persécutée.

J'ai parlé ailleurs de Kollar [1] avec tous les détails que comporte cet écrivain, si curieux, parfois si bizarre, parfois aussi si puissant et si original. Par ses élans lyriques, par ses platitudes didactiques, sa poésie rappelle tour à tour les plus belles pages de la *Divine Comédie*, les décades les plus techniques des *Racines grecques*. Son œuvre principale est un grand poème tout en sonnets

1. Voir *Russes et Slaves*, 1er vol. (Paris, Hachette, 1891).

intitulé : *la Fille de Slava*. Il y chante tour à tour les gloires et les misères de la race slave dans le passé, les grandeurs qu'il prévoit pour elle dans l'avenir. L'avenir devait lui donner raison. Écoutez seulement ces paroles prophétiques :

Que serons-nous, Slaves, dans cent ans? Que sera toute l'Europe? La vie slave comme un déluge étendra partout son empire. Cette langue que les Allemands tenaient pour un idiome d'esclaves, elle retentira sous les voûtes des palais et dans la bouche même de ses adversaires.

Les sciences couleront alors par le canal slave; le costume, les mœurs, les chants de notre peuple seront à la mode sur la Seine et sur l'Elbe.

Ah! si j'avais pu naître à cette époque du règne des Slaves, ou si, du moins, je pouvais sortir alors du tombeau!

Ces vers étaient écrits vers 1830. Si Kollar revenait à la vie, il constaterait avec une joie patriotique que ses prédictions se sont en grande partie réalisées.

Kollar exerça une influence considérable sur ses contemporains. Celakovsky (1799-1852) eut des prétentions moins élevées. Il avait beaucoup étudié la poésie populaire; les Slaves se plurent à retrouver dans ses chants l'image de leur vie

héroïque et rurale, de leurs amours et de leurs douleurs. Quelques-unes de ses ballades sont restées populaires : *la Rose à cent feuilles* révéla une poésie érotique moins pédante et plus humaine que celle des sonnets de Kollar. Kollar a dû écrire tout un volume de commentaires pour son volume *la Fille de Slava*. Celakovsky n'eut pas besoin de s'interpréter lui-même. Quelques-unes de ses épigrammes sont restées classiques. Professeur de philologie slave, Celakovsky se fourvoya dans des travaux d'érudition qui eurent autrefois quelque autorité, mais qui sont aujourd'hui sans valeur. Erben, qui avait débuté par un volume d'exquises ballades, *le Bouquet*, fut bientôt pris par l'érudition; il en fut de même de Vocel, qui avait entrepris de chanter les gloires de la Bohême au moyen âge et qui finit par se consacrer aux études archéologiques. Le principe de la division du travail est moins appliqué chez les petits peuples que chez les grandes nations : Macha (1810-1836), s'il avait vécu plus longtemps, aurait probablement donné à la Bohême un grand poète dramatique. La mort ne lui laissa pas le temps

d'achever une œuvre dont les productions commandent encore aujourd'hui l'admiration. Il fut le premier représentant de la littérature byronienne.

Les événements de 1848 furent peu favorables à la poésie tchèque; moins heureuse que la Hongrie, la Bohême n'eut point de Petœfi. Havlicek (1821-1856), que nous retrouverons plus loin, dans la prose, fut un redoutable satirique; ses œuvres — quelques-unes sont restées longtemps inédites — font songer parfois à Voltaire, parfois à Barbier, parfois à Henri Heine. Né à la vie littéraire au moment de cette révolution, Josef Fric contribua à introduire dans sa patrie la poésie de lord Byron, dont il rêvait d'égaler la gloire et les tragiques destinées; Pouchkine et Mickiewicz suscitèrent sur les bords de la Vltava des rivaux qui ne réussirent point cependant à les atteindre; Neruda eût été un grand poète lyrique s'il n'avait été absorbé par le labeur ingrat du journalisme. Son *Livre de vers* est resté classique. Ses *Poèmes cosmiques* ont été traduits en allemand. Viteslav Halek (1835-1874) est considéré,

avec Neruda, comme le père de la seconde renaissance tchèque. C'est un poète élevé, d'un généreux optimisme, d'un lyrisme délicat, parfois un peu brumeux. Les *Chants du soir*, *Dans la nature* renferment des morceaux classiques, véritables perles de la poésie nationale. Halek s'essaya dans le drame, mais n'y réussit guère.

Vers 1875 on vit débuter sur la scène littéraire deux poètes, encore aujourd'hui vivants et en pleine activité, qui tiennent la tête de l'école tchèque : ils ont autour d'eux de nombreux rivaux et d'innombrables disciples. Le premier en date (1874) est Svatopluk Cech; le second, Vrchlicky. Cech a un tempérament essentiellement épique; c'est un patriote ardent, un Slave passionné pour les misères et la grandeur de sa race, et qui garde au fond de l'âme une foi invincible pour son avenir. Les *Adamites*, *Zizka*, *Dagmar*, *Vacslav de Michalovice* célèbrent de glorieux épisodes de la Bohême; *Slavie* est un poème panslaviste moins pédantesque que l'œuvre de Kollar, mais qui n'a pas eu, comme *la Fille de Slava*, la valeur d'un manifeste. En fait de patriotisme slave, les

Tchèques n'ont plus rien à apprendre. Les *Chants du matin*, les *Chansons nouvelles* ont été salués avec enthousiasme; les *Chants d'un esclave* n'ont pas eu moins de quinze éditions, chiffre considérable si l'on songe que le tchèque n'est guère lu en dehors de la Bohême, de la Moravie et des pays slovaques, dont la population slave ne dépasse pas sept à huit millions.

Cech est essentiellement slave dans le choix de ses sujets. M. Jaroslav Vrchlicky est, avant tout, cosmopolite. Ses maîtres ont été, chez nous, Victor Hugo et Leconte de Lisle; chez les Italiens, Carducci. Il a appris à ses compatriotes à regarder bien au delà des frontières de leur pays, et même du monde slave. Il a beaucoup traduit : en 1893, il se glorifiait d'avoir mis en vers tchèques 2 356 poésies, extraites de 383 poètes de langues diverses; ces traductions, à elles seules, lui auraient mérité le poste qu'il occupe, de professeur de littératures modernes à l'Université de Prague. Ses œuvres originales dépassent quarante volumes. Il est essentiellement éclectique; il s'inspire aussi bien de l'antiquité que de l'Orient,

du Nord que du Midi. Il met au service de ces inspirations, si diverses, une langue riche, un vers sonore et harmonieux. Ses compatriotes lui ont quelquefois reproché son cosmopolitisme; sans doute, il fait de l'art pour l'art, mais qu'importe, si c'est du grand art! Vrchlicky s'est aussi essayé dans la critique littéraire, dans l'art dramatique. C'est, évidemment, de tous leurs hommes de lettres, celui que les Tchèques peuvent opposer avec le plus d'orgueil aux grands écrivains de l'Occident.

A côté de M. Vrchlicky, M. Zeyer représente, lui aussi, l'école cosmopolite. Quand, par hasard, il s'occupe de sa patrie, c'est pour chanter un passé légendaire, où l'histoire elle-même n'a rien à démêler. Il promène sa fantaisie dans les régions les plus variées; inférieur pour la forme à Vrchlicky et à Cech, il les égale par la richesse de l'imagination. On demandait un jour à Kaulbach pour quel Mécène il avait peint je ne sais plus quel tableau fantastique : « *Für mich* (pour moi) », répondit l'artiste. M. Zeyer écrit aussi *pour lui*. Il aime à s'abstraire de la vie contem-

poraine et à se réfugier dans le passé, dans la légende, dans la fantaisie [1]. Je m'en voudrais de terminer cette trop rapide revue sans mentionner encore les noms de MM. Heyduk, Sladek, Kvapil, et surtout de Mlle Eliska Krasnohorka. Elle a débuté dans la poésie dès 1864, bien avant les maîtres dont je viens de rappeler les noms; elle a chanté avec grâce les beautés naturelles de la Bohême, elle a défendu avec talent les droits de la femme.

Le cadre restreint de cette étude m'oblige à laisser de côté bien des noms. Il y a des poètes que je n'ai jamais lus; il en est d'autres que je me garderais bien de lire. Maeterlinck et Mallarmé ont fait école jusque sur les bords de la Vltava; n'ayant jamais pu comprendre leurs œuvres en français, j'entendrais encore bien moins celles de leurs disciples bohémiens.

1. Un certain nombre de poésies de M. Zeyer viennent d'être traduites en allemand sous ce titre : *Vysehrad ein Cyclus epischer Dichtungen* (Prague, 1898).

II

La poésie tchèque s'est développée d'abord sous l'influence de la poésie allemande et slave. Le roman a subi à ses débuts celle de notre littérature. Il a été acclimaté par des traductions de Chateaubriand, de Fénelon, de Florian. En 1818, au lendemain du jour où avait été découvert le mystérieux manuscrit de Kralove Dvor, Joseph Linda — qu'on a supposé n'être pas étranger à sa publication — publiait un roman historique dans le genre des *Martyrs*, *l'Aube sur le paganisme*. Vers 1838, Joseph Tyl écrit des nouvelles historiques. La vie était dure alors pour la littérature tchèque : une des nouvelles de Tyl lui valut pour tous honoraires un vieux pardessus. Rubes, Chocholousek, Karel Sabina, Joseph Kolar s'efforcèrent de faire revivre dans leurs récits l'ancienne vie nationale ou celle des peuples congénères. Une femme de grand talent et de grand cœur, Bozena Niemcova, trace dans *la Grand'mère* un tableau exquis de la vie rurale. Cette œuvre

marque une date dans l'histoire de la littérature tchèque (1855). Les poètes comme Neruda et Halek ne dédaignent point d'écrire des nouvelles. Quelques-unes de celles de Neruda sont de véritables chefs-d'œuvre; Vacslav Vlcek, Benes Trebisky, Jirasek décrivent à l'envi les mœurs de leurs compatriotes; il y aurait à tirer de leurs œuvres un bien curieux tableau de la vie sociale en Bohême; cette vie est longuement étudiée dans les grands romans de Gustave Pfleger Moravsky, dans les nouvelles de Ferdinand Schulz, de Smilovsky, de Herites. Svatopluk Cech ne se contente pas d'être un poète de premier ordre, il excelle dans les récits fantastiques ou satiriques. Tout le monde en Bohême a lu les *Excursions de M. Broucek dans la lune*, *les Voyages pittoresques*, *le Candidat à l'immortalité*. Vrchlicky ne fait dans la prose que de rares incursions : Jules Zeyer porte dans ses romans les qualités et les défauts de ses poèmes. Citons encore Arbes, Servac Heller.

Dans les journaux quotidiens, les feuilles illustrées, les revues, la littérature d'imagination a de nombreux débouchés. Se douterait-on qu'en

Bohême tel roman de la vie populaire se vend à soixante mille exemplaires?

Les femmes ont joué un rôle considérable dans le développement du roman tchèque. A leur tête figure Mme Caroline Svetla (Mme Muzakova), que ses compatriotes se plaisent à appeler la « George Sand de la Bohême ». Elle a débuté par imiter Mme Niemcova, mais elle l'a surpassée de beaucoup par l'étendue et la variété de son œuvre. George Sand s'est plu à dépeindre certains coins du Berry, Mme Svetla aime à décrire la vie et les mœurs des populations rurales qui vivent au pied du mont Jested : on estime surtout *le Roman villageois*, *la Croix au bord du ruisseau*, sans compter des scènes de la vie praguoise, des souvenirs, *la Première Tchèque*, etc. Mme Sophie Podlipska, sœur de Mme Svetla, a souvent rivalisé avec elle; ses œuvres ont presque toujours en vue un but moral ou pédagogique. Grâce à ces deux femmes de talent et de cœur, le mouvement féministe a fait de grands progrès en Bohême. Il

1. J'ai donné une réduction de cette œuvre remarquable dans le deuxième volume de mes *Nouvelles études slaves* (Paris, 1886).

a son organe spécial (*Zenské Listy*, le Journal des femmes). Mmes Podlipska et Svetla ont eu de nombreux disciples. Parmi les champions les plus intrépides des droits de la femme, il faut citer avant tout Mmes Luzicka et Srbova.

Mme Gabrielle Preissova paraît être parmi les jeunes talents celui qui autorise les plus hautes espérances; son œuvre, déjà considérable, étudie le plus souvent la vie des Slovaques de Moravie. Mme Stranecka a choisi également la Moravie pour sujet de ses tableaux rustiques; les types et les mœurs y sont mieux conservés que dans la Bohême, hélas! trop pénétrée par les Allemands. J'y ai cependant trouvé des régions où l'on ne soupçonne guère l'existence du germanisme : tels sont les cercles de Tabor et de Benesov, que j'ai visités il y a deux ans.

Le développement de la littérature dramatique a coïncidé avec le progrès politique et économique de la nation tchèque. Au XVIIIe siècle le théâtre de Prague était allemand; ce n'est qu'à dater de 1835 qu'ont eu lieu à Prague des représentations tchèques; les premiers auteurs dramatiques

furent Tyl et Klicpera; on estime encore leurs tableaux de la vie populaire; de nombreuses troupes foraines éveillèrent en province le goût des spectacles dramatiques. Depuis 1863 Prague a un théâtre permanent : j'ai raconté ailleurs les destinées de cet établissement, aujourd'hui l'un des plus grandioses et des plus prospères de l'Europe [1]. Le jour où la Muse a reçu un asile digne d'elle, et où un personnel artistique a été créé, les auteurs ont pu vraiment songer à écrire pour le théâtre. Le répertoire tchèque vit en partie de traductions; il est fort éclectique; mais il ne manque pas d'œuvres originales : un acteur distingué, Joseph Kolar, a écrit des drames historiques (*la Mort de Ziska*, *le Juif de Prague*), qui charment encore aujourd'hui les nouvelles générations; Mikovec a mis en scène la mort du dernier Premyslide; Halek, dans ses tragédies, a montré plutôt des qualités lyriques; Vlcek a fait représenter des drames tirés de l'histoire nationale; Pfleger, Neruda, Jerabek ont donné des tableaux de la vie

1. *Russes et Slaves*, 2e série : *Une excursion en Bohême* (Paris, Hachette, 1896).

bourgeoise. Disciple de Scribe, Bozdech a mis en scène Marie-Thérèse, Napoléon. Citons encore les noms de Zeyer, Durdik, Élise Krasnohorska, Stolba, Zakrejs, Adolphe Subrt, Mme Preissova, enfin de Vrchlicky, dont les œuvres tragiques ou comiques sont tour à tour empruntées à l'antiquité classique et aux fastes historiques ou légendaires de la Bohême. Le théâtre national de Prague est certainement aujourd'hui l'un des meilleurs de l'Europe et l'un de ceux dont le répertoire est le plus varié.

III

La littérature scientifique, historique, politique, l'éloquence parlementaire ne se sont pas moins développées dans ce siècle que la littérature d'imagination. Il est difficile de parler de la renaissance intellectuelle de la Bohême sans nommer au moins Safarik [ou Schafarik] (1795-1861). Ce fut plutôt un savant qu'un écrivain; ses travaux ont refait tout un monde. Palacky (1798-1877), dans son *Histoire de Bohême*, depuis les origines jusqu'au

XVIe siècle, a élevé à la gloire de sa patrie un monument que des nations plus grandes peuvent lui envier; il a le style grave et austère d'un Guizot (Palacky était protestant), la flamme généreuse d'un Henri Martin. Ce que Palacky a fait pour la Bohême, M. Tomek l'a fait pour la ville de Prague, dont il a écrit l'histoire en douze volumes; M. Gindely s'est particulièrement occupé des frères Bohêmes et de la guerre de Trente Ans; MM. Kalousek, Rezek, Goll et bien d'autres ont mis en lumière de nombreux épisodes d'histoire nationale; M. Constantin Jireczek s'intéresse particulièrement à celle des Slaves méridionaux. Le gendre de Palacky, M. Rieger, est tout ensemble un excellent orateur parlementaire et un publiciste de premier ordre; Sladkovsky a été pendant longtemps le leader des Jeunes-Tchèques, aux Parlements de Vienne et de Prague. M. Masaryk est à la fois un publiciste et un philosophe: tous ses écrits sont marqués d'une vigoureuse empreinte. Son collègue, M. Durdik, est un psychologue et un esthéticien consommé. La fondation récente de l'Académie tchèque et de l'Université

de Prague ouvre d'honorables débouchés à des talents qui autrefois auraient été obligés de se laisser absorber par quelque Université allemande. M. Albert, le grand chirurgien viennois, consacre ses loisirs à des études de critique littéraire qui sont fort estimées.

La presse tchèque, après avoir végété dans des organes incolores, a eu pour véritable fondateur Charles Havlicek. Publiciste, poète, humoriste, Havlicek a fait école et laissé de vaillants successeurs. De nombreux journaux se publient non seulement à Prague, mais dans les moindres villes de province, en Bohême et en Moravie, dans les pays slovaques et même en Amérique. Parmi les journaux politiques, le journal le plus répandu est la *Gazette nationale* (*Narodni Listy*), à laquelle se rattache le nom des deux frères Gregr; la revue la plus lue est l'*Osveta*, dirigée par M. Vlcek. Parmi les journaux illustrés il faut citer le *Svetozor* et la *Zlata Praha* (*la Belle Prague*).

J'arrête ici cette revue sommaire en m'excusant auprès de ceux, morts ou vivants, dont j'ai dû omettre les noms. Si je pouvais les énumérer tous,

le lecteur serait stupéfait de voir une si grande activité intellectuelle développée par un si petit peuple. La littérature tchèque a certes bien mérité de la nation, qu'elle a sauvée de l'anéantissement, dont elle a réveillé le génie, dont elle entretient le vibrant patriotisme. Elle a vraiment justifié la belle épitaphe qu'on lit au cimetière du Vysehrad, sur la tombe de Hanka, le poète philologue :

Un peuple n'est pas mort tant que sa langue vit.

L'autre jour, un historien allemand envoyait à ses compatriotes de Vienne une épître enthousiaste pour les engager à persévérer dans leur lutte contre les Tchèques, à les écraser si possible. Nous, Français de France, nous avons à notre tour le devoir d'encourager les Tchèques à persévérer dans leurs revendications nationales et de saluer avec sympathie la littérature qui en est l'organe.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Un précurseur : Alexandre Radistchev... 1
Les voyageurs russes en France..... 27
Le voyage en Orient de l'empereur Nicolas II..... 75
L'enseignement du russe..... 119
Adam Mickiewicz..... 139
Mickiewicz et Pouchkine..... 219
La littérature tchèque contemporaine 255

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 105-99.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 109238425